Plat
45

Dieser Band darf nur mit
besonderer Erlaubniss
benutzt ausgenützt werden

Plat.
45.

Memorandum

Ein und zwanzigstes Buch

Vom ersten May bis ersten September 1819.

Et me meminisse juvabit
Virg.

B. ST. B.
MÜNCHEN

Wer sieht um ihr Thal, Garten und Gefild,
Als nur den Rahmen um ein kostbar Bild?
Das holde Bild, es war ein eitler Traum,
Das Schnitzwerk bleibt, und zeigt den leeren Raum.

Göthe

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

2

1 Mai 19 Würzburg

J'ai exécuté mon dessein d'hier, et j'en suis content. Ce que j'ai appris, c'est qu'il ne m'aimera jamais avec cet enthousiasme de l'amitié que sa phisionomie et le son de sa voix m'ont communiqué, et qui plait à une imagination peut-être trop vive; mais je n'ai trouvé en lui qu'un jeune homme aimable, instruit et complaisant. La seule chose que je pourrais craindre sera qu'il n'a point de goût pour les belles-lettres, du moins entre ses livres je n'ai trouvé aucun poëte, hors la Messiade. J'ai vu parmi les classiques Tite Live, César, et autres historiens; mais ni Virgile ni Horace. Il n'entend pas les langues étrangères, mais cela pourrait encore se faire. Je me suis rendu chez

B. ST. B. MÜNCHEN

lui ce matin entre huit et neuf; il demeure dans une mansarde, mais assez joliment. Ses fenêtres donnent sur les verds ormeaux d'une promenade, qui s'unit au jardin de la cour. Je l'ai trouvé en lisant dans un ouvrage de Feder, sur la volonté humaine. Il m'a accuilli affablement, et il m'a déclaré encore une fois que ce n'était ni par inattention ni par mépris, qu'il n'est pas venu me voir il y quatre semaines. Il continua qu'il voulait bien me demander pardon de n'avoir pas répondu à ma seconde lettre, mais quant ~~aux~~ autres questions de cette même lettre, il les passa tout-à-fait sous silence. Il ne me dit ni ce qu'il pensait de moi, ni s'il espérait qu'un jour l'amitié ~~nous~~

pourrait nous unir. La conversation roula encore sur quelques autres sujets. Il me dit que Mr. son pere fera un petit séjour ici pendant l'été, comme il doit se rendre dans la province du Rhin, pour examiner la procédure publique de la justice qu'on pense à introduire aussi en Bavière.

Ma liaison avec Schmidtlein ressemble en beaucoup de manières à celle que j'ai contracté avec Issel, il y a justement cinq années, et dont parle le quatrième livre de ces mémoires. Mais cette ressemblance porte à mon propre désavantage. Je fus alors entrainé par l'esprit supérieur et les talens d'Issel, par l'agrément de sa conversation et par la chaleur de son amitié; mais je ne me sentais aucune sympathie pour lui au fond de mon coeur. Voilà ce qui se passera peut-être dans 2 Mai 19 Wurzbourg

l'ame de mon nouvel ami, et encore si cela arrivera, ce ne sera surement pas le pis-aller. Peut-être il se gêne auprès de moi, et il se sent plus libre et mieux à son aise dans la conversation de ses camarades.

3 Mai 19 Wurzbourg

Mes collèges ont commencés aujourd'hui matin. Ils consistent dans un cours de Philologie, mais que je ne fréquenterai que très rarement, comme le professeur en est un vieux pédant; un cours de Géometrie chez Metz; l'histoire de Bavière lûe ~~chez~~ par le jeune professeur Seuffert, que j'ai rencontré quelquefois, quand je me suis rendu chez Merk; puis la philosophie mathématique, lue par Wagner et enfin une leçon sur l'économie rurale chez le professeur Geyer. C'est le seul collège, où je me trouve ensemble avec Schmidtlein. Dans la leçon d'aujourd'hui

on présentait la liste, pour nous inscrire, et comme j'étais placé auprès de lui, j'appris son nom de baptême. Il s'appelle Edouard. Quoiqu'il semble étrange, c'est pourtant vrai que le nom ajoute beaucoup à l'idée qu'on se forme d'une nouvelle connaissance, en lui prêtant je ne sais quel air de consistence.

Quant à mes études, j'espere, pendant cet été, de cultiver encore les anciennes langues, autant que possible, et aussi le danois, si cela pourrait se faire; puis la botanique et enfin je tâcherai de former mon style français, en écrivant beaucoup.

Le beau jour que je vis écouler hier m'a laissé dans la mémoire une impression douce et vive. Quel agrément de jouir du printems avec Edouard, de se promener ensemble entre des arbres fleuris, sur des 1 Mai 19 Wurzbourg

gazons verds, ou chaque bosquet, ou chaque ombrage nous salue —

Met orglen en muzyk van duisent nachtegaalen.

J'allai prendre mon ami à quatre heures à la cour du collège, pour faire un tour dans le jardin et puis sur le glacis. Deroy a été avec nous, et plus tard un autre s'est encore joint à notre société. La conversation fut presque toujours intéressante et animée, et je ne sus pas mauvais gré à Deroy de nous avoir accompagné. Peut-être si nous ~~aurions~~ avions été seuls nous n'~~avions~~ aurions pas échappés à une certaine mélancolie, comme moi-même je ne me sentais pas encore rassuré sur notre relation. Nous parlâmes beaucoup des pays étrangers, du plaisir d'y voyager, des charmes d'une situation libre et indépendante. Plus tard nous nous rendîmes à Smolensk

(un jardin hors de la ville avec une hôtellerie) pour nous raffraichir avec de la bière et de la beurrée. Nous y restâmes assez long-temps. Je sentais pour la première fois un sentiment vif de contentement, enfin de me trouver auprès d'Edouard, après de si longues douleurs, de l'écouter, de lire dans ses yeux animés de gaieté. Et puis il est beau comme l'Amour,

Os humerosque deo similis, lumenque juventae
Purpureum —

En retournant vers le soir je lui proposai de m'accompagner chez moi pour prendre du thé, ce qu'il accepta avec plaisir. Je lui fis la lecture de la plupart des Sonnets de Ruxert dont parle le livre vingtième. Il en jugea qu'ils étaient pleins d'énergie, mais sans qu'une fantaisie vraiment poétique les ait inspirés. Mais avant qu'il ~~fen~~ s'en alla, nous nous

déclarâmes encore réciproquement avec sincérité. Il dissipa mes doutes, il m'assura de son estime en attendant qu'il m'en pourrait convaincre. Ainsi le repos, l'espérance et l'amitié s'emparèrent de mon ame.

Aujourd'hui à sept heures du matin je me rendis chez lui, et en lui apportant un livre, que je lui avais promis, je lui présentai de même une copie de la chanson déjà mentionnée avec la dédicace, que j'y ai ajouté. Une heure après je le revis et il me dit qu'il avait lu mes poésies et qu'elles lui semblaient belles. Mais c'est pourtant une circonstance remarquable, que ce poème ait tant d'affinité avec notre discours d'hier pendant la promenade. ~~Il~~ Il me causait du plaisir, que je l'ai tutoyé par droit de poëte, avant que nous avons y pensés véritablement.

Toute affection vive, quelque favorisée qu'elle soit, est toujours accompagnée de je ne sais quelle douleur secrète, quelle crainte continue elle, qui s'attachent à l'avenir. L'hiver prochain Edouard finira ses études, il se rendra encore à Goettingue, je ne le verrai plus ni ici ni à Munich. Quand même je trouverai auprès de lui tout le bonheur dont l'amitié est susceptible, ce bonheur même ne dure que peu de tems. Le bonheur est incertain, mais toutes les peines déchirantes de l'absence ne sont que trop sûres et inévitables. Plus tôt ou plus tard un moment funeste s'apprête. — 5 Mai. 19 Wurz 6

Je ne suis peut-être pas assez appliqué à mes études et je vis moins pour moi que pour l'ami, mais après une solitude longue et amère, ne dois-je pas jouir quelque temps d'une affection qui me rend — 7 Mai 19 Wurz 6

heureux, et qui deviendra, je l'espère, chaque jour plus pure, quand, par l'habitude et l'épanchement mutuel et sincère des ames, l'extérieur éblouissant d'Edouard me peindra mieux sa bonté que sa beauté. Jusqu'ici je n'ai rien remarqué en lui qui me paraissait vulgaire et rebutant, je lui connais un esprit juste et des sentimens nobles, des manières libres, sans être grossières. Mais je ne porterai encore aucun jugement déterminé sur sa personne, puisque je ne me crois pas encore assez impartial pour le faire. Edouard veut s'occuper ~~de~~ cet été des langues française et italienne, et je lui ai offert mes bons offices. Hier il est venu chez moi vers le soir et nous

avons commencé de lire quelque chose en français, il l'entend assez bien et le prononce aussi d'une manière agréable. J'aime beaucoup de faire la lecture avec lui, je l'avais souvent souhaité. Quant à l'italien, il lui ~~cause~~ fait de la peine de prononcer l'article gli, il le repète bien des fois, et cela lui donne un air de bonhommie et de naïveté inexprimable.

Si mon coeur était calme, ne serais-je pas le plus fortuné des hommes? Mais l'idée me poursuit, qu'Edouard ne répond pas à mon amitié, et cela me cause des sentimens trop pénibles. Je le traite avec l'attention la plus engageante et il me montre toujours une certaine nonchalance, que je ne puis endurer. Mes vers ne semblent pas avoir faits sur lui une impression favorable. 8 Mai 19 Wurzbourg

Une imagination comme la mienne est un tourment que rien ne peut égaler. Une inquiétude continuelle me rend la vie insupportable. Je sais qu'autant que je vivrai le bonheur ne sera jamais connu de moi, et je me rappelle ces vers:

> Then old age and experience, hand in hand,
> Led him to death and made him understand,
> After a search so painful and so long,
> That all his life he has been in the wrong!

<u>Lecture</u>. <u>Klaagende maagden</u> van <u>Cats</u>.

Peut-être serait-ce une injustice d'avancer que les Hollandais ne connaissent pas la poésie du tout. Leur langue est douce et poetique, ce qu'on ne peut pas vanter p. e. de la langue française. Cats a du moins quelques qualités de celles qui caractérisent le poëte. Mais il se peut bien que la mollesse de l'idiome fasse illu=

sion à un lecteur de la Haute-Allemagne. Sans doute il faut regarder la poésie hollandaise comme leur école de peinture. Elle n'est pas moins vulgaire et naturelle. Quand on traite de l'amour p. e. il s'agit toujours de grossesse.

Je me sens beaucoup mieux, quoique ces jours là je ne me suis guère trouvé avec Edouard, puisque son frere ainé est arrivé, qui ne fera qu'un séjour momentané. Il vient de Munich. Je l'ai parlé hier à Zell, ou je me suis rendu avec Döllinger, et où il y avait une multitude d'étudians. 10 Mai 19 Würzb

Hier matin j'ai achevé la collection de mes chansons, que j'envorrai à Munich. J'y ai copié en tout quarante quatre pièces, dont il y a onze, qui ne sont que des traductions, et que j'ai placé à part. Je suis assez curieux, ce que les amis en jugeront.

12 Mai 19 Würzb.

Une lettre de Munich vient d'arriver, qui me mande de la part de mon régiment que le Lieutenant Gaß est mort le 26 Avril, et qu'on va faire une collecte parmi les officiers pour lui ériger une pierre sé=pulchrale! Plusieurs fois j'ai déja parlé de Gass dans mon journal; nous avons été élevés ensemble à l'académie militaire. C'était un jeune homme d'un caractère par=faitement bon, d'une activité infatigab=le, plein de douceur et d'empreßement d'apprendre. Il soutenait sa pauvre mère avec son peu de gages; elle est restée bien seule! La cruauté du sort envers les individus les plus innocens perce le coeur.

Lecture. Fineza contra fineza, comedia
El medico de su honra, comedia
La Vida es sueño, auto sacramental } de Calderon.

Calderon me donnera toujours des jouißances poétiques, quoiqu'il ne me frappe plus aussi

vivement comme au commencement. L'intrigue de la première pièce est la plus heureuse du monde; elle a quelque ressemblance avec l'histoire d'Olinde et de Sophronie du Tasse. Mais les détails ne m'ont pas beaucoup satisfaits. J'y ai trouvé quelque chose de fatiguant, et je ne me suis pas encore tout-à-fait réconcilier avec les pièces de Calderon qu'il a tiré de l'antiquité. La seconde pièce est écrite avec plus de soin. Elle est la τραγικωτατα de celles que j'ai lu jusqu'ici. Mais elle n'a pas laissé dans moi une impression profonde. Le caractere espagnol s'y trouve fortement prononcé, mais pas dans son amabilité. Quant à l'auto, il m'a causé un plaisir nouveau, mais je ne porterai encore aucun jugement sur ce genre, jusques j'y serai plus accoutumé, en ayant lu plusieurs.

Le professeur Souffert m'a donné un cahier, qui contient quelques pièces fugitives de la jeunesse de son ami Rückert. J'y ai trouvé deux ou trois chansons, qui m'enchantaient, mais je ne pouvais goûter le reste. Une tragédie, le Château de Rauneck, qui fait la conclusion me paraissait vraiment pitoyable; l'auteur manque tout-à-fait d'esprit dramatique. C'est encore moins que très rarement qu'on remarque des passages d'une beauté lyrique, comme p.e. celle-là:

Ich bin ein liebeflatternd Vögelein,
Ich baue mich in meinen Traum hinein,
Da will ich rasten, und da will ich wohnen,
Im leisen Spiele der bangsten Wonnen.

Toute la pièce découle dans ce genre de vers, avec ces rimes sans intervalle. On voit se ranger les scènes sans liaison l'une après l'autre, jusque tout le personnage, hors un chasseur, se trouve égorgé.

Lecture. Le Veglie di Tasso. — 13 Mai 19 Würzb

Cet ouvrage me semble unique comme la Jérusalem elle-même. Jamais l'amour d'un poëte s'est prononcé avec une telle vérité, avec une telle ardeur. Le Tasse est encore sublime dans son délire. Ce n'est que Werther qui puisse être comparé aux Veglie. Que les hommes sensibles ont soufferts depuis le monde existe! et combien souffriront encore!

Sappho, Trauerspiel von Grillparzer.

Voilà aussi une grande ame, l'ame d'une femme poëte, tuée par l'amour. Sappho aime le beau Phaon. Phaon se trompe lui-même quelque tems, en croyant l'aimer, puisqu'il l'admire; mais bientôt il se sent épris d'une jeune esclave de Sappho, d'une beauté presque encore enfantine. Sappho ne désespère pas encore, elle

invoque les dieux ; avec une juste fierté elle se compare à une esclave, à une fille insignifiante ; elle se souvient de ses propres talens, de la gloire immortelle, de ses charmes mêmes, mais qui commençaient à se flétrir par les passions de son coeur ardent. Elle cherche encore à se persuader elle-même d'être cherie, quoique peu avec un amour tel que le sien, et elle se dit :

Und heißt der Wohllaut denn für *seine* Gefühle
Zu *Deiner* tiefbewegten Brust mich sprechen ?

Mais trop tôt les sentimens de Phaon éclatent. Elle est détrompée, elle a tout perdu, hors sa gloire. Elle soupire après les demeures tranquilles des Dieux, puisque les hommes ne lui sont plus rien. Le monde s'est vuidé pour elle, et elle va éteindre les restes de son amour dans les flots de la mer —

— κῆρες γὰρ ἄγον μέλανος θανάτοιο.

Cette pièce prouve un talent poétique peu commun, soit par l'arrangement de l'intrigue, soit par l'exécution, quoiqu'elle ne manquera pas de reproches. L'idée principale n'est plus neuve, depuis ont parus le Tasse de Goethe, le Corrège d'Oelenslæger et Corinne de Madame de Staël. La forme extérieure est fort négligée, une certaine nonchalance s'empare souvent du dialogue, et la versification n'est rien moins que correcte. Mais le tout fait oublier ces particularités.

Hélas! le sort de Sappho ne ressemble-t-il pas au mien. Personne ne m'aidera d'éviter sa triste destinée. Je renoncerais volontiers à sa gloire, pour goûter le calme du bonheur. Le temps d'aujourd'hui se passait dans une rêverie mélancolique. J'espère qu'un des jours suivans décidera de ~~tout~~. Rien n'est plus difficile que d'être fortuné.

15 Mai 19 Würzb Je ne puis pas exister sans projets poëtiques. Avant-hier j'ai imaginé une tragédie en trois actes, à demi historique, puisque Richard coeur de lion doit être un des principaux caractères. Mais je ne sais pas quand ou si ~~x~~ j'en ferai une esquisse sur le papier. Je ne me sens pas assez de calme dans l'ame pour un tel travail. Ma relation avec Edouard ne s'est pas encore fixée.

17 Mai 19 Würzb. Hier j'ai fait ma première course botanique, dans un petit bois, près de Fersbach. J'ai aussi répondu à Tücler, en lui donnant quelque idée principale de la philosophie de Wagner et de sa mathematique philosophique. De même j'ai enfin empaqueté mes chansons, et je les ai adressé à Schlichtegroll, en lui marquant entre autre les amis, à qui il ~~les~~ pourrait les communiquer.

L'état de mon ame est peut-être plus triste que jamais. Edouard me traite ou du moins semble me traiter d'une manière né=gligente et reservée, que je ne supporte qu'avec peine. Je pense quelquefois de succomber au poids d'une sensibilité excessive et d'une santé altérée, qui me peint toute chose avec des couleurs sombres. Edouard ne se doute guère combien il me fait du mal.

18 Mai 19 Uhr 6

Nous sommes comme séparés. Je ne croyais pas que ce jour devrait être infortuné! le matin vers les dix heures j'ai rencontré Edouard. Je lui donnais un bouquet de muguets, comme j'en portais plusieurs. Hors mes vers, c'était le premier présent que je lui aie fait. Au moins c'était le dernier, à coup sûr! Car à onze heures je l'ai vu dans la

cour du collège, et je ne pouvais m'em=
pêcher, d'ouvrir mon coeur et de lui dire
la vérité sincèrement.

Il y a quelque tems, qu'il m'a marqué le
désir d'assister aux leçons sur l'estétique
de Wagner, que ce dernier traite dans sa
philosophie idéelle. C'est pourquoi que
j'ai parlé avec Wagner, et celui-ci a
consenti ~~m'a permis~~ qu'Edouard pouvait fréquen=
ter son collège sans se souscrire, aussi
long-tems qu'il s'agissait de la théorie des
beaux arts. Mais Edouard manquait déjà
aux deux premières leçons. Ainsi il ~~m'a~~
allait me compromettre avec Wagner, et
c'est ce que je lui ai dit, en ajoutant
ces mots: „Je vous prie de ne traiter
pas, aussi nonchalamment que vous me traitez,
les études qui se rapportent à votre formation

intellectuelle." Après ces paroles je m'en allai. Il avait l'air très irrité en criant après moi: „Pourquoi?" Je ne lui répondis plus.

Ce soir je me promenai avec Döllinger au jardin de la cour. Nous rencontrâmes Edouard, et je lui souhaitai le bon soir. Il salua Döllinger, il ne me salua pas.

De bonne heure ce matin je me rendais chez Edouard. Je ne pouvais cesser d'être prévenant et doux. Nous nous entretîmes trois quarts d'heure. Je lui dis tout ce qu'affligeait mon ame. Voilà ce qu'en fut le résultat: 19 Mai 13 Wurzb

Il me répliqua qu'il me rendait grace de mon amitié et des mes bons offices, mais qu'il ne pourrait jamais comprendre ma susceptibilité extraordinaire. Puis, que sa disposition interne était amicale,

mais comme nos études n'étaient pas les mêmes, il ne lui restait pas assez de temps pour cultiver ma conversation et de venir me voir; enfin qu'il aimait à s'entretenir quelquefois avec un jeune homme qui ait de l'esprit, mais qu'il ne négligerait jamais ses anciens amis à cause de moi, et qu'il ne me traiterait jamais comme il les traitait. „Je sens bien, me disait-il une fois, comme il fait de la peine de ne pouvoir répondre à l'amitié d'autrui, mais que voulez-vous que je fasse?" Lorsque je lui observais, que notre liaison était inégale, parcequ'il ne s'intéressait pas à moi, il me répondit avec une dureté extrême: Rendez-la égale!"

a

Je ne suis capable de décrire ce que je souffrais de tout cela. Je ne lui cachais pas ma faiblesse et ma douleur, quoiqu'il gardait toujours sa froide disposition. J'étais si vivement ému que la voix me manquait à tout instant, et j'avais peur de ne verser un torrent de larmes. Enfin je me retirais en lui souhaitant le bon jour.

Je commence aprésent ~~[illegible]~~ à faire des excursions botaniques. Avant-hier j'ai passé la matinée dans la Waldskugel, (une forêt du voisinage), avec Hepp et quelques autres. Je vais me faire un herbier pour aider à la mémoire, quoiqu'au comencement il coûte beaucoup de tems, de bien sécher les plantes. Hepp m'a instruit dans cet art. 22 May 19 Wirzb

~~Q'ai~~ Quant à Edouard, je lui ai parlé avant-hier au jardin de l'Harmonie, et

encore ~~au~~ aujourd'hui après le collège. Il m'a traité avec attention, mais sûrement il ne me mettra jamais à côté de ses autres amis.

24 Mai 19 Würz b.

— Non mi fu mai
La cara vita, se non oggi, cara!

Mon ame est remplie de gratitude envers la divinité. Il m'est arrivé ce que je croyais déjà au delà de mon espérance. Ce matin je venais voir Edouard avec la ferme résolution de rompre avec lui pour tous les jours de ma vie, parce qu'il m'avait déclaré lui-même que l'amitié ne nous unirait jamais. Il fallait du moins sauver mon repos du naufrage. Je l'invitai de me suivre au grand air, et nous allâmes nous promener une heure et demie dans le jardin de la cour, sur

le rempart. Je n'oublierai jamais ni le tems ni le lieu, où nous nous déclarâmes mutuellement avec la plus grande fran=chise, avec l'épanchement du coeur le plus sincère. Je n'ai pas conservé dans la mémoire tout le cours de notre conver=sation, mais j'en sais trop bien le résultat.

Au commencement il ne fit que s'opposer à ma proposition, de nous séparer formel=lement, mais toujours en avançant que nos ames ne pourraient guère s'accorder. Cependant lorsque je lui dis, comme je me sentais entrainé vers lui, j'observais qu'il devenait moins dur, qu'il m'assu=rait de son estime, qu'il cherchait à revenir à des propos plus doux. Lorsqu'en=fin je lui remarquai, que l'amitié ne pouvait subsister sans aucune sympathie,

il me demandait, si c'était moi qui ne se croyait pas disposé à sympathiser avec lui. „Ce n'est pas moi, lui répondis-je, car, avant de vous connaître, votre physionomie m'a inspiré de la confiance et de l'intérêt, et voilà le motif qui m'a obligé de vous offrir ma connaissance de souhaiter la vôtre."

Dès ces mots je le vis changer de sentiment, il me semblait qu'ils avaient dissipés les restes de sa défiance. Il me dit qu'il pourrait être fier de mon amitié, s'il l'avait mérité, mais qu'il espérait de la mériter un jour. il me pria de croire à son affection et dorénavant de lui communiquer sur le champ tout ce que me déplairait en lui, afin d'être en état de se corriger et de s'expliquer avec moi.

Je lui promis de ma part de supprimer radicalement ma susceptibilité délicate, et de ne me défier jamais de ses bonnes graces, de croire à son amitié à priori et pour tous les tems de la vie.

Nous nous entretîmes encore sur quelques autres sujets. Je lui parlai de mon séjour à Schliersée pendant l'été 1817, et de même je lui dis, que j'eusse envie de passer les vacances à Venis sur le Schwarzenberg comme le point le plus joli de cette contrée.

En nous séparant, chacun de nous assura l'autre du contentement qu'il éprouvait de notre éclaircissement réciproque.

Di questo dì l'Aurora
Qualor farà ritorno,
L'amico esulterà;
Rammentarassi ognora
Che deve a sì gran giorno
La sua felicità!

Le 27 Mai 19 Warz6

Je suis assez content d'Edouard, quoique je ne l'ai pas vû ni hier ni aujourd'hui jusqu'à ce moment; c'était donc la seule chose que je pourrais souhaiter, que nous eussions chaque jour un rendez-vous fixe. Je l'ai cherché deux fois chez lui, pour prendre congé, puisque je veux faire un petit voyage pendant ces jours de fête, et me retirer à la campagne pour ~~et~~ éviter les bruits de la ville oisive. Je partirai demain avec quelques livres, si le temps le permettra.

Il pourrait sembler étrange, que je m'éloigne au printemps de notre amitié, mais je ne suis pas sûr de me trouver souvent avec lui si je resterais ici durant les vacances, et puis j'ai besoin du calme et de la solitude avec la belle et florissante nature.

Au reste j'ai mis mon départ sous l'arbitrage d'Edouard, et il ne voulait pas me retenir. Mon absence ne durera que 3 ou 4 jours.

Plus tard.

Le soir il y avait un bal chez Asbek, à cause de l'anniversaire du Roi et de la constitution. J'ai beaucoup parlé avec Edouard, et il m'a promis, de m'accompagner demain jusqu'à Zell, si je puis venir à bout de l'éveiller demain matin. Il a dansé, il danse joliment. Puisqu'il connait tous les étudians, je fais moi-même plus de connaissances que je n'en avais coutume jusqu'ici.

Le 30 Mai 19 Homburg sur le Mein.

Depuis avant-hier je demeure ici, cinq lieues de Wurzbourg, et cinq lieues d'Edouard. Il m'a accompagné jusqu'à Zell, et encore un peu plus loin. Je l'ai fait se

lever à quatre heures du matin, en l'appelant sous sa fenêtre; il m'a entendu sur le champ. Je ne puis exprimer comment sa société me faisait du bien, et combien il y a de bonté et d'affabilité dans son caractère. C'est vraiment un nouveau sentiment qu'Edouard m'inspire, c'est une situation nouvelle dans laquelle je me trouve avec lui. J'ai des amis, mais je les connais presque tous dès ma plus tendre jeunesse, je les voyais grandir avec moi, je ne pouvais jamais les distinguer par une confidence aussi parfaite; cela aurait été superflû, puisqu'ils me connaissaient très bien. Je ne m'abandonnais jamais à eux avec une telle ouverture de coeur,

avec une chaleur de sentiment aussi vive.
Je ne me sentais pas entraîné vers eux,
avant de les connaître. Mes rapports mêmes
avec Xylander n'ont pas été les mêmes rapports—

Kinder waren wir noch beyde,
Kinder an Gemüth und Geist.

Nous ne pouvions pas nous confier, parceque
nous ne savions guère ce que nous
éprouvions; notre amitié ne pouvait
jamais porter des fruits pour la vie
et pour notre formation intellectuelle,
parceque nous n'avons point coutume
de nous communiquer les choses qui
nous intéressaient ni au dehors ni au
dedans de nous.

Quant à mes amitiés d'un age plus
avancé, je n'y fus que malheureux,
et il fallait toujours m'écrier:

Verrà colui, ch'io credea che tu fossi!

Enfin il est venu, et mon ame se trouve satisfaite. Rien n'est plus intéressant que de voir du fond de sa propre individualité dans celle d'un autre, mais cela devient encore mille fois plus intéressant quand cette individualité étrangère nous est unie par les magiques attraits de la sympathie

Pendant le déjeuner que nous prîmes à Zell, je lui montrai les livres que j'avais porté avec moi. Puis je lui racontai qu'un jour j'avais rencontré sa mere et ses soeurs à Nymphenbourg, et je lui dis franchement que je lui avais caché cette circonstance, afin qu'il ne se défiât pas de moi, mais que je n'avais pas besoin de la lui cacher encor plus long=

temps, puisqu'il était trop convaincu de
mon amitié pour garder le moindre soup-
çon. Il m'assura, en me serrant la main,
que jamais il ne m'aurait soupçonné
de prétendre à sa connaissance pour
faire celle de ~~sa sœur~~ sa famille.
Et alors il me parla, avec un air de
confidence, de ses parens, de ses frères
et soeurs, et je voyais bien que la
bonhommie et la bonne intelligence
règnent au sein de sa famille. Il
me parla de même de son voyage en
Hollande qu'il faisait avec son frère
ainé. A propos de la mer il nous sou-
vint d'une ode d'Horace, „Sic te diva
potens Cypri" et je lui recitai
ces vers assez connus:

Navis quae tibi creditum

Debes Virgilium; finibus Atticis
Reddas incolumem, precor,
Et serves animae dimidium meae!

Enfin arrivés sur la hauteur du grand chemin près de Zell, nous nous séparâmes, et j'espère qu'il me quitta aussi content de ma conversation, que je fus moi-même de la sienne.

Jusqu'à sa prononciation de l'Allemand, quoiqu'elle n'est pas aussi juste, aussi nuancée que la mienne, Edouard se distingue pourtant ~~en~~ à côté de la plupart des jeunes gens de ce pays-ci qui parlent un jargon dur et contraire à tous les principes de la langue, ce qui ne peut que blesser désagréablement les oreilles. C'est vrai qu'Edouard aussi commet

des fautes contre l'euphonie du langage, quant au b, au d, au g, par exemple, il les prononce avec une dureté presque bavaroise, mais tout cela peut encore se faire. Je ne crois pas que ce soit une peine trop minutieuse de parler sa langue maternelle avec justesse et de ne pas jargonner, comme font les petits enfans.

Le beau tems m'a quitté avec le bel Edouard, et il n'est revenu qu'aujourd'hui. Les environs de Homburg sont très agréables. Les rives du Mein aux ondes vertes sont embellies par bien des fleurs, et par l'ombre odorante des noyers. Une partie du village est située dans la plaine et l'autre sur une hauteur. Le château s'élève au dessus d'un rocher de 31 Mai 19 Homburg

tuf qui forme entre autres une petite grotte que j'ai visité cet après-midi, et dont on gagne beaucoup de salpêtre. Toutes les promenades, soit sur les côteaux, soit le long du fleuve sont intéressantes. Vis-a-vis de Homburg est situé un autre village moins pittoresque, qui s'appelle Brengfeld; une demie lieue plus loin le convent ou château de Triefenstein, avec un jardin et un petit bois, et puis vis-a-vis de ce couvent, par deça du Mein, on apperçoit le gros village de Engfurt. Toute cette contrée est fertile et abondante en vignes. De même qu'à Thoun, le cimetière est un des endroits ~~on~~ où on jouit d'une vüe étendue et belle. Auprès du chateau on descend dans une

grotte de Tuf, qui forme une petite chapelle, pauvrement ornée.

Vers ce soir je m'en retournerai à Wurzbourg, et je m'attends avec joie à revoir l'ami, mais je crains pourtant de ne me trouver avec lui que rarement. J'étais heureuse pendant mon séjour ici, en jouissant d'une indépendance parfaite, et en me reposant avec confiance sur l'amitié d'Edouard. J'ai aussi pensé à ma tragédie projetée, et aujourdhui j'en ai mis le premier morceau sur le papier, mais ~~c'est~~ malheureusement c'est la dernière scène du dernier acte. Elle est écrite en ottava rima. Aussi tot que je me sens du loisir et que je me trouve à la campagne, l'amour de la poésie rentre dans mon ame.

1 Juin 19 Homburg

Ce 2 Juin 19 Würz b. J'ai revu Edouard, et j'ai passé avec lui quelques heures de la matinée, j'ai fait la connaissance de son ami le plus familier qui s'appelle Wannwarth. Edouard me traite toujours avec bonté, mais s'il m'aime? Je puis le deviner, je ne puis le savoir. Mais suis-je capable d'exprimer ce que je sens en tenant son bras, en marchant à ses côtés, quand je pense aux jours qui sont passés?

Lecture Exâmen de Ingenios para las Ciencias por J. de Huarte.

J'ai lu ce beau livre pendant mon séjour à Hombourg. J'y ai puisé bien des idées, quoique je ne pouvais pas toujours m'accorder avec l'auteur. Sans me scandaliser de quelques unes de ses orthodoxies espagnoles, beaucoup de ses remarques de physionomie ne me semblent ~~pas~~ guère justes.

Ce qui ne me plait pas dans le procédé de l'ami, c'est une teinture légère de coquetterie qui ne peut m'échapper. L'éclat de sa beauté, et la connaissance qu'il en a, le rendent vain. Ce n'est que trop vrai, que lorsqu'il entre dans ma chambre, il m'éblouit, comme la figure d'un demi-dieu, entouré d'une couronne de rayonantes fleurs. Ce 8 Juin (g Wurzb

Si le ciel daignera toujours m'accorder une pureté inaltérable de l'ame, je puis me nommer le plus heureux des hommes, car Edouard se comporte envers moi avec une attention douce et tendre, et chaque jour notre estime réciproque s'augmente. Mais il semble que les circonstances conspirent souvent à me troubler, et qu'un mauvais génie se mêle quelquefois de nos affaires. Presque toujours des obstacles nous Ce 8 Juin (g Wurzb

surviennent, quand il s'agit d'une promenade projetée, ou d'une lecture que nous voulions faire ensemble. Tout cela me rend craintif. J'ai trop bien appris les deux extrêmes dont parle Métastase:

Io sventurato adora
La speme che l'alletta,
E mentre il bene aspetta,
Il mal scemando va.
Vive il felice ognora
Co' suoi timori accanto,
Ed avvelena intanto
La sua felicità!

8 Juin 19 Wurzbourg Le jour d'hier est cher à notre amitié. Edouard vint me prendre à 5 heures du soir pour aller en grand air et pour faire la lecture d'une nouvelle tragédie de Frédéric de Heyden, dont je parlerai encore. Le sujet en est la mort de Conradin. Nous n'avons que commencés, mais nous avons déjà rencontrés des

passages qui nous intéressaient individu=
ellement, comme, par exemple, celui là:

Denn wenn das Schicksal mannichfach die Menschen,
Zu einem Bund gestimmt, sich zart berühren,
Und einen Geist harmonisch klingen lässt,
Das jedes edle Herz gewiss erfahren.

Nous étions assis sur un banc auprès du glacis.
Lorsque le jour baissait tellement que je ne
pouvais continuer à lire, nous fîmes encore
une longue promenade autour du glacis. Il
faisait un beau soir d'été.

Edouard me dit entre autres, qu'il désirait
vivement de passer les vacances à Venis dans
les montagnes bavaroises, et, s'il était
possible, aux bords du Schliersée même,
où moi j'avais séjourné assez long-temps.
Il dit que cette idée lui plaisait beaucoup,
et qu'il avait besoin seulement de la
permission de Mr: son pere. Je lui pro=
mis de lui donner une lettre de recomandat=

tion à mon vieux curé jésuite, en cas
qu'il voulût s'y rendre.
Plus tard il me confessa qu'il se sentait souvent inquiet et même tourmenté en pensant, qu'il était lui-même si ignorant à côté de moi et que j'avais tant de connaissances qui lui manquaient. Je lui répondis, que je savais beaucoup de ce qu'il ne savait rien lui, mais qu'il avait aussi connaissance de bien des choses, qui m'étaient inconnues."
C'est vrai qu'il a beaucoup négligé l'histoire, mais il tâchera de réparer cette faute. Il n'entend pas les langues, mais il pourra bien les apprendre auprès de moi. S'il avait au contraire les moeurs corrompus, le caractère frivole, notre amitié ne pourrait jamais subsister, ~~p~~ mais puisqu'il est un Καλος κ'αγαθος, et si digne de ce nom,

la différence du savoir ne nous séparera point.
„Que nous fûmes un jour étrangers l'un à l'autre, lui disais-je, il semblait que jamais nous ne saurions nous rapprocher! Et maintenant il nous serait bien pénible de nous désaccoutumer l'un de l'autre. Est-ce-que vous n'auriez point de la peine à vous y résoudre?" „En pouvez-vous douter?, me répliqua-t-il, en me serrant la main.
„Je n'en doute point, lui dis-je."
Enfin je lui parlai de mon journal, et qu'il y était nommé souvent. „Je serai bien charmé, me répondit-il, si vous daignerez me donner une place dans vos mémoires."
Hélas! il ne sait pas quelle place il y occupe, quel rôle il y a joué depuis bien des jours! Il ne sait pas ce qu'il me coûte.
Hier pour la première fois nous allâmes nous promener les bras croisés; il avait mis le

fiez autour de mon cou, et moi je tenais em=
braßé le milieu de son corps, dont le poids
chéri pesait en même temps sur mes épaules.
On pourrait observer que cela est pensé sen=
suellement; mais pourquoi ne devrais-je pas
jouir de l'aspect bienfaisant de sa beauté,
pourvu que mon ame soit pure?

9 Juin 15 Würzburg Si ce jour nous a été heureux ou funeste, je
n'en sais rien. Nous nous rendîmes au jar=
din de la cour à ~~½~~ sept heures et demie
et nous y continuâmes la lecture de Conra=
din jusqu'à midi, sans en venir à bout ce=
pendant.

Nous ~~étions~~ fûmes aßis sur un banc solitaire qui
offre une vue agréable. Nous nous ~~tenions~~ tînmes
embraßés; sa tête reposa sur mon sein et
nos joues se touchèrent souvent. Pour accom=
plir ce bonheur, la tragédie, qui retentit
d'amour et d'amitié, nous présenta des vers

si beaux, si vrais, si signifiants, et qui se rapportaient à toutes les nuances de notre propre situation ~~afin~~ ainsi que le souvenir de cette matinée nous doit être ineffaçable.

Pour suspendre un peu la lecture nous allâmes nous promener sur la place où notre déclaration mutuelle eût lieu. Je le fis remarquer à Edouard, et il me dit que cet entretien lui serait toujours cher.

Les aspects sont riants, sans doute, mais il ne manquent pas d'un côté trop dangereux. Une déesse ennemie nous sépare en voulant nous unir. C'est la passion. Nous sommes jeunes et nous aimons ardemment. Mais j'espère que Dieu nous aidera de sauter heureusement sur cet abyme. Je crois que le meilleur serait de nous communiquer sincèrement nos idées sur ce sujet, et de combattre l'ennemi commun avec des forces réunies.

10 Juin 19 Würzbourg Je suis content d'aujourd'hui. Nous passâmes la matinée à un lieu de plaisance (Aumühle) pour déjeuner et pour finir la lecture de Conradin. Nous n'entendîmes que de loin le bruit des canons qui annonçaient la fête de Dieu. Je parlerai en particulier de la tragédie mentionée quand je l'aurai lû encore une fois. Je suis bien charmé qu'Edouard montre du goût pour la poésie et d'ailleurs notre relation s'est épurée, améliorée, encore un sujet de contentement. Cependant il faut confesser que je passe les jours dans une oisiveté, qui m'était presqu'inconnue jusqu'ici.
Hier au soir j'étais présenté à la princesse royale après la table. — La mere d'Edouard est arrivée avant-hier avec sa soeur cadette. — — Nathan me marque la réception de mes chansons, et la jouissance que lui en causait la lecture.

Ce matin nous avons commencé la lecture d'une 12 Juin 19 Wurzbourg
tragédie de Voltaire, Adélaide du Guesclin, afin qu'Edouard s'exerce dans la langue française. J'ai choisi cette pièce, parcequ'on y trouve un si bel exemple d'amitié, et parcequ'elle me semble la meilleure que Voltaire ait jamais écrite.

Mais Edouard me traita froidement, et je crains, que ce jour n'ait pas des suites fatales. Car enfin il faut que je cesse d'être toujours prévenant, et ~~de~~ il faut m'accoutumer à sa propre indifférence.

Il n'était pas mon ami, c'est moi qui était le sien; quand je cesserai de l'être, nous serons séparés. J'étais heureux, voilà ce qui me console. Et vous-même, Edouard, vous ne pourrez jamais vous ressouvenir de nos entretiens, des preuves continuelles de mon amitie, sans en être touché:

Then thy heart will softly tremble,
With a pulse yet true to me.

13 Juin 19 Wurzbourg Je me sens profondément malheureux et l'ennui me dévore. Je n'ai pas vu Edouard pendant toute la journée. Quand le reverrai-je? ou le reverrai-je en ami? Ah, l'amour n'est point une illusion. il est vrai, il n'existe que trop; il est invincible. Je connais ses charmes, mais je sais qu'il nous apporte

Las dichas una à una,
Las penas mil à mil.

14 Juin 19 Wurzbourg. Il y a justement un an aujourdhui depuis mon journal pour la première fois fit mention d'Edouard. Je ne puis plus fixer le jour où il faisait la première impression sur mon coeur, mais c'était indubitablement un de ceux, dont les anniversaires m'ont vu le plus fortuné des hommes, quand nous lisions le Conradin. D'après mes conjectures, c'était le neuf. Voilà ce qui est vraiment remarquable. Le neuf de Juin me sera toujours cher. Aujourdhui je n'ai pas vu Edouard.

16 Juin 19 Wurzbourg

Hier j'ai passé toute la journée dans les jardins de Veitshöchheim, avec un livre de Bacon. Je m'y rendis de bon matin, je dinai dans le village, et vers le soir je m'en retournai ici. Il fai-sait beau tems. Le jardin appartient au gout françaisˢ, précieuse mémoire, il offre cependant beaucoup d'ombrages, et des haies epaisses de charme et de cornouille.

Le matin j'ai rencontré Edouard, qui m'attendait ~~...~~ dans la cour du collège. Il me tendait la main, et nous nous disions quelques mots indifférents.

Lecture. El castillo de Lindabridis. comedie de Calderon

Cette pièce ne manque pas de faibles. Quelques détails m'en ont charmés, l'intrigue est bien imaginée, mais le dévéloppement m'en semble manqué. Le personnage du faune est un hors-d'oeuvre bizarre. L'amour de Febo est très équi-voque. La catastrophe est précipitée.

La discreta enamorada. Comedia de Lope de Vega.

Une comédie d'intrigue assez amusante; la versification en est souvent très heureuse, les caractères sont soutenus mieux, que ne font ordinairement les poëtes espagnols. Mais Lope n'est pas doué de la fantaisie de Calderon.

17 Juin 19 Wurzbourg Edouard ne vient pas chez moi, et moi, je l'évite. Ma résolution de n'être plus prévenant, est inébranlable. Je ne l'étais que trop. S'il ne veut pas l'être, après tant de preuves d'amitié que je lui ai donné, nous sommes séparés pour toujours; quoique je l'aime plus que mon propre coeur.

19 Juin 19 Wurzburg Je triomphe; le dépit d'Edouard a cédé à son amour. Aujourdhui il venait me voir, quoiqu'il ne m'a pas trouvé chez moi. J'ai passé la journée comme mardi à Veitshöchheim avec Delille et Armstrong, les poëtes didactiques. Mais en me retournant j'ai rencontré Edouard sur le glacis près de Smolensk;

il m'a marqué sa visite, et il m'a promis de la répéter.

J'ai causé aujourd'hui avec Edouard, il voulait encore venir me voir; mais je n'y crois pas. Je ne suis pas tout-à-fait content de lui; il me rend jaloux, il me rend tout. Je ne sais quelle amertume se mêle toujours aux sentimens vifs. Enfin je ne l'aime plus, enfin il me fait mal au coeur. Oh mon dieu! s'il étoit aussi sincere que moi, nous serions bien heureux! Que puis-je faire? que dois-je entreprendre? Rompre avec lui? Cette perspective est ~~cruelle~~ triste. Conduisez-moi, Providence céleste! — 21 Juin 79 Warzb

Fra dubbj pensoi
Confuso, ravolto,
Risolver non osi,
Mio povero cor!
Adori quel volto,

Detesti quell' alma,
E perdi la calma
Tra l'odio e l'amor.

22 Juin 19 Wurz b.

Hier au soir j'ai encore composé une chanson, qui exprime ma situation actuelle. Elle comence par ces mots: Ehrt nur das die Schönen eure Natur." Edouard venait me voir ce matin, nous allions nous promener au jardin de la cour, et nous y avions un entretien de longue haleine, malheuresment au même lieu, où nous nous déclarâmes le 24 Mai, je dis malheureusement, parceque notre entretien d'aujourd'hui n'a pas fini trop heureusement.

Je lui parlais pour la première fois d'un ton irrité et dur; et il ne faisait pas mieux lui-même. Nous changions mutuellement des reproches. Je lui disais entre autres, qu'il se servait du remède

d'un homme qui s'est brûlé et qui se brûle encore une fois, pour dissiper la douleur: Ainsi il m'avait bien affligé autrefois, et maintenant, pour réparer cette offense, il m'affligeait davantage.

Cependant c'était aujourd'hui la première fois qu'Edouard me disait ouvertement qu'il m'aimait, et qu'il savait bien qu'il n'était point indifférent à mon coeur, qui le prouvait par sa sensibilité même. Il me demandait: « Est-ce que vous ne croyez pas que vous me soyez cher? en ajoutant sur le champ: N'y répondez pas; j'espère de vous en persuader un jour par mes actions, et alors je vous demanderai encore une fois. Si même, continua-t-il, si même je ne considère pas les sentimens

qui nous unissent, mais seulement l'inté=
rêt que votre conversation et vos connaissances
m'inspirent et le profit réel qui m'en
parvient, il faut avouer que le tems que je
passerai avec vous ne sera jamais perdu."

Mais malgré tous ces beaux discours son
procédé a été froid et réservé. Nous nous
séparâmes sans décision. Je lui dis que
je n'irais plus le voir, s'il ne m'invitait
pas chaque fois auparavant, ce qu'il ne
voulait absolument pas accepter. J'y persistai.

21 Juin 19 Wier 6. Je savais bien que ce jour me devrait être
propice. Hier Edouard venait et nous lisions
ensemble dans l'Adélaïde, mais aujourd'hui
il ~~venait~~ vint me prendre après six heures du ma=
tin; nous allâmes nous promener le long
du Mein, et nous passâmes la rivière
dans le bac, arrivés vis-à-vis de Heidings=

feld. Là nous prîmes du chocolat, et puis nous nous rendîmes, après une petite promenade, dans un jardin, qui offre une assez jolie vûe, pour y continuer la lecture d'Adélaïde, qui contenait tant de passages applicables à notre amitié, qu'elle nous intéressait de plus en plus. Ici enfin Edouard s'abandonnait à une tendresse sans réserve, à une tendresse, égale à la mienne. Nous n'étions plus qu'une âme, et nos corps ressemblaient à deux arbres dont les rameaux s'entrelacent étroitement et éternellement. Néanmoins je puis affirmer sans feinte, que mon inclination s'est améliorée, et qu'elle a gagné aussi en pureté ce qu'elle gagnait en ardeur, puisque ~~l'a~~ quand l'amour véritable, le réciproque amour s'élève à un si haut degré, la sensualité baisse. Je me ser-

tais vraiment l'homme le plus fortuné. C'est un bonheur, je l'avoue, que d'aimer tendrement; mais d'être aimé avec une telle ardeur, voilà le comble de la felicité! Il semble alors que le poids de la vie tombe de nos épaules ailées, et que l'ame se baigne dans les airs mêmes du ciel. En vérité, je n'avois qu'un regret en m'écriant avec Guarini:

Dolce vita amorosa,
Perchè si tardi nel mio cor venisti?

Grace à la providence! Grace au magique pouvoir de l'amour! Qui l'aurait crû? Que deux hommes se connaissent, que deux hommes conversent ensemble, voilà la chose la plus commune; mais qu'ils s'aiment, mais que la ~~sim~~ sympathie les attire puissamment l'un vers l'autre, voilà ce qui est rare, ~~et~~ ce qui est refusé à bien des

hommes; Voilà un don gratuit du ciel, un don inestimable!

Il est jeune, beau, sensible. Avant de le connaître, je l'avais déjà prononcé un jour: Ce n'était que lui qui fusse digne de moi."

"Ma santé même se trouve rétablie, depuis que je me sens heureux, depuis que les soucis ne me déchirent plus: je gagne de l'embonpoint et des belles couleurs.

Pendant le chemin de retour la conversation tombait sur les formes de civilité des peuples divers, particulièrement sur le vous et le tu; nous en parlions, mais ni ~~c~~ ~~mo~~ lui, ni moi cependant n'osait encore addresser à l'autre cette seule syllabe de tu, syllabe très courte en apparence, quoique bien riche en contenu. Elle exprime seule un long ressouvenir de sentimens heureux.

J'accompagnais Edouard chez lui, et encore là se développait la force de son affection; ainsi ne puis-je conclure cette journée en m'écriant avec raison, Vixi!?

Le 27 Juin (9 Warz b.

Hier je me suis réconcilié avec Gruber, après un an de brouillerie, et encore davantage. Gruber avait fait remarquer à Döllinger vaguement, qu'il souhaitait le renouvellement de notre connaissance, et ainsi je n'hésitai pas de l'aborder la première fois que je le rencontrais. C'était hier au soir après le collège public, sur l'éloquence politique et judiciaire, du professeur Brendel. Ce collège qui a lieu tous les samedis est très intéressant par les débats et ~~que~~ par quelques harangues très distingués, que quelques étudiants ont tenus.

Quant à nous, nous nous rendîmes encore

à Smolensk, et aujourd'hui nous fîmes avec Döllinger une promenade à Gerbrunn, (village, entouré d'une forêt de cérisiers) pour y goutes les fruits de la saison. Puis Gruber nous quitta, et nous autres fîmes encore un petit séjour à la Porte du Ciel (Himmelsport) jardin avec une auberge, ainsi nommé puisque c'était auparavant un couvent de filles. Il est situé aux bords du Mein. Je m'y trouve assez souvent en même socié- té, et nous lisons ensemble. Donc ma liai= son avec Schmidtlein n'a pas fait tort à celle avec Döllinger, quoique celui-ci n'est pas sans jalousie, mais bien éloigné de la faire jamais éclater.

J'ai fait aussi quelques promenades avec Sms= land, un cousin de Verger, que j'ai ap= pris à connaître. Nous nous exerçons en= semble en parlant français. Quant aux

connaissances que j'étais obligé à faire par mes rapports avec Edouard, elles n'étaient jusqu'ici que superficielles.

les jours j'ai répondu à une lettre de Schnizlein. Il a été toujours mon confident intime. C'est pour cela que je lui faisais part de ma nouvelle amitié et j'y ajoutais la certitude de mon bonheur actuel. Mais peut-être je m'y trompais, ou je précipitais au moins les affaires.

Le jour d'hier ne m'était pas favorable. Plus d'une fois je me trouvais avec Edouard, mais toujours nous étions gênés, soit par nous-mêmes, soit par des autres qui survenaient. Quand on s'est montré une tendresse telle que la nôtre, chaque ton un peu plus baissé ressemble à la froideur, et cependant cela est inévitable.

d'ailleurs nous sommes arrivés à un point,
où il est devenu nécessaire que nous nous
tutoyions, parceque chaque phrase, quelque
douce qu'elle soit, reçoit une teinture légère
de dureté par ce mot de Vous, lorque l'on
se connait comme nous nous connaissons.
Aujourd'hui je ne l'ai pas vu. Une corpo-
ration d'étudiants, sous les drapeaux de
laquelle Edouard s'est rangé, (die allgemeine
Burschenschaft) a célébré une grande fête,
en se rendant en voiture à Kitzingen.

Comme ordinairement j'ai revû l'ami à onze heures avant le collège, et cet après-midi j'allai le voir chez lui, et nous fîmes la lecture du quatrième acte d'Adélaïde. Je l'accompagnai jusqu'à la cour du collège vers les trois heures, et ici il me dit qu'il me verrait demain matin chez moi. 28 Juin 19 Würzburg

Je lui fis la proposition de nous tutoyer dès demain matin, et je lui dis ce qui m'y avait déterminé. Il l'accepta avec empresse=ment, en me regardant avec une expression de douceur amoureuse, que ses yeux ne m'avaient jamais montrés jusqu'ici.

„Si vous m'en croyez digne", me répondit-il „modestement. „Dès demain donc", lui dis-je, en me séparant de lui.

Ce 30 Juin 19 Würzb: Le jour d'hier a été plus heureux qu'il n'a commencé. Edouard avait voulu venir me voir à neuf heures du matin. Je l'attends jusqu'à dix heures et demie, enfin je me rends chez lui, il n'y était pas. Vers midi j'y retourne, il n'y est pas en=core. Son hôtesse m'invite chez elle pour l'attendre, ce que j'accepte. J'entends, qu'il est parti de bon matin, avec trois

autres étudiants. Son hôtesse, comme moi aussi, appréhende qu'il ne soit engagé dans un duel. La mortification que je croyais qu'il m'avait infligée, est changé soudain en crainte vive pour son salut et sa vie. Enfin il arrive, je vole avec lui dans sa chambre, et il me déclare son affaire. Son domestique lui avait pris quelques habits, pour prendre la fuite. Quelques autres étudiants, qu'il avait volé aussi, le remarquaient plutôt qu'Edouard, et l'en avertissaient. Il fallait donc parcourir toute la ville, pour faire encore arrêter le soldat domestique, qui avait déjà ~~[illegible]~~ obtenus son congé. Heureusement il a été encore attrappé.

Voilà ce qui m'avait fait bien de la peine, mais je savais bien m'en

consoler, lorsqu'enfin nous nous embrassions pour la première fois, en baissant pour toute la vie cette particule de Vous.

Edouard est encore venu me voir après-midi. Nous avons achevés la tragédie d'Adélaïde et puis nous avons lûs dans mon anthologie, c'est-à-dire dans mon recueil de ~~mes~~ poésies transcrites.

Aujourd'hui il était aussi chez moi. Nous causions ensemble, et puis nous lisions quelque chose dans un cahier de mes Epitomae. C'étaient des passages d'un roman de Jean Paul (Titan) et quelques autres d'une tragédie de Goethe, (Torquato Tasso). Il y en avait bien des mots qui se rapportaient à notre situation.

Tout cela nous causait des émotions agréables, et de même ce tu, répété souvent

de la bouche de l'un et de l'autre ami, et de même:

Oscula, quae Venus
Quinta parte sui nectaris imbuit.

Mais ce soir a détruit les impressions favorables de la matinée. Je rencontrais Edouard près du jardin de la cour, j'y allais avec lui, et nous y rejoignions plusieurs autres étudiants. Je l'avoue que leurs discours avaient bien le droit de me déplaire, et qu'ils m'obligent même de changer de ton avec Edouard. Je sais bien qu'il est bon, qu'il m'aime, et que ses moeurs sont pures, mais aussi je n'ignore plus maintenant, qu'il ne dédaigne pas, de se donner l'air un peu libertin devant ses camarades, bien que cela soit hors de son caractère.

Ce 1 Juillet 19 Wurzbourg

Hier nous avions concerté une entrevue pour aujourdhui chez lui, et je m'y rendais ce matin. Nous commencerons la lecture d'une comédie de Gresset: le Méchant. D'ailleurs je le traitais froidement, et même je lui parlais souvent en Vous. Je sens bien que je me montrais trop dur envers lui. Il me demandait, ce que j'avais aujourd'hui, puisque je n'étais pas comme ordinairement. Je lui disais que je n'avais rien.

Maintenant il est difficile de me tirer de cette affaire, quoique nous ayons concerté de nous voir demain. Quand je change de façon, en le traitant encore avec tendresse, il pourrait croire, que mon traitement d'aujourdhui n'était qu'une humeur passagère, au lieu d'une résolution ferme. Je ne sais ce que je ferai.

Le 2 Juillet. Liburg

Je suis très mal avec Edouard. Je cessais de le tutoyer, et lorsqu'il me le faisait remarquer, je lui disais qu'il ~~était~~ me semblait indifférent, que de se traiter en Vous ou en Tu. Il était profondément blessé par cela, et il commençait aussi de me traiter en vous. C'est le point où nous sommes encore. J'avais bien l'occasion d'observer, comme son ancienne fierté s'est enfin courbée. Ce n'est plus le même Edouard qui me disait un jour, qu'il ne pourait répondre à mon amitié. Maintenant il craint de me perdre et il devient plus souple. Je pourrais même avoir compassion de lui, si je ne savais pas, que ses sentimens ne sont pas aussi profonds que les miens, et que c'est un homme qui se console aisément par des dissipations multipliées.

Ce 3 Juillet 19 Wurzbourg. Je suis mort pour le monde, car je suis mort pour lui. Nous sommes séparés, et je me sens malheureux. Demain, le quatre Juillet il y aura quatre mois, que nous nous connaissons et que je l'ai salué pour la première fois. Le nombre de quatre me tient donc sa parole jusqu'à la fin de tout. Je dirai en peu de mots comme cela est arrivé. J'étais chez lui ce matin; d'abord nous lisions ensemble, puis je me déclarais ouvertement. Je lui dis, comment la conversation de ses camarades m'avait déplû, et que lui-même n'était qu'un homme frivole et libertin. Il fut hautement fâché par ces mots: Est-ce possible, me dit-il, que vous me jugez d'après des plaisanteries de quelques étudiants, au lieu de me juger d'après mes actions?

Interrogez toutes les personnes, qui me connaissent depuis longtems, si je suis libertin, questionnez-en toute la ville, s'il y a quelqu'un qui me puisse reprocher quelque chose."

Ainsi il continua encore, et moi je ne pus autrement que lui croire, que l'embrasser tendrement en lui demandant pardon et en l'assurant de tout mon amour. Mais la réconciliation manquait encore de sa part, quoiqu'il penchait vers elle.

Nous nous rendions au collège, pour assister à une Promotion presque déjà finie, et alors nous allions nous promener au jardin de la cour. Nous étions déjà prets de nous réconcilier, de nous tutoyer encore, nous nous tenions embrassés, mais un tour malheureux

que prenait la conversation, allait nous perdre. Edouard fixait l'idée que nos caractères fussent trop dissemblables, que je vécusse dans une autre sphère que lui-même, que notre amitié ne pourrait subsister. J'étais trop fier pour le contredire. Il demandait mon jugement là-dessus, mais je lui disais, que le sien ne suffisait que trop. Je persistais à l'alternative qu'il fallait, ou que nous ~~~~ soyons les amis les plus tendres ou parfaitement indifférents l'un pour l'autre. Il souhaitait un milieu, et la permission de venir me voir quelquefois. Mais je sentais trop bien que ce milieu ne tendrait qu'à me rendre malheureux, en ravissant mon repos et je n'y

pouvais consentir. Il m'assurait de sa part que je ne lui étais jamais indifférent, et que je ne le serai jamais, que j'étais meilleur que lui, mais un homme singulier, et que lui-même n'était qu'un esprit ordinaire (Allsagbunnes) Je ne lui cachais point ce que je souffrirai de notre séparation. Enfin, après une entrevue de cinq heures, je pris congé de lui au Hofplatz, en lui tendant encore la main. Il me dit qu'il avait fait ce qu'il avait fallu faire. Ah, lui répondis-je, en le quittant, si vous maltraitez un homme qui vous aime, si vous le mortifiez profondément, cela ne vous met pas en peine. Oh non! non! – Je me rendais sur le

glacis et j'y versais un torrent de larmes.
Après-midi j'allais me promener encore
pour pleurer éperduement.
Mais cette affaire n'est pas encore finie,
et j'y retournerai demain.

Le 5 Juillet 19 Wurzbourg

Les quatre mois passés n'étaient que
notre temps d'épreuve, le jour d'hier,
loin d'être l'époque de notre sépara-
tion, est devenu le premier jour d'une
ère nouvelle de notre amitié, d'une
vie nouvelle.
Avant-hier au soir j'ai revu Edouard
au collège oratoire de Mr. Brendel,
et mon bon génie m'ordonnait de lui
dire que je souhaitais de lui parler
encore une fois.
Je m'y rendis hier matin. D'abord nous
nous répandîmes dans un torrent de

reproches, et je lui dis qu'il était sans
coeur et sans aucun sentiment ; je
lui redemandais mes lettres. Mais
mon penchant pour lui l'emporta
bientôt sur ma fierté et mon ressen-
timent. Je me mis sur ses genoux,
en le conjurant avec mille mots
touchants et mille baisers, de ne ~~pas~~
séparer pas ce que le sort même
avait lié. Il m'assura que je ne
le connaissais pas encore assez, et
qu'il y avait trop de diversité en-
tre nos caractères. „ C'est pour cela,
lui dis-je, que nous sommes faits
l'un pour l'autre, étant destinés
de sympathiser par nos ressemblances,
et par nos dissemblances de nous

suppléer réciproquement.
Enfin il m'embrassa avec ardeur, le
tu revint se jouer sur ses lèvres, et
il me jura de redevenir mon ami,
comme il le fut auparavant et
de l'être pour toujours.

le 7 Juillet [illegible]

Quoique je regrette quelquefois le commen-
cement de notre amitié et ses charmes
timides, la familiarité n'est pourtant
pas moins charmante. Il est si doux
de se connaître quand on a vécu long-
tems sans approche, il est doux de
lire toutes les pensées et tous les sou-
haits de soi-même sur le visage d'un
autre. Maintenant, comme la plaisante-
rie a remplacé nos disputes sérieuses, bien
des choses sont prononcées librement, qu'il
fallait taire auparavant. Nous sommes

heureux par tout ce que nous nous avouons, et par tout ce que nous cachons l'un à l'autre.

Aujourd'hui je l'ai fait présent d'un livre, (Montesquieu, sur la grandeur et décadence des Romains) et j'y ai marqué ces mots, après la formule, qui est en usage; quo jucundae amicitiae et, sic Diis placeat, sempiternae, memoriae sit.

12 Juillet 19 Waz 6

Lectures. L'homme des champs par Delille

C'est celui des poëmes de cet abbé, qui m'a fait l'impression la moins favorable. On y trouve de beaux vers, mais encore un peu rarement. Au reste c'est de la prose rimée, sans chaleur, sans imagination, sans profondeur poëtique.

The art of preserving health by Armstrong

Encore un poëme didactique. Le genre ne me plaira jamais, s'il l'on n'y

trouve pas une richesse de pensées philosophique comme dans l'essay on man. D'ailleurs Armstrong est plus poëte que Delille, et son sujet est moins poëtique. Peut-être il ne peut pas être traité mieux, et l'auteur y développe beaucoup de vigueur et d'imagination.

Ludlam's Höhle Schauspiel }
Freya's Altar Lustspiel } v: Oehlenschläger
Gedichte

Oehlenschlager est un grand poëte tragique, mais il faut être Shakespear pour joindre à ce talent le talent comique. Les pièces ne sont pas mauvaises, cela ne se peut guère, et elles feront assez d'effet sur le théâtre, mais Kotzebue pouvait faire autant. Quelques plaisanteries dans l'autel de Freya sont d'une

absurdité extrême et inconcevable. Quant aux poësies lyriques du même auteur, on y reconnait encore moins le génie admirable qui faisait ressusciter Correggio et Michel-Ange. Ils sont vraiment médiocres, ou bien moins que cela.

Audoeni Epigrammata 12 lib: 2 Vol.

Je les ai lu dans une belle édition parisienne de Renouard. Beaucoup de ces épigrammes sont tres ingénieux et pleins de saillies piquantes. Mais peut-être la plupart ne valent pas grande chose. Les anciens Romains n'aimaient pas les calembourgs, on pourrait croire que leur langue n'y est pas accoutumée, mais Owen ~~u~~ refute cette opinion. Quant aux jeux de mots il est inépuisable.

J'ai transcrit un petit nombre de ces épi-
grammes, et ~~j~~ j'ai ~~envoie~~ lu ~~aussi~~ celles-ci à Edouard

<u>El secreto agravio secreta venganza</u>, comedia
de <u>Calderon</u>.

C'est une de ses pièces tragiques, et dont le sujet ne peut s'allier qu'à la morale espagnole, où la vengeance la plus cruelle est légitime quand il s'agit de l'honneur soupçonné. C'est une pensée ingénieuse que de donner à Don Lope un ami qui le presse en silence et même involontairement.

<u>13 Juillet 99 Wurzbourg</u> Il y a longtems que je n'ai plus parlé d'Edouard; j'y retourne après six jours. Mes rapports avec lui sont tout-à-fait changés, et le plus malheureusement du monde. Avant-hier il y eût un différend entre nous, parcequ'il me

traitent froidement, et encore plus que cela.
Je lui dis, que je donnerais tout ce que je possède, si je ne l'avais pas appris à connaitre.
Hier matin il vint chez moi, et il me demanda pardon. Je lui fis grace sur le champs, mais une longue conversation se développa et il m'assura, qu'il ne pourrait jamais répondre à mon amitié, parcequ'il ne pouvait pas me faire part de sa confidence.
Je ne voyais plus aucun expédient que de nous séparer pour toujours, et je lui faisais faire la promesse, de m'éviter autant que possible, et de m'épargner sa vûe. Mais il n'a pas voulu se résoudre à une telle séparation. Cent fois sa main touchait le loquet de la porte,

cent fois il le quittait, soit que je le retenais, soit qu'il tardait lui-même. Enfin je lui fis la proposition, de faire encore la lecture ensemble, sans aucune liaison amicale. Il y consentit; mais après d'autres débats encore, comme il voulait s'éloigner, je lui criai en colère: „Va donc, au nom du diable!“ Alors il me jura qu'à présent je ne pouvais plus l'obliger d'entrer dans ma chambre; je le persuadai de ne donner pas une étendue plus vaste à cette promesse, et qu'elle ne fusse valable que pour ce jour-là. Il en fut content, et me pria d'aller chez lui le lendemain matin à 7 heures et demie. Nous prîmes congé, puisque notre amitié devait être finie; nous prîmes congé

de la manière la plus tendre et la plus amoureuse. Quoique ses mots désavouaient son amour, il n'était que trop visible : ou Edouard m'aime, ou il est l'homme le plus singulier et le plus inscrutable. Nous nous embrassâmes encore plusieurs fois sur le corridor même, avant de nous séparer.

Had we never lov'd so kindly,
Had we never lov'd so blindly,
Never met or never parted,
We had ne'er been broken-hearted.

Le jour d'aujourd'hui a été plus funes=te, j'en parlerai demain.

Je raconterai une autre fois ce qui s'est passé ces jours. Maintenant cela m'est impossible. Je me suis trompé d'une manière horrible et déchirante. J'ai ignoré jus=qu'aujourd'hui qu'est-ce-que c'était que la souffrance ! 14 Juillet, 9 h du s.

15 Juillet 19 Wurzbourg

Avant-hier donc, à l'heure qu'il m'avait destinée, je me rendais chez lui. il n'y était pas. J'attendais jusqu'à huit heures, enfin je m'en allais, en lui écrivant ces mots sur une feuille de papier: „P., pour la dernière fois." Car je me sentais offensé jusqu'au fond de l'ame. Ce matin je faisais encore une promenade à Heidingsfeld, où je fus un jour si heureux avec lui! Après midi je reçus de sa part la lettre suivante. Il faut que ~~t~~ je la transcrisse, et encore quelques autres, pour donner dans ce journal une idée parfaite de ma situation actuelle.

Vom Hause d. 15. Juli 1819.

Zufällig verhindert gestern Abends nach Hause zu kommen, schlief ich heute Nacht bey meinem lieben Freunde Bremmarth, u. that dieses um so lieber, da wir schon recht lange nicht mehr

auf längere Zeit bestimmt waren. – Für die
Verzeihe, warum ich heute früh nicht zu Hau-
se war. – Um 8 Uhr erst konnte ich aus-
ser ausgehen, u. begab mich sogleich zu Ihnen –
was ich eigentlich nach dem gestrigen Auf-
tritte nicht mehr thun durfte – traf Sie
aber nicht zu Hause an. Nach Hause geeilt,
traf ich Sie zwar nicht mehr, aber Ihr Pour
la dernière fois, u. eben so sage ich Ihnen,
daß es auch das letzte Mal war, daß ich
bey Ihnen war. Es ist das beste für uns,
unsere Herzen werden sich nie ganz verstehen,
u. ich bedaure es wirklich, in Ihnen einen Men-
schen gefunden zu haben, mit dem ich nicht
freundschaftlich harmoniren kann, obschon ich
Ihnen meine Achtung und Verehrung in hohem
Grade zolle. Zürnen Sie mich deswegen nicht,
ich kann wahrhaftig nichts dafür, daß mich

die Natur nicht so fühlend erschaffen hat,
wie Sie; und wenn Sie mir vielleicht auch
die beißendsten Vorwürfe über mein frühe-
res Betragen gegen Sie machen wollten, so
könnten Sie mich wirklich nicht, denn ebenfalls
habe ich mich bey Gott nicht gegen Sie, eben
Sie verstanden mich anders, als Sie gesollt
hätten, u. ich Sie. — Wahrhaftig, glauben, kennten
Sie mich nicht, Sie thäten mir großes Un-
recht; denn so sehr Sie es nach Ihrem
Ausspruche schmerzen mag, daß wir nicht
Freunde werden können, so sehr schmerzt
es mich, die Erfahrung an mir gemacht zu
haben, daß es Leute giebt, mit denen ich,
trotz ihrer Vortrefflichkeit, doch nicht freund-
schaftlich umzugehen vermag. Eine Entdeckung,
die mich ganz erschreckt hat. — Leben Sie wohl,

und denken Sie niemahls meiner. Sollten Sie
mir noch etwas zu sagen haben, so lassen
Sie es mir wissen. Was ich übrigens Ihnen
gestern versprach, das halte ich. Adrian.

On me présentait cette lettre, lorsque j'étais sur mon escalier, pour descendre et faire un tour avec Amsland. Je la lisais en pâlissant ; quoique je tâchais de me contraindre, c'était tout-à-fait impossible. Il fallait m'en retourner au milieu de la promenade. Ah, je ne savais pas, que j'avais encore à atteindre le comble de la misère. Je n'étais point capable de faire autre chose que de me rendre chez Edouard. Je ne le trouvais pas, le désespoir s'emparait de mon ame. Je me mettais à sa table, pour lui écrire une lettre, qui ne pouvait que porter l'empreinte

de mon douloureux délire. J'ai redemandé cette lettre à Edouard, il diffère de me la rendre; quand je l'aurai, je la transcrirai.

16 Juillet 15 Wurzbourg Je ne puis ravoir ma lettre; Edouard l'avait donné à Bannwarth, et celui-ci l'a dechiré. J'en sais quelques morceaux, p. e. le commencement, que j'avais écrit deux fois, puisque j'étais sur le point de copier toute la lettre, qui était mal écrite, lorsque Edouard m'a surpris.

Am 13t July 1815

Auf dem letzten Briefe, an dem du mich zum letztenmale beleidigtest, anfange ich das letzte Andenken meines vorsätzlich verkannten Freundes. Weil aber jede Affectation aufheben, nenne ich dich Du, wie ich dich immer nannte, u. wenn du es heute nicht thätest, so könnte es mich nur wenig kränken, da das Maaß

deine Kränkungen bereits ebenfalls waren.
Puis je lui dis: comme il croyant lui-même
avois rompu sa promesse, en ayant été
chez moi, je pourrais aussi bien effacer ces
mots français: „Pour la dernière fois", et je
l'avais fait en vérité. Puis je continuai
à peu-près: Ich übergehe einige Kleinigkei-
ten deines Briefes und ergreife nun den
Hauptpunkt, um dir ein Geheimniß ins
Ohr zu sagen, das du zu ignoriren scheinst.
Du achtest, sagst du, du verehrst mich, wol,
aber ein drittes hast du vergessen, du
liebtest mich. Du liebtest mich, oder du
warst einer Vorstellung fähig, die ich kaum
dem schwärzesten aller Dämonen zutraute.
Noch gestern spiegelte deine Liebe in jedem
Blick, in jedem Gefühle sich, mit jedem Kuß
brachtest du meinen Lippen." C'est ce que

j'ai retenu de cette lettre. Je lui dis,
que je ne lui avais jamais caché mon amour,
et qu'il était le seul homme du monde qui
connût toute ma faiblesse. Je ne pouvais
la défendre, ni l'excuser, il avait ~~fallait~~ fallu suivre
les sentiments de mon coeur. Je continuai
que lui-même ~~ne~~ ne m'avait jamais
été indifférent depuis que je l'avais vu,
que je le priais de ne ~~pas~~ ~~trop~~ récompenser
mon amour d'une moquerie dédaigneuse,
de ne pas mépriser un coeur, parcequ'il
sentait plus fortement que le sien.
Je lui dis que, dans ce moment, j'étais
tout-à-fait incapable, de me séparer de
lui pour toujours; qu'il devrait me per=
mettre de jouir de sa conversation un
quart-d'heure par jour; que ce quart-d'heure
ne serait pas perdu pour lui, quand il vou=

droit lire quelquechose avec moi ; que ma passion ~~me~~ ne se trahirait pas seulement par une mine ou par un son de voix ; que je lui apprendrais à connaître la persévérance de mon ame. A la fin je le conjurai de me répondre aussitot que possible.

Le 17 Juillet 19

Lorsque j'avais fini cette lettre, Edouard arriva. Je m'éloignais sur le champ, en lui indiquant ce que je lui avais écrit. Après vingt-quatre heures je reçus sa réponse. Elle détruisit la derniere espérance de mon coeur. Edouard ne m'a jamais aimé. Voilà cette lettre.

Ellingbruch am 14 Julj 1819.

Deinen Brief habe ich gelesen, u. er hat mich sehr geschmerzt, darin neue Vorwürfe zu finden, die ich bey Gott nicht verdiene. Daß ich dich Sie nannte, geschah nicht aus feindlich

deine, als durch eine Stimmung meines Herzens;
daß du mir aber vorwirfst, ich habe dich noch
zum letztenmale gekränkt, darin ~~thut~~ thust du
mir sehr Unrecht, u. dieses verdoppelt sich
noch, wenn, wie es allerdings aus deinem Briefe
scheint, du glaubst, ich habe es absichtlich gethan.
Nimm von mir hier das feyerliche Versprechen
daß dieses nie mit Absicht geschah, am aller-
wenigsten in einer Stunde, in welcher ich wahr-
scheinlich mit dir zum letztenmale sprach, u. in
der ich selbst mit mir genug zu thun hatte,
da ich fand, daß ich dich achtete, ehrte, u.
wenn du es in dem rechten Sinne nimmst,
auch liebte, u. doch doch nicht dein Freund wer-
den konnte. Wegen aller dir je zugefügten
vermeintlichen oder wirklichen Beleidigungen
bitte ich dich hiemit um Vergebung, u. setze
die Versicherung hinzu, die ich nur ein geglaubt,

hast, vielleicht auch itzt wieder nicht glaubst,
daß es nie meine Absicht war, dich zu
hintergehen, u. daß ich mich immer nur so
zeigte, wie ich war, u. nur so handelte, wie
ich mußte. Daraus ist mir leicht, meine ganze
Handlungsweise gegen dich zu rechtfertigen,
daß ich nie etwas anders geschienen habe, als
ich bin, u. noch leichter wird mir diese Recht-
fertigung, da ich mit innigster Ueberzeugung
aussprechen kann, daß wir anfangs auf
verschiedenen Wegen ein Gleiches — die Freund-
schaft nämlich — erstreben wollten, u. daß
wir nie zum Ziele kamen, weil wir einan-
der, was mir in letzter Zeit erst recht klar
geworden, nie verstanden. In deinem Brie-
stieß ich dir auf, u. du fühltest dich, wie du
sagst, gleich im ersten Augenblicke zu mir

angezogen, du suchtest mich kennen zu ler=
nen, u. schon vom Schicksale dazu bestimmt,
mir Freund zu werden, kamst du in meine
Arme. Nicht also ich. Gewohnt jeden Men=
schen zu achten u. zu ehren, gut u. freund=
lich gegen jedermann, ging ich deinem
freundschaftlichen Anerbieten freundschaftlich
entgegen; ich habe es gleich im Anfange
gewiß gut mit dir gemeint. Du wurdest
mir zärtlich Freund, u: ich habe dir deine
Zärtlichkeit erwiedert, ich gestehe es, weni=
ger aus innerlichem Antriebe, als in der
Hoffnung, daß ich gewiß gegen dich, den ich
als einen edlen, wahren Menschen verehrt
hatte, auch in kürzester Zeit das fühlen
würde, was du gegen mich fühltest. Allein
da hat es der Erfolg anders gezeigt, u. mich

über mich selbst vielfältig nachdenken ge-
macht. Du wurdest immer zärtlicher gegen
mich, u. ich fühlte mit jedem Tage mehr,
daß ich dich zwar sehr achtete u. liebte, aber
nie Freund werden konnte. Da hielt ich
mich verpflichtet, mich dir zu entdecken,
u. ich that es zweimal im Hofgarten;
ich habe mich dort ganz aufgeschlossen.
Du fandest die Verschiedenheit unsrer
innern Naturen nicht so groß, du glaubtest,
es sey noch möglich, daß wir Freunde würden,
u. abermals gab ich dir nach, zwar mit
einem innern Gefühl der Unmöglichkeit, was
auch dir mein Sträuben in das alte Verhält-
niß zurückzutreten, jetzt erklärlich seyn wird.
Viel hat es mich seitdem geängstigt, sowohl
hineintragen als hinaustragen, daß ich immer

nicht das heilige Feuer der Freundschaft
in meinem Busen fühlte. Gott! sagte ich
oft zu mir, was bist du für ein Mensch,
daß du einem edeln aufrichtigen Menschen,
der noch vom Schiksale gezwungen ist, dir
Freund zu sagen, diese Freundschaft nicht
zu erwiedern vermagst. Allein umsonst!
Ich konnte nichts über mich gewinnen. Ich
konnte mich nicht anders machen, als mich
die Natur schuf. – Hier habe ich mich dir
ganz aufgeschlossen. Wenn du mich nun
verstehst! Und wenn du mich verstehst,
verdamme mich, wenn du kannst!
Du weißt nun alles, u. nun entscheide du,
ob wir zusammenkommen wollen oder nicht. Leb wohl

18 Juillet 19 Würzburg

Après avoir ~~tu~~ parcouru cette lettre je me
sentais anéanti, le désespoir s'emparait
de mon âme, il ne me restait que

l'instinct qui m'ordonnait de courir chez Edouard – et j'y courus.

Il n'était pas seul, Bannwarth se trouvait avec lui, mais celui-ci s'éloignait bientot. Je redemandais ma lettre, mais mon bel ennemi me répondait que Bannwarth l'avait emportée. L'idée, que mon amour dédaigné fût connu par d'autres encore, me donnait le reste. Je fondais en larmes, et je m'abandonnais à un désespoir sans limites.

Au commencement il me traita avec dureté, il me dit qu'il ne pouvait supporter ces pleurs, et il me dit bien des choses, qui étaient encore plus déchirantes. Plus tard il sembla un peu touché. Je lui déclarai, que je ne pourrais pas tout-à

coup me désaccoutumer de sa conversation, et qu'il ne devrait pas me quitter, par pitié et par humanité. ~~Et~~ Enfin il sortit et je l'accompagnai encore, tombé de mon paradis, blessé jusqu'au fond de l'ame, plus amoureux que jamais, transi d'un sentiment, qu'aucune parole ne pourrait exprimer. Pourquoi la vie est-elle plus forte et plus durable que le repos, la santé et l'espérance? Je les ai perdu tous les trois.

Le lendemain il vint chez moi, nous lûmes dans Montesquieu. J'avais sur ma table un volume de Goethe, et je lui montrai un passage d'un épilogue que tient Elizabeth dans la tragédie d'Essex. Voilà ces mots qui maintenant, pendant toute la journée, me résonnent dans les oreilles:

So unerschüttert zeige dich am Tisch,
Wenn dir's im Busen morsch zusammenbricht.
Allein, wenn dich die nächtlich stille Zeit
Vor jedem Auge, jedem Ohr befreyt,
In deinem Zimmer einsam im Geheim
Entledige sich dein gepreßtes Ach;
Du seufzest — seufze nicht der Stunde Spott,
Und wenn du weinen kannst, so danke Gott!

—

Avant-hier je l'ai rencontré après midi, et nous avons fait une très petite promenade au jardin de la cour. Hier il était chez moi et je lisais devant lui, dans les ouvrages de Goethe, l'épilogue du poëme de Schiller: la Cloche.

L'ennui le plus dévorant, l'oisiveté la plus parfaite, et une tristesse amère, voilà ce qui désigne le cours de ma Vie actuelle.

Unequal task! a passion to resign
For hearts, so touch'd, so pierc'd, so lost as mine!
Ere such a soul regains its peaceful state,
How often must it love, how often hate,
How often hope, despair, resent, regret,
Conceal, disdain — do all things, but forget!

20 Juillet 19 Wurzb: Il n'est que trop clair, qu'on ne peut rien entreprendre contre la destinée. Notre amitié ne devait durer que quatre mois, je persistais de la prolonger au delà du quatre Juillet, mais envain. J'ai couru à ma propre perte.

L'avenir me semble encore plus triste que le présent. Ma jeunesse se passe sans amour et sans gloire. Envain je la regretterai un jour.

Puis-je retenir mes pleurs, quand je me resouviens de la bonté de son coeur, de ses beaux traits, si nobles et si doux?

Le souvenir du tems passé ne me donne aucune jouissance. Je n'étais point aimé. Mon bonheur n'était qu'un rêve sans corps et sans existence. Je voudrais avoir possédé pour perdre. Hélas! Je n'ai rien perdu!

Gruber vient chez moi presque tous les soirs. 21 Juillet / 19 [illegible] Nous prenons du té ensemble et nous lisons. Souvent je vais me promener avec lui. Quant à Döllinger nous nous sommes brouillés depuis assez long-tems et nous nous ne voyons plus. Je n'ai pas encore été chez Edouard dès ce jour funeste; mais il vient assez souvent me voir et nous faisons la lecture de Montesquieu. Ce matin nous avons commencés à lire le nouvel ouvrage de Wagner; nous étions assis sur le même

banc près du Glacis, où la lecture du Conradin fut commencée un jour, hélas! sous de meilleurs auspices! Mais une pluie nous surprenait bientôt, et nous étions obligés de nous retirer dans un petit cabaret près du Rennweger Thor, où il fallait attendre le beau tems et perdre le tems. Il faut souvent que je me rappelle ses lettres et la mienne pour oublier ma première tendresse pour Edouard.

24 Juillet 15 Wurzbourg. Avant-hier j'eus avec Edouard une déclaration dans sa chambre, où je l'accompagnai, mais qui n'aboutit à rien, hors qu'il me dit, qu'il me voulait du bien. Hier matin nous lûmes dans l'ouvrage de Wagner depuis quatre heures et demie jusqu'à huit heures et demie. Je l'avoue que je lui fis

trop remarquer ma tendresse et ma vivaci=
té. Au soir il prit du thé chez moi,
et je lui fis la lecture de mon petit
ouvrage „Das Paradies der Gläubigen", Il y
applaudit beaucoup, mais tout cela n'est
rien pour moi, sans son amitié et sa con=
fidence, qu'il ne peut me donner.

Le 23, après qu'Edouard m'avait quitté, Le 26 Juill: 19 März
j'ai encore composé une chanson, (Gesang
der Barden) et j'ai recherché deux pièces
de mes poésies de jeunesse (Das Mädchen
Friedensblümchen, et Es fiel der Schein die fiel
vorüber ...) et je les ai revu et corrigé.
J'espérais beaucoup du 24, qui m'était
toujours si favorable, mais je vois bien
que temps de faveur s'est passé pour
toujours; quoique j'ai rencontré Edouard,
et j'ai resté avec lui quelque temps

dans un café, mais toujours éprouvant
au fond de mon coeur „the pangs of
despis'd love", comme dit Shakespeare.
Hier je ne l'ai pas vu. Aujourdhui ma=
tin nous avons passés quelques heures
au jardin de Hutten, pour finir la lec=
ture de l'ouvrage de Wagner. Mais je
n'étais point heureux, l'amour me dévo=
rait, et lui — dans sa froideur extrême!
Je souffre cruellement et plus que je
n'ai mérité. Ah pourquoi, pourquoi la
Providence m'a ainsi formé! Pourquoi
m'est-il impossible d'aimer les femmes,
pourquoi faut-il nourrir des inclinations
funestes, qui ne seront jamais permises,
qui ne seront jamais mutuelles? Quelle
impossibilité terrible, et quel sort qui m'attend!

Est-il des hommes dont la vie ne sera qu'une longue école de larmes ? Je suis tout-à-fait perdu. Je ne me connais plus. J'oublie tout, mes études, mes amis, mes parents.

Le 29 Juillet 19 Uhr 26

Le jour d'hier m'a été funeste en dehors, mais doux pour mon coeur, mon coeur et mes sens se sont calmés. Le 27 et encore hier j'eus ~~encore~~ une déclaration avec Edouard, où je lui découvris le fond de mon ame. Je lui promis de modérer mon air passionné, si lui-même ne voulait pas être trop retenu, ce qui ne pourrait que m'irriter. Il m'assura encore qu'il me voulait du bien ([illegible]) et, quant à nos rapports mutuels, nous déterminâmes de faire agir le temps et d'attendre

ce qu'il nous apportera.

Puis il me pria de lui lire quelque chose de mon propre travail, et je lui lûs les trois chansons dont j'ai parlé le 26. Il souhaitta ~~—~~ aussi que je lui fasse quelques vers pour un gobelet, que les étudiants voudraient présenter au professeur Behr qui revient de l'assemblée nationale. Sur la patène du gobelet on doit voir une Hébé, et une guirlande en bas. J'ai composé trois distiques pour le faire choisir. Les voilà:

Dankbar reich' ich nun froh, dem muthigen treuen Beschützer,
Eines geretteten Volks blühende Jugend den Trank.

—

Trink, und dir klinge dein Wort, des Volkes
erwartende, müde,
Trink, und es klinge der Dank entflammter
Herzen dir zu.

Küß den Kranz, er ist dein: dem Manne
des Volkes und der Wahrheit;
Nimm den Pokal, er ist dein: feuriger
Jünglinge Dank.

—

Mais ~~[illegible]~~ l'après-midi, lorsque le collège de Mr. Brendel sur l'histoire d'Allemagne était fini, et lorsque je voulais montrer à Edouard ces vers, on entendit battre au feu. Après avoir quitté la cour du collège, on nous cria qu'il brulait dans la ville; nous précipitâmes nos pas; après avoir traversé une rue, on cria encore ~~qu'il~~ que c'était

l'apothicairerie du cerf qui brûlait. (C'est la maison où je demeure) Nous courrûmes de toutes nos forces. Un peu plus loin nous entendimes que la femme de l'apothicaire était déjà brulée. Nous crûmes que toute la maison était ~~ta~~ en feu. Mais arrivés à la place, que la foule et les pompes à feu remplissaient, on nous dit que ç'avait été une explosion d'un fluide phosphorique dans la cave. La femme de l'apothicaire avait heurté contre un verre de naphta qu'apportait le pileur, et malheureusement elle tenait ~~dans sa main~~ une chandelle. Dans un moment ils s'étaient brulés tout le corps. Nus, comme ils ~~se~~ étaient, ils s'élançaient en

furieux par la porte à la rue. Ils vivent encore aujourdhui, mais sous la torture de douleurs inéfables.

Ils sont morts le lendemain.

Pour lors je fus incapable de rester à la maison. Nous la quittâmes après que le péril était passé, et je m'en allai avec Edouard au Lommerhund où j'écoutai quelques chansons, qui me firent du plaisir; puis nous nous rendîmes au Café du théâtre, où mon ami s'amusa au billard, et vers le soir nous fîmes encore une promenade ensemble, qui m'est chère dans la mémoire. Edouard me montra de l'ouverture du coeur, il me confia ce qu'il ne dirait pas à beaucoups d'autres, quoique ce ne fut pas une confidence détaillée. Il me dit,

31 Juillet 19 Wurzbourg

qu'il était malheureux, ou qu'il l'avait au moins été, par ses relations domestiques, et que son enfance s'était écoulée d'une manière triste et cruelle, quoique dans la maison de son pere; que son éducation avait été négligée, et qu'on l'avait intimidé; qu'il avait des reproches amères à se faire, mais que les circonstances pourraient bien l'excuser. Il me dit, que, quoiqu'il conservait lui-même un certain air d'étourderie, il n'y avait pas long-tems, ~~en~~ ~~et~~ qu'il avait versé des torrens de larmes. Il ne m'avoua pas davantage, et il ne m'avoua pas s'il avait à se plaindre d'un de ses parents.

Il me confia de même, qu'il ne pouvait

guère embrasser la jurisprudence avec zèle, et qu'il préfèrerait la carrière diplomatique s'il était noble et s'il possédait les langues et l'histoire. Je l'encourageai autant que possible, et je l'assurai qu'àprésent un bourgeois pouvait bien faire son chemin et qu'il pouvait lui-même encore s'approprier les connaissances nécessaires, soit par son application sérieuse, soit par les soins de son ami.

Le trente Edouard me proposa une promenade à quatre heures. Nous allâmes autour du Glacis et puis à Smolensk. Je fus assez content de lui; il y a des moments, où je ne puis douter de son inclination, il y en a d'autres, 1 Août 19 Wurzbourg

où j'en doute fort. Ainsi je ne le connais pas encore parfaitement.
J'ai passé le soir au spectacle, pour voir le fameux Esslair comme Otto von Wittelsbach. Cette pièce n'est pas mauvaise, bien qu'elle ne peut pas subsister devant le tribunal de la critique. Quelques jours auparavant j'avais vu le même acteur dans le rôle de Hugo (Adin Schuld) mais cette pièce me devient chaque fois plus fatale et je remarque toujours mieux ses défauts sans nombre et ses ridicules. Il n'y a pas une seule personne qui soit aimable et vraiment intéressante. Jerta est dure et froide. Quant à Mr. Esslair, tout est parfait en lui hors

sa prononciation de l'Allemand, qui est trop dure et sans agrément.

Hier matin Edouard est venu chez moi, nous avons lu dans les poésies fugitives de Goethe, et puis dans Montesquieu. Je lui ai demandé s'il le jugeait bon que je me réconciliasse avec Döllinger? Il me dit qu'oui, et je me rendis chez ce dernier encore ce matin même. J'ai passé le reste de la journée avec Gruber, et nous avons dinés ensemble à la cour de Bavière.

2 Août 19 Wurzbourg

Hier j'ai fait une promenade ~~avec~~ Döllinger et nous étions parfaitement réconciliés, mais aujourd'hui, par une inconséquence singulière, il m'a écrit dans un billet, que nous n'étions pas faits l'un pour

l'autre, que nous ne pourrions pas espé-
rer une liaison durable, qu'il avait été
bien frappé de mon apparition chez
lui, et que dorénavant chaque déclara-
tion de sa part ou de la mienne
serait inutile. etc

Demain je lui envoyerai ses livres. Je
n'étais jamais son ami mais je l'es-
timais.

Ce 6 Août 19 Wurzbourg

Ces jours-là toute la ville a été
consternée par une révolte du peuple
contre les juifs. Presque tous se sont
éloignés. La haine contre eux s'étend
même ~~jusqu~~ jusqu'aux rangs plus
élevés. Avant-hier vers midi le tu-
multe éclata le plus. On a cassé
les fenêtres, et même forcé les portes,

pillé une maison, et délabré les meubles.
Deux personnes, un soldat et un bourgeois
ont été tués. Maintenant la garnison
rangée dans les rues a calmé la popu-
lace, et les cris, (Hepp! Hepp!) dont
retentit la ville, ont cessés. Le caractère
du bas peuple d'ici est stupide, fana-
tique et mal intentionné.

Le 17 Août 19 Würzburg

Je parle plus rarement d'Edouard,
et qu'en puis-je dire? Je ferme
souvent les yeux volontairement sur
lui et sur moi,

por no ver lo que ya veo,
pues no veo lo que vi.

Cependant je l'aime encore tant, que je
ne vis que pendant les heures, qu'il
passe auprès de moi, mais ces heures

deviennent plus rares chaque jour, entre autres parceque les examens s'approchent. Souvent nos entrevues concertées se rompent, et mon inquiétude me fait payer si chèr l'esperance trompée! Quelquefois nous avons encore lu ensemble, p. e. les Romances de Goethe et dans Montesquieu.

11 Août 19 Wurzbourg

Je pourrais me passer entièrement de parler de mes rapports avec Edouard, ils ne changent plus, ou ils changent en pire. Le tems de l'espérance s'est écoulé pour toujours.

Soll vergebens Natur dich feurig Herze,
Gott umarmt, und heißer Liebe schwärmt,
Ach, sie lodert gleich der Todtenkerze,
Die kein Leben in die Urne wärmt!

Ces vers n'expriment que trop précisément ma situation et les inutiles souhaits de mon coeur. Je suis perdu. C'est vrai qu'Edouard m'a montré plus de confidence encore, je sais maintenant que c'est sa mère qui le traite d'une manière peu maternelle; il ~~m~~ m'a dit aussi qu'il passerait peut-être l'hiver prochaine à Erlangen et je l'ai promis de l'y accompagner. Néanmoins il me parle souvent d'une manière qui me tourmente et qui me témoigne son indifférence. Il a beaucoup d'affaires, à cause des examens, et nos entrevues se diminuent chaque jour davantage. Je le perdrai bientot pour longtems, non - depuis longtems je l'ai perdu.

14 Août 17 Wurzbourg

J'ai lu pendant ces tems-là quelques petits ouvrages de Goethe, dont la plu-part ne m'a pas beaucoup interessé; p. e. Unterhaltungen deutscher Ausgewanderten, die Aufgeregten, das Neuste von Plundersweilern, Geologie u. Philologie, der vergötterte Waldteufel, die guten Weiber; quelques ouvrages des plus neufs sont extrêmement médiocres, comme, die Maskenzüge et des Epimenides Erwachen; mais Pandore, quoique seulement achevée jusqu'à second acte, est un chef-d'oeuvre du génie et de l'art.

Avec Schmidtlein j'ai lu le nouvel ouvrage de Wagner Religion, Wissenschaft, Kunst u. Staat et nous y avons puisé des idées nouvelles, et des perspectives surprenants.

Avec Gruber, Gothen Jual. von Orlamflagr:
le poëte donne vraiment beaucoup, mais
mais il fait encore souhaiter autant. Il
y a une certaine grandeur qu'il n'atteint
jamais, et il ne pourrait réussir s'il
~~s~~ s'agissait d'un grand tableau
historique ou d'une pièce plus com=
pliquée.
Je me suis occupé de la Kalligone
de Herder, mais je ne pouvais finir
cette lecture polémique et superfi=
cielle. Quant aux Sermones fideles
de Baco, je n'en ai lu qu'une
partie, ils sont un peu vieillis pour
notre tems plus philosophique.
J'ai lu la plupart delle Rime di
Torquato Tasso, que le professeur

souffert m'a prêté. On peut dire qu'elles soient dignes du Tasse, quoique elles manquent de profondeur, comme celle-là n'est pas le partage de la poësie lyrique des Italiens.

15 Août 89 Wurzbourg

J'ai passé quelques heures de l'après-midi chez Edouard, mais je ne sais pas, si j'en ~~et~~ aie été content. Il m'assurait de son amitié, mais il me disait souvent, qu'il ne pouvait pas m'aimer comme je l'aime. Hélas! bientôt je ne le verrai plus, et cela me fera du bien. [illegible]. Ses dehors sont trop attrayants. Il est beau comme Apollon et vigoureux comme Hercule.

Formaque Numen habet —.

Je ne dis plus rien, puisque je n'ai 17 Août 19.
plus rien à dire, hors que sa froideur
est toujours la même et mon désespoir
aussi. Hélas! il nie maintenant, qu'il
aie jamais été tendre et amoureux; il
dit que ce n'était que contrainte et
complaisance, mais il ne pourra jamais
m'en persuader. Il ne m'aime plus,
mais il y avait un tems où il m'aima. Cette ardeur qui m'a montrée
n'était point de la complaisance.
Il ne m'aime plus, parceque j'étais
trop prévenant envers lui, parcequ'il
n'avait point d'obstacles à vaincre.
Hélas! il m'a rendu malheureux avant
de le connaître, je le suis encore apprésent,

je le fus toujours, si j'en excepte quelques semaines, ou seulement quelques jours qui m'enivraient de bonheur et de félicité.

On parle beaucoup d'une guerre prochaine et des préparatifs pour une campagne qu'on va ouvrir bientôt. J'en serai bien aise. Je ne puis être plus infortuné; les vicissitudes mêmes des combats me donneront plus de repos que mon état actuel. Ah je savais bien que notre union ne devrait durer que quatre mois!

18 Août 19 Wurzburg

J'ose te voir encore,
Et même te parler,
Encore je t'adore,
Pourquoi désespérer?

Le bonheur n'est qu'un traître
Qui vient de m'échapper:
Mais il revient peut-être,
Pourquoi désespérer?

Soit que tu veux défendre
A ton coeur de m'aimer:
Un jour ce coeur fut tendre,
Pourquoi désespérer?

L'amoureuse souffrance
Qui presse à soupirer,
N'est-ce une jouissance?
Pourquoi désespérer?

Ta beauté, ton sourire
Vont encor m'enchanter,
Mon ame les admire,
Pourquoi désesperer?

La grace est passagère,
L'amour est passager,

Si rien ne dure guère,
Pourquoi désesperer ?

19 Août 19 Wurzb. Lecture

El mayor monstruo los zelos,
Dicha y desdicha del nombre } de Calderon.
Eco y Narciso

Encore trois comédies du phénix des poëtes espagnols, et qui se rangent sous trois classes différentes. La première s'approche de la tragédie, l'intrigue en est bien ourdie, et quelques passages sont d'une grande beauté, quoique le tout ne laisse aucune impression satisfaisante

La seconde pièce est une comédie de capa y espada, et sûrement une des meilleures de l'auteur par l'invention

compliqué du noeud. Mais elle manque de beautés particulières, comme on en trouve dans le secret à haute voix et dans d'autres pièces d'intrigue.

Eco y Narciso est la couronne des comedies mythologiques. C'est vraiment un chef-d'oeuvre. Je n'ai lu aucune comédie en aussi peu de tems. On ne peut dire qu'on y trouvait des passages saillants, mais le tout est d'un effet merveilleux.

Ce 22 Août 19 Mars 6

J'avais résolu de me rendre ces jours dans la contrée du Schwabenberg, pour y chercher un endroit, où je pourrais passer les vacances, comme je ne puis pas demeurer sur le Schwabenberg même, puisque Mr: de

Hirsch, un juif, à qui il apartient l'a refusé ~~à Anspach~~ à mon pere à Anspach, où il s'est refugié. Avant-hier j'ai rencontré Edouard au soir, après qu'il avait été chez moi plusieurs fois sans me trouver, sans que je lui eusse rendu ses visites. Je lui proposai de m'accompagner une traite le lendemain et il y consentit. Je l'éveillai à cinq heures du matin, il faisait très beau, et Edouard ~~il~~ alla avec moi jusqu'à Rotterdorf, où nous primes un déjeuner, de la bierre chaude et de la beurrée. ~~Aucun~~ Auparavant Edouard m'avait refusé de m'accompagner jusqu'à ce village,

mais ce matin m'est encore devenu
cher. Il me disait pour la première
fois qu'il était mon ami (ce qu'il
avait nié si fortement dans sa lettre)
et je l'assurais, moi, que j'étais le
sien. J'ai appris aussi son âge; il
a vingt et un an. De même ce
n'était pas pour la première fois
qu'il me parlait. Mais d'un secret,
qu'il n'avait pas encore confié à
personne et qu'il le rendrait pr
malheureux pour toute sa vie. J'ai
deviné ce secret, et je lui ai dit
que j'en avais des conjectures. J'y
reviendrai une autre fois.
Pendant qu'on préparait la bierre, nous

lisions ensemble une élégie de Tibulle, dont je portais une jolie petite édition avec moi, c'était la sixième élégie du livre troisième. Elle est d'une beauté molle et voluptueuse, et nous y trouvions entre autres ce distique:

Quam vellem longas tecum requiescere noctes,
Et tecum longos pervigilare dies!

Je sentais bien qu'Edouard était touché par ces vers. Enfin nous nous quittâmes et je poursuivis mon chemin.

La route jusqu'à Kitzingen, où je dinai, n'est agréable que par la vue qu'on a sur des côteaux qui forment le lointain. De Kitzingen il y a encore une lieue à Mainbernheim, mais le chemin est très ennuyeux. De là il y a ~~une~~

une demie lieue à Iphofen, un bourg qui est situé au pied du Schwabenberg. J'y ai demeuré à la croix, une assez bonne auberge, et j'ai trouvé enfin un logis chez un paysan, qui a une grosse maison, dont il veut me céder une chambre très spacieuse et ~~agréable~~ claire. Aujourdhui je m'en retournai ici sans aucune aventure mémorable.

Ce jour a été funeste. Nous nous connaissons l'un l'autre jusqu'au fond de nos ames, mais sans qu'aucun résultat s'ensuivît. Le 23 Aout Würzb

Je me suis rendu chez Edouard à 7 heures du matin, après le collège de Wagner. Nous avons passés deux

heures ensemble qui peut-être ont été les plus importantes depuis notre première connaissance. Je lui ai dit que je savais son secret, et qu'il n'avait plus besoin de dissimuler. Je ne l'ai pas nommé, et il a voulu me tromper encore longtems. Mais enfin il n'a plus pu nier, que je le comprenais tout-à fait, comme lui-même il me comprend. Son secret n'est aucun autre que <u>l'impossibilité d'aimer les femmes, et l'inclination invincible</u> ~~vers~~ pour <u>son propre sexe</u>. Les mots n'ont pas été prononcés, mais il n'y a plus de doute. Edouard est le premier

homme, qui me ressemble autant, qu'il n'y a plus rien ce que je pour-rois encore lui cacher. Je ne me suis donc pas trompé en croyant à son amour, en doutant si tout cela fut vrai ce qu'il m'avait écrit dans ces malheureuses lettres.

Il me disait ensuite qu'il fallait nous séparer; je lui demandais si c'était à cause de son amour, et si c'était par vertu? Mais il n'y voulait plus répondre. Je con-tinuais que, s'il avait l'aintention de se vaincre, j'avais la même in-tention, et que nous pourrions devenir l'un le gardien de l'autre.

26 Août 19 Würzburg Aujourdh'ui il y a justement quatre mois que je l'ai revu après mon retour d'Anspach. Jour funeste! Fallait-il le revoir jamais?

Tout est perdu. Le 24 j'allais le voir de bon matin; il était encore au lit, parcequ'il se sentait un peu indisposé. Je lui montrais tout mon amour, mais il était plus froid que jamais. Je ne pouvait pas nier qu'il n'aimait point les femmes, il m'assurait cependant que jamais il n'avait senti aucune inclination envers son propre sexe. Il ne répondait guere à mes questions et me priait toujours de m'éloigner. Mais avant de nous séparer, nous nous embrassions encore une fois avec

toute notre première tendresse,
Je sentais, m'entourant des plus aimables noeuds,
S'étendre et s'arrondir ses bras voluptueux.

Cependant j'ose assurer pour me justifier, ou plutôt pour m'excuser d'être si passionné, que, s'il lui-même fusse aussi tendre, comme je le suis, je serais à mon tour aussi retenu que lui. Je ne veux pas le vice, mais sa froideur, (qui ne fut pas toujours la même) m'aigrie en me déscopérant.

J'ai passé ces jours tristement, et j'ai souvent pleuré, et ces chagrins faisaient revenir mon mal d'estomac.

Hier Edouard a été chez moi, et je lui ai promis de ne parler plus ni d'amour ni d'amitié, et il m'a dit qu'il

ne pourait me haïr, mais qu'il me préferait bien des autres!

J'ai composé ces jours un Sonnet et une chanson, mais qui ne seront pas montrés à Edouard, de même j'ai traduit une Romance de l'Espagnol.

Notre départ s'approche. Je suis assez résigné. L'absence me fera du bien. Je nourris encore l'espérance de revoir l'ami soit ici, soit à Erlangen.

Lecture

La Hija del Ayre, primera y segunda parte, comedia, } de Calderon.
La humildad de las flores coronadas } autos
A Dios por razon de estado

Ces deux comédies, dont l'héroine est Sémiramis ne m'ont pas beaucoup interessées. Elles font ressouvenir le Métastase. La

seconde est cependant la meilleure - La mort de Sémiramis est pathétique. Son caractère est bien traité. Quand aux Autos sacramentales je m'y accoutume davantage, et vraiment il faut s'accoutumer à ce mélange de poésie et de rhétorique théologique, de caractères de l'histoire avec des personnes allégoriques. Le second auto est d'un mérite distingué, quoique Sismondi dans son phlègme protestant, le trouve si absurde.

Ce matin j'ai rencontré Edouard, après ne l'avoir pas vu pendant trois jours. Nous avons fait quelques tours dans le jardin, où il y avait beaucoup de monde. Mais Edouard

29 Août 19 Wurzburg

m'a traité aussi froidement que possible. Il est indifférent, ou du moins il joue l'indifférent, mais pourtant il ne veut pas qu'on le traite avec sa propre indifférence. Il ne semble pas moins offensé par l'amour que par la tranquillité. Encore quelques jours et tout sera passé.

31 Août 19 Wurzbourg Lecture.

Ovidii Metamorphoseon libri XV.

C'est pour la première fois que j'ai lu ce livre tout entier, quoique j'en ai connu toujours quelques parties. Sous des autres mains que celles d'Ovide il serait devenu peut-être un poème sublime, qui embrasserait toute l'antiquité et ses mystères. Maintenant ce

sont des contes agréables en jolis vers,
qui sont liés ensemble, pourtant sans
liaison. Ce qui fait beaucoup dommage
à ces contes, c'est leur brièveté.
Aussitot qu'Ovide s'efforce de détailler
il devient poète. Ainsi sont écrits p.e.
l'histoire de Niobé, de Narcisse,
la conjuration de Médée, lorsqu'elle
rajeunit le pere de Jason.
J'ai lu aussi les trois premiers tomes
de Mémoires de St Simon.

Hier au soir j'ai rencontré Edouard,
et il était plus souple qu'ordinairement,
puisque je lui disais de mon
départ, et que j'avais enfin gagné
cette indifférence envers lui, qu'il m'avait

ordonné tant de fois. le matin cependant j'allais le voir, et j'étais assez imprudent de lui faire encore remarquer toute mon inclination. Dès ce moment il reprenait son air dur et hautain, et je ne sentais que trop:

Ev'n love itself is bitterness of soul!

l'après-midi il venait me voir quelques moments, et je l'accompagnais jusqu'à la maison de sa mère, comme je fais souvent.

Mon départ.

Le premier du Septembre était le dernier jour que je passais à Würzbourg. J'ai vu Edouard le matin et encore au soir je suis allé le voir, quand il faisait son coffre, puisqu'il voulait aussi partir

le lendemain, pour se rendre chez Mr.
son pere à Munich. Nous ne parlions
que peu. Lorsqu'il allait sortir, il
m'embrassa encore tendrement et nos
lèvres se touchèrent pour un long baiser.
Je l'accompagnai ~~encore~~ par les rues,
et avant de nous séparer, nous nous
embrassâmes encore une fois. Je ne sen-
tis plus mon amour ardent, je ne sen-
tis alors que l'amitié la plus pure
et la plus durable. Il m'avait
promis de m'écrire, surtout quand
son pere le permettrait de se rendre
à Erlangen. Je l'avais donné les
noms de mes amis de Munich, quand
il voudrait les apprendre à connaître.

Je ne sais, pourquoi je n'étais point attristé, lorsqu'il me quittait, une douce espérance semblait s'emparer de mon ame ; j'espérais de le revoir, et même plus heureusement, les sens calmés, et l'ame épurée.

Le lendemain à sept heures je partis. J'avais pris une chaise pour me rendre à Iphofen. Gruber m'accompagnait jusqu'à Wibelried ; de là je me faisais conduire seul dans ma solitude.

Révision

Les quatre mois passés ne sont remplis que de l'amour et de la douleur. Ils furent tristes et inquiets autant qu'ils duraient, mais la reminiscence en est belle. Soit que je ne vivrai plus ensemble avec Edouard,

(il est vraisemblable que notre réunion ne devait durer que quatre mois) soit même que je ne le verrai plus, je fus heureuse pourtant. Il m'appelait son ami et je puis dire qu'il m'aimait. L'homme qui m'était plus cher que tous les biens du monde, l'homme qui m'avait poussé jusqu'au désespoir, avant ~~que~~ de le connaître, que j'avais adoré toujours, cet homme reposait dans mes bras. N'ai-je pas écrit un jour, que ce n'était que le plus beau qui ~~était~~ soit digne de moi, et me voilà digne du plus beau!

Peut-être si j'~~aurais~~ avais pu conserver la pureté du coeur, mon bonheur aurait duré; l'amour le plus enthousiaste n'est pas nuisible,
Sed corpus tetigisse nocet, sed longa dedisse
Oscula, sed femori conseruisse femur!

Mais la vertu est revenue sur ses pas.
Le jour qui m'est ~~en~~ resté dans la mémoire comme le plus beau et le plus tendre, c'est le 24 Juin; cependant tous les 24 et tous les 4 du mois m'ont été favorables. Le 24 du Juin ~~vont~~ tombe justement quatre mois avant mon anniversaire. (24 Oct.)

Memorandum

Zwey und zwanzigstes Buch

Et me meminisse juvabit

Virg.

O Vice, how soft are thy voluptuous ways,
When boyish blood is mantling, who can scape
The fascination of thy magic gaze,
A Cherub— Hydra round us dost thou gape,
And mould to every taste thy dear delusive shape.

Byron

Hier je suis arrivé ici, encore avant midi. Le 3 Sept. *Iphofen*
Hors le tems qui est mauvais, toute chose
me plait, les environs, ma chambre,
mon diner, les gens de la maison. L'hôte
est un bon homme, l'hôtesse est
belle et bonne. Quand à la petite
ville cependant elle est maussade,
et entourée d'une muraille sans inter-
rompue. Ainsi il faut toujours passer
par un des trois portes, quand on
veut aller à la campagne.
Je m'occuperai particulièrement du
dessin; j'ai négligé jusqu'à présent un
art si agréable et divertissant. Je
voudrais etre bientôt capable, de copier
un paysage d'après nature. J'ai apporté

avec moi quelques livres d'exemple qui contiennent des paysages avec leurs parties isolées, entre autres un recueil de dessins pour des commençants et qui passe des figures les plus simples jusqu'aux plus compliquées.

Voilà les livres que j'ai pris avec moi, hors ~~me~~ quelques dictionnaires, ma grammaire danoise et ma chrestomathie de la même langue. Un volume de l'Anthologie grecque, l'Antigone de Sophocle, le Purgatoire de Dante, Un volume de Calderon, la Numance de Cervantes, les Saisons de Thomson, l'Argenis de Barclay et deux livres botaniques.

En voilà assez pour s'occuper pendant deux mois et encore bien davantage.

Le temps s'est amélioré, et j'ai monté le Schwabenberg ce matin avec Thomson. Cependant les livres n'étaient pas aujourdh'ui ma seule société; j'ai fait la connaissance d'un étudiant-theologien, que j'avais déjà vu a Wurzbourg, et qui m'a abordé à la promenade. C'est le fils d'un paysan d'ici, il s'appelle Arnold. Je lui trouvais de l'érudition et de l'esprit. Il a profité des collèges de Wagner, et il aime beaucoup l'histoire. Ce qui me frappait en lui c'était la clarté avec laquelle il prononce jusqu'aux moindres qu'il fait. Cela me frappait, dis-je, parceque cela me manque tout-à-fait. Il faut

le 5 Sept. 19 Iphofen

très souvent qu'on me devine. Edouard est à peu-près comme moi. Nous avons aussi parlé de lui; Arnold vantait sa solidité, il disait entre autres que Edouard était le plus respecté de la Burschenschaft. Hors mon ami je n'ai jamais connu un homme qui ait gagné les bonnes graces de tout le monde, et qui ne soit blâmé de personne. Même Döllinger qui médisait de tout le monde n'a pas médit d'Edouard.

8 Sept. 19 Iphofen

Hier j'ai fait une promenade à Einersheim avec Arnold. Il m'a promis de me faire faire la connaissance d'un homme très intéressant et qui demeure ici, le docteur Mayer.

Aujourd'hui j'ai écrit une lettre à Gruber

en vers burlesques. De même j'ai traduit une
Romance du Darcis (Bürglerin)

Je suis encore bien content de ma situation 10 Sept. 19 Jphofen
actuelle. Je me promène quelque fois avec
Arnold, qui cependant partira dans quelques
jours. Nous nous occupons souvent des
plantes que nous rencontrons, comme il
entend un peu de botanique. Nous avons
concerté un plan aujourd'hui, au cas,
que je ne me rendrais pas à Erlangen
avec ~~Wurzbourg~~ Schmidtlein. Je ne puis
rester ~~un~~ plus long-tems ici que jusqu'au
milieu du mois d'Octobre, parceque ma
chambre est trop froide et n'a point
de poël. Je ferai donc une petite voyage
à pied pendant les quinze jours
qui me resteront, et je me rendrai par

Bamberg et Cobourg à Weimar. Arnold, qui sera à Bamberg, m'accompagnera peut-être. De Weimar je m'en retournerai à Wurzbourg par Fulda. Il vaut bien la peine de voir ce fameux séjour des Muses, qui devient encore maintenant plus tristement poétique, puisque ces Muses n'y sont plus.

Quand je ne passerai pas l'hiver prochaine avec Edouard, j'éviterai autant que possible de le rencontrer encore. Ses regards ont sur moi un pouvoir inexprimable.

Hier j'ai ~~joui~~ joui de quelques heures poétiques. la tragédie, que j'ai projeté depuis au mois de mai, et dont seulement une scène a été écrite à Hombourg. Le titre en est Mathilde. J'en ai écrit une grande partie du premier acte, et encore

quelque petite chose aujourd'hui.

J'ai passé ces deux jours en société. Hier après-midi je suis ~~Arnold~~ allé avec Arnold au Landthurm, une petite auberge près d'Ei=nersheim, une forte demi-lieue d'ici. Il y a du bon vin et une très jolie fille. Un peu plus tard sont venus trois étudiants, dont deux se rendront à Erlangen, le plus jeune, nommé Wächter n'a pas encore quitté le gymnase de Hof. Les deux autres s'ape=laient Rascher et Leipold. Nous avons passé avec eux la soirée assez agréablement. Leipold et Wächter aimaient beaucoup la littérature allemande, et nous avons dis=cuté ensemble sur Goethe et Schiller. J'ai pris naturellement le parti du premier et à la fin j'ai triomphé sur les autres.

12 Sept. 19 Iphofen

Ils ne voulaient pas marcher pendant la nuit, et nous les avons conduits à Iphofen, et j'ai logé moi-même Wächter et Leipold dans ma chambre. Aujourd'hui nous les avons accompagnés encore jusqu'au Landthurm. Arnold ~~Ate~~ partira demain; je reste tout seul.

J'ai écrit à Schlichtegroll et Perglas, de mon séjour et de mes occupations; j'ai envoyé au premier la traduction d'une petite romance espagnole, „Gaspar fiel vom Ross im Kampfgewühl" au dernier j'ai parlé de la philosophie de Wagner.

13 Sept. 19 Iphofen J'ai passé la journée tristement et seul, quoique j'ai reçu une lettre d'Edouard; mais elle est très courte. Il ne m'appelle pas son ami, il ne m'annonce que son arrivée à Munich, et il ne dit pas encore, s'il ira à Erlangen ou non.

17 Sept. 19 Iphofen

Avant-hier j'ai fait la connaissance du docteur Mayer, qui est revenu d'un voyage à Bamberg. Il m'a donné de bons conseils ce qui concerne le dessin. Puis nous tîmes un discours philosophique. Il n'aime pas Wagner. Voilà en peu de mots ses idées principales, comme je les pourrais abstraire d'un seul discours. Ces choses ne peuvent pas être rendues en français:

Die Welt ist sich selbst genug. Die Welt und Gott sind eins, und werden nur in der Abstraktion geschieden, so wie auch im Menschen Körper und Geist in Wirklichkeit nicht getrennt werden können. Unsere Ideen gehen bloß in einem einzigen Zirkel herum, weil wir ~~di~~ über die Grenzen der Menschheit nicht hinaus können. Die Menschheit hat ihren Tummelplatz, den sie zwar nach allen Seiten durchkreuzen,

aber nie überschreiten kann. Die Natur baut nach ihren Erscheinungen, die jedesmal ihre Ansichten, in's Innere aber dringen wir auch nicht bey der kleinsten Sache, weil Gott selbst das Innere ist, und nie ein Theil das Ganze ergründen kann. Eine Ansicht sey noch so vollkommen, sie bleibt Ansicht nur einzelnen Unvollkommenen; nur wer alle Ansichten zusammenfassen könnte, erhielt das Absolute. Die Ideal-Philosophie hat nur einen subjektiven, aber keinen reellen Werth, weil sie niemals Ueberzeugung gewähren, und nach den individuellen Neigungen nur jeden wechselt. Es kann kein Mensch ohne Religion gedacht werden, denn der Ungläubigste glaubt eben so viel als der Gläubigste, nur das Entgegengesetzte. Die vernünftigste Religion ist der Pantheismus.

Avant-hier j'ai répondu à Edouard ; ma lettre n'est pas beaucoup plus longue que la sienne. Je l'ai parlé de mon séjour, de mes connaissances et de mes projets de voyage. Je ne l'ai appelé mon ami non plus. Je l'ai promis une ballade que j'ai composé le 14. J'ai de même changé une lettre avec Schnizlein, à qui j'ai écrit qu'Edouard se trouve à Munich. Hélas ! il m'est encore trop chère. Sa lettre, tant courte, tant indifférente qu'elle soit, m'a reveillé son souvenir, sa bonté, les traits de son visage.

— Mein traurig gut Leben
Ist noch immer an ihm ein einziger, langer
Gedanke.

Lecture

Lances de amor y fortuna	}	comédies de Calderon.
La dama duende		
Peor está que estaba,		
El sitio de Bredá		

La premiere est une comédie héroique et une des plus belles pièces de l'auteur, La seconde et la troisième des comédies de capa y espada, dont l'intrigue est très entortillée et amusante, mais qui sont pauvres en beautés poëtiques. La quatrième a détails fort beaux, mais l'objet en est trop moderne, ce qui la fait souvent descendre au style le plus commun. Calderon y fait jouer ses propres contemporains.

le 21 Sept [illegible]

Selbst in der Einsamkeit [illegible] umfolgt
Mich unerwartet der scharfe, böse Pfeil!
Erglüht, errötet fast ich, niemals ich,
Den Cristal und die Feder in der Hand.
Da kam dein Brief — ein fester, kurzer Brief,
Doch rief er mir dein Bild zurück, ich sprach:
Dies sind die Züge deiner schönen Hand,

(schöne Züge deiner Hand)

Der Hand, die liebevoll mich oft gedrückt.
Ich sah dein Aug im Geist, auch mir: dein Aug,

e:

d:

ob;

hüllt,

bt,

t!

Mund

auf,

ol,

[illegible]

[illegible]

[illegible]

22 Sept 19 Iphofen 80

Voilà mes sentiments et à quoi ils sont parvenus! Mais pourtant ce n'est pas la volupté qui a produit ces vers, c'est l'amour. Ce n'est pas seulement l'ame qui puisse aimer, c'est notre être entier, composé d'une ame et d'un corps, qu'on ne peut séparer. Le corps n'a-t-il pas ses droits comme l'ame en a? Les uns seroient-ils plus honteux que les autres? Je ne puis pas condamner ces vers, ils me semblent si beaux et si voluptueux. Un jour, Edouard les lira, quand nous irons nous séparer pour toujours. Peut-être bientot! Il n'écrit point, nous n'irons donc pas à Erlangen. A Wurzbourg il n'y a rien à espérer. Man hinun aür arlorugnu in Colorugnu. Pourquoi ne ferai-je pas des vers, voilà tout ce qui me reste. Mon amour, n'est-il devenu plus poëtique, depuis qu'il est si ardent.

Gefällig wandern ward' ich nicht mit dir,
Durch Feld und Au und ländlich Buschrevier,
Der seine letzten Schatten, halbentlaubt,
Und Strauch und Blätter schüttelt auf dein Haupt:
Die, dem der Frühling seine Blüte gab,
Tritt auch der Herbst den letzten Schmuck noch ab.
Doch keine Blumen ward' ich mehr gewahr,
Den Kranz zu drehen in dein dunkles Haar;
Wie lieblich müßten Rosen und Jasmin
Sich schlingen, Freund, um deine Schläfe hin!
Doch blühn Kamillen nur noch hin und her,
Herbstranunkeln, bleiche Colchiken,
Die kleine Bellis bückt sich sittsam hier,
Sie ist des Lenzes, wie des Herbstes Zier,
Die Achillen steht noch weißlichgrau,
Und neben ihr die Skabiose blau.
Kaum würzt noch Münz' und Thymian die Luft,
Die andern alle spenden keinen Duft.
Sie welken ungepflückt und unbegehrt,
Drum scheint mir keine, dich zu kränzen, werth.

Komm, laß uns ruhen im Wacholderstrauch,

Hier quillt ein Bach, hier schwillt der Rosenstrauch,
Und breitet seidenweich sein grünes Kleid,
Hier schmecken Küsse noch einmal so süß.
Und wir bedürfen ja nur uns allein,
Um ganz vergnügt, ja — ganz beglückt zu seyn.

Aujourdhui j'ai écrit à Edouard, et je l'ai prié, de me donner des nouvelles certaines sur son Voyage à Erlangen. Je l'ai envoyé la ballade et aussi les vers qui ~~ont~~ ~~ic~~ se trouvent vis-à-vis de cela ce que j'écris, mais j'ai encore beaucoup limé les vers. Je lui ai dit que si les trois lignes dernières ne lui plaisaient pas, il pourrait les effacer. Mais en même tems je l'ai rappelé quelques uns de ses offenses les plus cruelles, pour lui persuader que ces vers n'étaient pas l'ouvrage de l'amour, mais seulement de fantaisie, puisque j'avais beaucoup plus

24 ent. 19 Sptbr.

de raisons de le haïr que de l'aimer. Et cela est vrai, mais il n'est pas vrai que ces vers ne sont pas l'ouvrage de l'amour; il fallait cependant le dire par beaucoup de raisons. Je n'ose plus avouer que je l'aime parcequ'il me l'a défendu et parcequ'il continue toujours de dissimuler.

29 Sept 19 Sptbr — Avant-hier Gruber est venu me voir, et j'ai passé ces jours très agréablement en riant et badinant, comme nous avons coutume, car il est sûr qu'avec aucun homme je n'ai pas encore tant ri qu'avec lui. L'après-midi nous avons visité une vigne, qui apartient à mon hôte; le Docteur Meyer et un autre étudiant nous accompagnaient; puis j'ai mené Gruber à Eimersheim, où nous avons parcouru le jardin du comte Rechtern et au

Landthurn. Au soir je l'ai lu les poésies, que j'ai composées depuis mon séjour ici. Il a transcrit deux pièces, la ballade et le choeur des matelots.

Le lendemain matin nous montâmes le Schwamberg, en nous rendant au château pour jouir du télescope qui y est. L'après-midi nous fîmes une promenade à Rödel-sée où nous prîmes du moût. Le soir se passa en lisant dans Guillaume Meister, que j'ai emprunté de Mayer.

Aujourd'hui Gruber me quittait; je l'accompagnais jusqu'à Kitzingen, où nous dinions au cygne. Je me séparais de lui avec un sentiment presque douloureux en retournant dans ma solitude. J'ai pris le chemin qui passe par Sickershausen. mais la nouveauté de la route ne pouvait

me distraire. Je ne sentais que le mécon-
tentement de moi-même et de toute
chose. Je sentais bien que mon avenir
ne pouvait être que triste, et que je ne
jouerais jamais un rôle dans le monde,
mais le présent même me faisait de la
peine. Toutes les circonstances me favori-
sent. Je suis libre, indépendant, j'ai
de quoi vivre commodément, je puis cul-
tiver mes études favorites, mais toutes
ces choses ne peuvent me rendre heureux.
Il suffit d'aimer, dit Mad. de Staël,
"pour qu'aucun don de la nature ou du
sort ne puisse rassurer entièrement."
Ce n'est que trop vrai. Toute espérance
me semblait étouffée de revoir jamais
Edouard, de devenir jamais son ami. Je ne
me répond pas, il me laisse sans aucune

nouvelle, ma dernière lettre l'a offensé assurément — tout cela me déchirait. Je pleurais en m'écriant: Trois fois heureux à qui les larmes coulent encore abondamment!

Je ne puis pas dissiper ma tristesse, qui me surprend aussitôt que je ne suis pas vivement occupée. L'hiver qui s'approche me fait trembler, puisque je me souviens comme j'ai passé la dernière; l'idée que mon Edouard est perdu pour moi me fait trembler davantage. Jamais je ne trouverai son égal. On ne rencontre qu'une fois de tels yeux! Il est le premier homme que j'ai vraiment aimé, car on n'aime qu'à demi quand les sens ne sont pas encore incités. 1 Oct. 15 Iphofen.

3 Oct. 15 Iphofen.

Hier au soir j'ai composé une espèce d'épithalame, qui, chanté en chœur, doit être mis au commencement du troisième acte de Mathilde.

4 Oct 19 Iphofen

Hier matin j'ai fait une promenade à Markt Steft, un petit bourg, situé très agréablement dans un vallon que le Mein, large et pur, arrose tranquillement. J'y trouvai quelques uns de mes connaissances de Wurzbourg, dont l'un m'invita d'aller chez lui, où il me présenta à son père et à sa soeur, qui est bien jolie. Ils voulurent me persuader de dîner chez eux et de faire après-midi une partie de promenade en bateau à Markt-Breit, où il y avait la fête de la dédicace. Je le refusais, quoique ~~pa~~ non pas de bon coeur, mais pour ne sembler pas indiscret, et parceque j'étais mal habillé. Ainsi je m'en retournai. Le chemin est agréable. Il conduit par des forêts. Comme je suis accoutumé,

depuis long-tems, aux bois à feuilles, l'odeur aromatique des pins, que j'y trouvais, me fit une impression presque délicieuse. Depuis quatre semaines le tems est d'une beauté singulière.

Encore aujourd'hui j'ai trouvé une nouvelle promenade entre Mühlheim et Sontheim. C'est une vallée serpentée par un ruisseau, qui fait aller trois ou quatre moulins (très joliment bâtis), et dont les bords sont semés d'aunes et de saules.

Ce matin j'ai reçu une lettre d'Edouard. Sa seconde lettre ~~seroit~~ s'est perdue. Au commencement elle est encore assez douce. Il s'accuse soi-même et son éducation. Puis il dit entre autres: In deinem Schreiben hast Du mir wirklich unrecht gethan. Ich murre nicht darüber, ich weiß, ich habe es um dich verdient. C'

Quant à la ballade que je l'ai envoyée, il
la juge très rigoureusement en l'appelant
triviale et faible. S'il se sentait la
moindre inclination ~~vers~~ pour moi, il ne
pouvait porter sur mon travail un jugement
si dur et si partiel. Sa critique ne
me blesse pas, puisqu'elle est trop injuste,
mais cette preuve de son défaveur me
blesse. Pauvre poète, que je suis ! Voudrais-
je plaire au monde et à la patrie, si
je ne puis plaire à un seul qui m'est
le plus cher des hommes ? Des autres vers
que je l'ai transcrits, il dit: Was Du mir
übrigens noch schickst, ist mir ein Beweis, daß
Du an mich denkst, u. als solches mir werth. —
Cela veut dire, les vers sont mauvais, mais puis=
que j'y suis loué, ils passent encore.

nd,

espeur,

er

ct

si nous jouissions ensemble ? Mais un tel bonheur est beaucoup au delà de ma destinée !

Aujourd'hui j'ai composé douze chansons, mais je sens bien que ma veine commence à dessécher, et je crains qu'une lettre d'Edouard ne soit pas en chemin pour détruire la dernière illusion de l'amour. Pourtant je voudrais me procurer de la certitude. Quant aux poésies mentionées j'ai déjà rempli un cahier qui contient 42 pièces. Le nouveau se monte déjà à huit, mais celles-ci ne semblent plutôt l'ouvrage de l'art que de la fantaisie abondante qui a produit le premier cahier. 15 Oct. 19 Oktober

Aujourd'hui j'ai composé onze chansons et hier j'en ai composé neuf, dont l'un est françaises. Mais aucune lettre d'Edouard arrive. Je ne sais s'il écrira encore ; du moins il n'a pas satisfait ma prière de me faire savoir sur le champs la réception de ces vers malheureux ! 17 Oct. 19 Oktober

18 Oct. 19 Sept. J'ai reçu d'Edouard une lettre horrible, comme je l'ai mérité. Et elle ne m'a pas tué! Je la transcris en pâlissant:

11 Oct.

Herr Graf!

Heute habe ich Ihr schimpfliches Schreiben erhalten, und heute schicke ich es Ihnen sammt Allem, was ich hier noch von Ihnen in Händen habe, zurück. Was ich noch von Dergleichen in Würzburg habe, erhalten Sie in den ersten Stunden nach meiner Ankunft daselbst; aber so bitte ich mir all das Meinige zurück, denn weder ich will etwas von einem Menschen besitzen, den ich wegen seiner abscheulichen Gelüste verachten muß, noch soll er etwas von mir haben.

Niemand hat Ihren schändlichen Brief gelesen, aber es sey Ihnen genug zu wissen, daß ich Sie vollkommen verabscheue, wie es jeder thun müßte, der diesen Ausfluß gräßlicher

Unverdorbenheit lassen würde.
Erkennen Sie, Herr Graf, in diesen Zeilen
die Spuren meines höchsten Unwillens und mei-
ner tiefsten Verachtung. Ich will absehen
von der gräßlichen Beleidigung, die Sie
mir durch jenen Brief zugefügt haben. Aber
das sage ich Ihnen, ich werde es mir zur Ehre
schätzen, wenn Sie mich ganz vergessen, und
Niemanden sagen, daß Sie mich je gekannt
haben; und das sage ich Ihnen auch noch: Wer-
den Sie es einmahl, mir noch ein-
zige Zeile zu schreiben, oder wenn ich wieder in
Ihre Nähe komme, ein Wort mit mir
zu sprechen; wer mich angeht, so werde ich
Sie von nun an als ein [illegible] [illegible]
meiden, u. Sie könnten sich sonst wirklich der
Gefahr aussetzen, behandelt zu werden, wie es derjenige verdient,
welcher der menschlichen Würde gänzlich entsagt hat.

Je ne le reverrai plus; je quitterai sa patrie. J'ai scellé les deux cahiers de chansons pour qu'on les ouvre un jour après ma mort. Je me regarde comme un scélérat, qui se craint soi-même. Le poids de sa malédiction et de son profond mépris pèsent sur moi. Toute occupation me tourmente, il faut toujours lutter contre la vie.

Memorandum.

Drey und zwanzigstes Buch

Et me meminisse juvabit.

Virg

Wie zwey Bretter, schwimmend auf den Wellen
Finden sich und trennen sich die Menschen:
Jede gute Blume der Bekanntschaft
Pflanze schnell der Erinnrung dann in's Herz dir.

Herder

Me voilà donc à Erlangen, après avoir quitté Iphofen le dix-neuf, après être parti hier de Wurzbourg, où j'ai passé quelques jours, je suis arrivé ici ce matin à mon anniversaire, le plus triste que j'aie célébré jamais! Placé dans le cachot d'une petite ville assez pitoyable, sans amis, sans aucune connaissance, tout-à-fait abandonné à la dureté du sort que j'ai mérité et aux remords de mon ame déchirée. Erlang 24 Oct 19.

Cette ville est petite et vuide, assez régulièrement mais très pauvrement bâtie. Elle n'a aucune ressemblance avec Mannheim, ses larges rues et ses belles maisons, quoique j'ai oüi comparer ces deux villes. Le sol est sablonneux, on y cultive du tabac. Le mauvais temps m'a empêché jusqu'ici de juger les environs avec impartialité. Ils Erlangen 26 Oct. 19

sont attristés beaucoup par les forêts de pins. Tout me fait sentir ce que j'ai perdu avec Wurzbourg, et si je n'étois avais pas été forcé de quitter cette ville je ne pourrais jamais me le pardonner.

Quant à ma demeure, je suis logé assez commodément et agréablement, sur la grande place, vis-à-vis du château brulé il y a quelques années, et dont on ne voit que les quatres murailles. J'ai une chambre et un petit cabinet. Quelques autres étudiants sont logés dans la même maison, mais ils ne sont pas encore arrivés. Je suis très content de mes hôtes. Le maître est marchand.

Mais je tremble quand je pense que je ne ferai ici aucune connaissance intéressante, que je ne trouverai aucun ami, que je reste-

rai seul, chargé des études insupportables
de la jurisprudence, dont mon état futur
me fait un devoir que jamais je ne
pourrai remplir.

Lecture. The minstrel, a poem by Beattie.
Je reviens à la littérature anglaise, que
j'ai presque négligé, il y a quelque temps.
Ce poême, assez connu en Angleterre, est
écrit dans la stance de Spenser et aussi
très bien versifié; il offre une lecture assez
agréable sans être l'ouvrage du génie. Il
contient la formation intellectuelle d'un poëte, exposée
d'une manière didactique, mais pourtant
enveloppée ~~d'une~~ dans une espèce de roman.

1 Nov: 19 Erlangen

J'ai passé deux jours chez mes chers parents
à Anspach, j'y suis parti 27 d'Octobre
passant par Fürth et Cadolzbourg, dont
la situation a quelque chose de romantique,

et je ne suis arrivé qu'à dix heures du soir après une marche bien désagréable, comme il faisait presque nuit vers les six heures, le ciel étant couvert de nuages, et comme il fallait souvent s'enfoncer dans la boue. Cependant les contrées où on passe ne sont pas destituées de charmes agrestes. Le séjour chez mes parents me fit oublier mes maux et me consola pour quelque ~~tems~~ Je n'ai fait aucune visite à Anspach hors à ma tante Lindenfels. Je me suis occupé du Divan de Goethe. Avant-hier matin j'ai quitté ma ville natale, mais prenant cette fois le grand chemin par Heilbronn à Nuremberg. J'y ai visité les libraires comme je fais partout et j'ai acheté quelque chose. Mes livres

sont en effet mon cheval de bataille, j'en achète beaucoup, puisque maintenant j'ai des revenues considérables qui montent à plus de 1000 florins par an, dont je reçois 600 fl du roi, 300 fl de mon père et le reste de mes gages, qui font 12 fl par mois. Schrizlein me les envoye de Munich. Ici surtout on vit de très bon marché.

Je me crois toujours transporté au moyen-age, quand j'entre les portes de Nuremberg. Le soir à la table j'ai fait la connaissance d'un docteur Wilhelmi, qui m'abordait en me parlant de mes parens et de Mad. de Lindenfels, qui l'avait raconté que j'étudiais les langues étrangères, il était question des langues du

Sud. Il m'a promis de me faire faire la connaissance du baron de Seckendorf qui demeure à Nurenberg et qui s'occupe de la composition d'un dictionnaire espagnol-allemand, et de même la connaissance du Comte de Soden qui va traduire quelques pièces de Lope de Vega. Il me présentait à son ami, le docteur Seyboldt, qui est orientaliste. Nous causions longues ~~tems~~ ensemble, et le sujet en était surtout Goethe, que Seyboldt attaquait, en disant qu'il nuisait beaucoup au poëte que l'homme n'avait point de coeur, et qu'il ne savait que se ~~jouer~~ jouer du plus sacré comme du plus frivole.

2 Nov: 19 Erlang

Mes collèges n'ont pas encore commencés. Je me plais dans ma chambre et dans l'arrange-

ment de ma bibliothèque, qui fait un bon effet, vis-à-vis des fenêtres, et que j'ai completté tellement que presqu'aucun génie poëtique ne manque, soit de l'ancienne, soit de la nouvelle Europe. J'en excepte Spenser qui est si rare et Pindar que je ne pourrais pas encore entendre. Aujourd'hui j'ai acheté Cowper, Butler et une charmante édition de Shakspeare.

Je passe mes soirées chez moi comme à Wurzbourg. Un des étudiants qui logent dans la maison est arrivé. Il s'appelle Mr. de Rothenhahn et occupe la chambre voisine; les autres sont un étage plus bas. Hier il est venu me voir; c'est un beau jeune homme.

Ce matin j'ai rendu sa visite à mon voisin 3 Nov. 15 Mr. de Rotenhan. Il semble être instruit

et d'un bon naturel. Il a fait ses études de collège à Gotha et à Berlin. Puis je me suis rendu chez la jeune Mad. de Winkler, née Freiberg, qui s'est mariée ici il y a quatre semaines. Elle s'envoye à Erlangen. J'y ai trouvé le colonel Masson, auteur des Sarrasins en France; Wilhelmi m'en a parlé aussi. Mais il n'a surement pas l'air d'un poëte.

Lecture. Hors the minstrel of Beattie j'ai aussi lu les autres poëmes anglais, écrits dans la manière de Spenser, comme Bell les a recueillis. Mais la plupart en est médiocre, quoique il y en avait deux, quejai dont je me suis occupé avec beaucoup de plaisir. L'un est intitulé „the Squire of Dames" l'auteur en est un juif Moses Mendez. L'autre est de William Thompson, an hymn to May. Il a

très heureusement varié la stance de Spenser.

las manos blancas no ofenden comedia de Calderon

The indian Emperor, tragedy by Dryden

Cette dernière pièce ~~ne~~ ne montre que Dryden manquait tout-à-fait de génie poétique et tombe souvent jusqu'à l'absurdité. Jamais les héros d'opéra du Metastase sont aussi efféminément amoureux que tous les personnages héroiques de cette tragédie.

Quant à la pièce de Calderon, elle est une de ses plus amusantes par la complication admirable de l'intrigue.

Je me fis faire un livre, que j'ai intitulé Skizzen dramatischer Kulturen. J'y veux donner l'histoire de chaque pièce de théatre que je lis, sans remarques critiques, et j'ai fait le commencement avec ces deux pièces mentionnées.

6. Nov. 19 Erlangen

Je ne puis nier à mon journal, je ne puis nier à moi-même, que R. a fait une profonde impression sur moi, dès le premier moment, qu'il entrait dans ma chambre. Je la trouve dangereuse, parceque tout maintenant m'effraye, mais je ne puis l'éviter, je le vois tous les matins dans le collège de Gründler, et quand je ne le vois pas, je ~~[illegible]~~ l'entends du moins, puisque sa chambre est si proche de la mienne, qu'il n'y a qu'une porte qui nous sépare.

Mais jusqu'ici j'ose assurer, que je hais l'amour et ses caresses affreuses. Quant à R. je n'ai pas le moindre désir de lui serrer la main ou de l'embrasser. Notre connaissance a commencé sous de beaucoup meilleurs auspices que celle avec Edouard,

puisqu'elle a commencée avec une visite,
pendant qu'une année s'écoulait avant
qu'Edouard venait me voir. Je ne crains
donc pas que je pourrais sortir de la
passion pour mon beau voisin, mais pour-
tant je me tiens sur mes gardes. L'ami-
tié même me fait frémir, puisque je
ne mérite pas son amitié quand même il
voudrait devenir mon ami.

Je me suis donc proposé de le traiter avec
politesse, mais sans jamais lui faire re-
marquer le moindre penchant de ma part.
Comme il a beaucoup d'amis, étant mem-
bre de la Burschenschaft, il ne cherchera
jamais de s'approcher de moi amicalement;
il n'éprouvera pas le besoin que j'éprouve,

moi qui ne connais personne.
Quand son esprit est cultivé, quand son caractère est aimable, je ne pourrais m'empêcher de l'estimer, mais je regarderai son extérieur comme un écueil de la raison.

7 Nov. 19 Erlangen

Hier j'ai composé une petite ballade, der Pilger vor St. Just. C'est Charles-Quint. Au reste je suis ~~bien~~ bien triste et bien abbattu. J'ai quitté tout ce qui m'était cher, pour jouir d'un peu de repos, pour vivre aux études à qui mon devoir m'oblige et aux études, qui font le charme de ma vie. Mais enfin je connais mon coeur assez, pour savoir qu'il ne sera jamais tranquillisé.

Daß mein Herz hienieden,
Von manchem Sturm bewegt,
Erlangt den wahren Frieden
Nur, wo es nicht mehr schlägt.

10 Nbre 19 Erlangen

Un étudiant passant par ici m'a raconté qu'Edouard s'était rendu à Landshut. Hé:las, il n'avait pas besoin de me fuire, j'avais prévenu ses désirs! Une distance beaucoup plus grande nous sépare. Mais je ne me souviendrai plus de tout cela. Quand j'y pense, une douleur s'empare de mon ame, que rien ne peut adoucir. Un amour dédaigné, un crime affreux, une absence cruelle — sont-ce là des objets, dont le souvenir pourrait former des images riantes? —

J'ai ~~renouvelé~~ renouvelé la connaissance d'un jeune Mr: Zeller, ~~un~~ neveu de Mad. de Schaden. Lorsque j'étais à Munich, il demeurait au:près de sa tante. Ce que je sais de lui, c'est qu'il entend l'anglais et l'italien, et qu'il aime la musique. Rotenhan est

aussi musicien, je l'entends chanter quelquefois
et jouer au clavecin, ce qui me fait du
plaisir. –
Le matin j'allai voir Mr. de Holz et
sa famille. Il a été auparavant à
Anspach; c'est ici une des peu maisons
de noblesse. Ce que m'y interesse, c'est
ma vielle garde-enfant, qui y est depuis
18 ans; je ne l'avais plus vu depuis ce
tems, et elle a été bien touché de me
revoir. Hélas je fus presque malheureux
dès le moment qu'elle ne m'a plus porté
sur ses bras.

11 Nov. 19 Erlangen Trois lettres que j'ai reçu très tard, ayant
été adressées encore à Iphofen, ne tendaient
pas à m'égayer. Deux en viennent de Peglas,
dont le premier est du 15 Octobre. Je ~~blâmais~~ lui

~~defeuran~~ avais assuré que je resterai à Wurzbourg pendant cette hiver, et il m'écrit qu'il avait reçu la permission d'y faire ses étu=des. Il me prie de lui procurer un logis, et il m'exprime sa vive satisfaction de me revoir en si peu de tems! Hélas, j'ig=nore quand je le reverrai. Mais j'ai chargé Gruber, avant mon départ, dans une lettre, de se rendre chez Perglas, après qu'il serait arrivé, afin qu'il trouverait du moins un homme qui puisse lui être utile dans une ville où il ne connaît personne.

Perglas me marque aussi, que Mr: de Har=nier se trouve à Munich, avec sa respectable famille. Il lui a comuniqué mes chansons, ce que j'ai appris de Schwizlein, duquel Per=glas les fit envoyer chercher.

La lettre de Schrizlein est assez longue. Il me marque entre autres que Eylander s'est fait un nom par ses ~~écut~~ écrits militaires, qu'on le distingue à Munich, et qu'il a attiré l'attention du prince royal et de son frère, le prince Charles. Il parle aussi d'Edouard, qu'il n'a pas vû, et qu'il nomme mon Pylade!

J'ai fait partir deux lettres à Gruber qui restaient sans aucune réponse, ce qui m'inquiète beaucoup. Je n'ai pas encore raconté ce qui s'est passé entre nous, pendant mon court séjour à Wurzbourg. Je lui ai confié tout, en lui faisant lire mon journal. Mais j'ai scellé le livre vingt-~~trois~~deuxième, ~~[illegible]~~, comme il est scellé encore, mais en lui ajoutant un peu de

mots la catastrophe de cette malheureuse
histoire et mon crime. Mais il a lu aussi
ce quai qu'était scellé. Alors la pudeur
m'empêchait de le revoir, et en vérité
je ~~le~~ ne l'ai plus revu à Wurzbourg.
Voilà ce qu'il m'a écrit dans ma cham-
bre avec du crayon que je lui donnais:
Les premières paroles alléguées sont mes
propres mots, qu'il répète:

„Grösstes Unglück fordert grösstes Vertrauen."
„Das eigentliche grosse Unglück u. die grosse
Schuld liegen nur im Versiegelten. Ich habe
das Versiegelte gelesen, weil ich dein Zeuge
war. Doch zeigte auch darauf und dein erstes
hineingelegtes Blatt. Die Leidenschaft hat
dich erfasst. Freilich u. sagen dein Geschick,
wenn S's Worte dich so schonenderweise auf-

gemacht haben. Sey ruhig. Auch S. – es ist
nicht unmöglich – kann dich noch retten u. Alles
vergeben, wenn auch vielleicht nicht mehr lie-
ben. Auch mich hat deine Leidenschaft nicht
wie auch S. leidenschaftlich eingenommen.

Ich kenne dich nun so ziemlich, und – bey
Gott u. Allem, was mir heilig – so sehr
ich das Laster verachte u. verabscheue, u. den
Thäter, als solchen verabscheue, ich verachte
dich im Geringsten nicht, ich verabscheue dich
im Geringsten nicht. Es ist eine Verirrung,
an der ich innige Theilnahme mitfühle.

Wenn dich S. so aus dem ersten Standpunkt
sehen könnte wie ich, so würde sie nun nimmer
so von dir fühlen, wie sie geschrieben, denn
du bist noch bloß versucht von Lastern unmittel-

lichen Gestalten, aber auch kommst du mit
kleinen Masken die Lotte rufen, die dich
deinen fesselt.

Also von ganzem Herzen, d. i. ich entbehre
nun den Vertrauten, denke im Ganzen von
deinem innern Auge nicht schlechter u. denke
für den Vertrauten ——

15 Nov. 19 Erlangen

Mon ame devient chaque jour plus vuide, les hommes ne m'intéressent plus. Ma vie s'écoule vraiment sans chagrin, mais aussi sans plaisir. Les belles-lettres me donnent cependant beaucoup de jouissances, mais ce n'est qu'en oubliant mon existence, en fuyant moi-même. Souvent dans mes nuits sans sommeil la belle image du divin Edouard se présente a mes yeux trompés qui payent avec bien

des larmes ce charme court et imaginaire.
La mémoire de tout ce que j'ai souffert
pour lui dès le premier jour que je l'ai
vû, me fait souffrir encore. Oh, Providence!
fallait-il que tout cela se passât pour
me rendre si malheureuse par l'amour et
si malheureuse par le remords!

18 Nov. 19 Erlangen. Avant-hier j'ai reçu une lettre de Gruber
Il m'a excusé auprès de Perglas, mais il
se plaint beaucoup de sa propre solitude
à Wurzbourg, depuis ~~que~~ que je suis parti.
Il ne converse plus avec personne quoi-
qu'il cause souvent avec ses camarades
du régiment, dont aucun ne l'intéresse
beaucoup.

Il m'écrit de même que Schmidt lein est
encore à Wurzbourg, non pas à Landshut,
comme on me l'a dit. C'était lui qui

a montré à Gruber le logis de Perglas.
A la fin de sa lettre il dit: Mit dem
nächsten Brief hoff' ich dir auch Neuigkeiten
schreiben zu können, Sachen, die jetzt noch im
Werden oder noch nicht ganz klar und gewiss sind.
Hélas! est-ce-que ces choses sont en rapport
avec Edouard? Dieu le veuille! Le pardon
d'Edouard pourrait seul me faire regagner
la tranquillité de l'ame. Mais je n'ai
pas mérité son pardon.
J'ai répondu à Gruber sur le champs, je
lui ai parlé de ma vie actuelle et de
mes connaissances.

Le 20 Nov. 1826.

Je n'ai rien dit encore de mes collèges.
J'en fréquente cinq, un collège mathéma-
tique chez le professeur Pfaff, un autre
sur l'encyclopédie des sciences juridiques
lu par Gründler, puis un collège de ste-

tistique du professeur Fabri, un quatrième chez le professeur Rau sur l'économie politique et les finances et le dernier chez Meusel sur l'histoire des états de l'Europe. Meusel s'est fait un nom par des compilations, mais sûrement il n'a jamais eu une tête philosophique. Maintenant c'est un vieillard, qui manque quelquefois même de mémoire. Cependant c'est un drôle bon-homme, qui raconte très populairement quoique sans ordre, et qui égaye ses récits par des anecdotes intéressantes.

Ici les professeurs lisent dans leurs propres maisons, dont les auditoire ne sont pas fort élégants. Tout ce qu'on voit à Erlangen porte l'empreinte de la pauvreté.

Hier j'ai visité un concert de l'Harmonie, dont je suis membre. J'y ai fait la même remarque. Quelle différence quand je pense aux concerts de Munich, si brillants et si enchanteurs par l'orchestre, et même aux concerts de Wurzbourg, qui m'ont été doublement agréables par la présence d'Edouard.

Quant à mon voisin, nous nous connais=sons mieux qu'auparavant, puisque nous fréquentons ensemble deux colléges, et nous avons déjà étudié ensemble, en répétant l'encyclopédie de Grundler qui examine tous les quinze jours. Mais jamais je ne lui parlerai de choses qui tiennent aux sentimens et à une intimité amicale. Quand Dieu me vou=

drait rendre heureux par la conversation d'un ami dans une ville où je me trouve seul, je l'accepterais avec la gratitude la plus vive, mais je ne tâcherai pas de me procurer un bonheur que je ne mérite pas, et j'y renonce, si ce n'est pas un don gratuit du ciel. Je ne serai prévenant en aucune manière, mais je répondrai aux offres de l'amitié avec reconnaissance.

Le 25 Nov. 15 Erlang

Ma vie actuelle est fort uniforme. De sept à dix heures je fréquente trois collèges, à dix heures je fais ~~une~~ ordinairement une petite promenade, à onze heures encore une lection jusqu'à midi. Je dîne à la Baleine, et je suis content du dîner et de la société. Elle est composé de deux Mecklenbourgeois, les barons

d'Oertzen, deux frères, qui font leurs études ici, puis du docteur Leupoldt, qui lit à l'université, d'un assesseur et d'un jeune marchand; puis du Comte Ortenburg, qui est officier en service aussi chez mais qui fait ses études. C'est le même cas avec Mr. de Haschberg, un Hollandais qui est au service de Bavière, placé dans la ~~gen d~~ gens d'armerie. J'entends de même deux leçons avec lui chez Meusel et Fabri. C'est un homme fort instruit, qui sait parler de tout, qui entend les langues étrangères et qui a fait des voyages. Il y a encore deux autres qui dinent avec nous, mais quant à moi je suis assis au bout de la table et rarement je puis prendre part à la conversation.

A une heures j'entends une leçon chez Pfaff. mais je n'y viens pas souvent, puisque c'est de la matématique, et particuliè-rement à cause de cette heure importune. A deux heures mes collèges sont finis pour la journée. Je passe l'après-midi en dessinant, en me promenant, en lisant les journeaux à l'Harmonie, en étudiant quelquefois. Quant à la soirée je la passe toujours chez moi, pour la plupart avec des lectures. Je me couche à dix heures et demie ou à onze heures.

On ne peut dire que ce genre de vie soit ennuyant ou désagréable, ma vie à Munich ou à Wurzbourg n'a guère été plus variée, mais ~~pour~~ pourtant elle a été adoucie toujours par la conversation de quelques amis.

Ce soir une lettre d'Edouard est arrivée. Le 26 Nov. Erlang.

Je l'ai ouverte en tremblant. Elle ne contenait que le reste de mes lettres, et les deux poèmes du 4 Mai. Sur le dos de cette feuille il avait écrit ces mots: Ich vergesse u. verzeihe Alles, u. behalte die Bücher, als ein Zeichen der hohen reinen Liebe und auch der ärgsten Unlauterkeit, und trage Leid wegen der Verirrung eines sonst guten Menschen.

E. J. Schmidtlein.

C'est plus que je n'ai mérité, mais pourtant j'en ai beaucoup pleuré. Fallait-il ajouter les mots u. d. auch der ärgsten Unlauterkeit. Ce qu'il dit des livres se rapporte à ce que je lui avais écrit à Wurzburg sur le dos de sa terrible lettre et sur les marges. Je m'y suis

humiliée devant lui de la manière la plus contrite; mais en me justifiant autant que je pouvais du reproche d'une corruption hideuse; je n'ai pas dit un mot de sa propre culpe, et comme il avait excité ma sensualité, je l'ai conjuré d'avoir pitié de mon désespoir, et de me pardonner, de pardonner à ma jeunesse, à ma passion, à l'excès de mon amour, à l'excès de ma fantaisie émue. Je l'ai demandé à genoux de garder les livres et le poème, que l'amour le plus pur lui avait donnés. Mais c'est ce qu'il n'a pas fait; il n'a pas gardé les vers. Il dit qu'il veut tout oublier, mais pourtant il ne voulait rien garder de mon écriture.

Oh je ne souhaiterais rien de plus, si je pourrais défendre son procédé sans restriction. Mais mon coeur me dit, qu'un homme d'une noblesse d'ame véritable ~~avait~~ aurait remis son ami égaré sur le bon chemin d'une manière plus douce, et qu'il n'aurait pas caché sous une déclamation inhumainement vertueuse les reproches qu'il avait se faire à son propre coeur ou plutôt à son procédé. Colomard voulait se donner l'air de ne m'avoir jamais aimé et voilà ce qui n'est pas noble. J'ose l'affirmer dans le fond de mon ame, que jamais des désirs défendus ~~en~~ ne m'auraient épris, s'il lui-même n'avait pas irrité

mes sens par des moyens trop efficaces.
Mais je lui pardonne tout, quoiqu'il n'ait pas demandé mon pardon.
Je me sens mille fois soulagé et consolé, puisqu'il veut tout oublier et pardonner ~~tout~~. Son ame est belle et douce.
Mais je sais que Gruber a part aussi à sa résolution amiable.

le 3 Décembre 19

Je n'ai plus rien écrit depuis huit jours, ma vie est trop monotone. Le 28 du mois passé j'ai fait un tour à Furth, pour y visiter un célèbre bouquiniste Mr. Heerdegen. C'est Hufhberg qui m'avait invité à cette promenade, et encore un autre, Mr. Schatzler, nous accompagnait. Celui-ci est le fils d'un riche banquier à Augsbourg, ~~qui est~~ très

connu par sa charité envers les pauvres.
Le fils a été élevé à Genève et à Gotha,
puis il faisait ses études à Jena. Dei-
il est logé dans la même maison que
moi. C'est un homme instruit et raisonable,
quoiqu'il semble un peu phlégmatique.
Nous avons dinés à Fürth, et la
journée se passait très agréablement
par une conversation variée et intéressante.
J'ai parlé aussi à Hufeland de la
philosophie de Wagner, qui ne l'étoit
pas inconnue, puisqu'il sait de tout.
Aussi son talent pour la conversation et
pour les débats ~~est~~ le distingue beaucoup,
quoiqu'il commet quelquefois des fautes
contre la langue, particulièrement contre
l'article, parceque'il est natif de

Pays-bas, ayant servi longtems dans l'armée françaises, comme aide-de-camp du Maréchal Marmont. Il nous a raconté des traits de sa ~~vie~~ propre vie, et on voyait que son ame est aussi cultivée que son esprit. L'application avec laquelle il s'occupe maintenant des études juridiques, qui sont si extrêmement stériles, me semble admirable. Il veut se former pour paraître un jour comme écrivain, et je crois qu'il veuille écrire une histoire des Pays-bas.

4 Decembre 19 Erlangen. Lecture

Alarcos v. Friedrich Schlegel.

Une tragédie pitoyable, dont il n'y a rien de beau que le sujet tirée de la romance espagnole. Elle n'est inspirée du moindre génie ~~poétique~~ dramatique, elle n'a

ni noeud, ni catastrophe, ni caractères; le dialogue est ridicule et les vers sont misérables.

La Pitié, poème de Delille.

On se lasse bientot de la pauvreté de l'abbé Delille. Cet ouvrage a des vers heureux; mais le tout n'est rien moins que de la poésie, et fait sans aucun plan.

The seasons by Thomson.

On peut lire ce poème une fois avec quelques plaisir, quoiqu'il est souvent prolixe, lourd et minutieux. C'est un mérite d'observer la nature et de la copier, mais ce n'est pas encore un mérite poétique. Les formes extérieures de ce poème tiennent du classique, mais c'est une froide classicité.

Der neue Amadis von Wieland.

Ce n'est pas un poème épique mais c'est un conte, aggréablement conté. Les avantures en sont assez frivoles et les vers aßez coulants.

The 3th and fourth canto of Childe Harolds.
by Byron.

J'ai parlé des deux premiers chants dans le dix-neuvième livre de mon journal. Ils sont presque offusqués par les deux autres, publiés long-tems après. On peut dire que Byron s'est surpaßé soi-même, surtout dans le troisième chant. On y trouve des paßages d'une beauté vigoureuse et sublime. Le caractère misanthrope du héros ou plutot du poète y est prononcé avec une ~~force~~ vigueur d'imagination et de génie

qui a été si rare dans tous les tems.
La Versification n'est pas moins sublime
que les pensées. le quatrième chant cepen=
dant contient beaucoup des stances prosa=
iques, surtout quand il s'agit des écri=
vains. L'Italie et Rome sont trop
souvent chantés. Quand on y veut réussir
il ne faut pas en faire des déscriptions,
il ne faut peindre que ses propres
impressions, comme Goethe l'a fait.

6. Décembre 19 Erlang

Perglas se plait beaucoup à Wurzbourg,
il aime la cour et les sociétés, il parle
de Wagner avec bien de la vénération.
Il a apporté mes chansons de Munich,
et il les a transmises à Gruber. Celui=
ci se moque un peu de Perglas dans
sa lettre, il le prend pour un homme

tout-à-fait ordinaire. J'ai répondu à tous les deux; à Gruber j'ai écrit une longue lettre qui ne contient que le seul Edouard. Après un longue intervalle j'ai reçu une lettre de Lodron. Il a beaucoup ~~souffert~~ souffert sous une longue maladie, il n'est pas encore délivré de ses circonstances pénibles, ce qui regarde les créanciers de son père. Il m'envoye un petit poëme épique Italien de son ami Martelei.

Schnizlein est maintenant à Anspach. Il ne peut pas concevoir pourquoi j'aie quitté Wurzburg.

J'ai écrit à Fritz Fugger à Dilengen, dont je n'ai pas coutume. Mais je lui ai demandé s'il voulait aussi lire les chansons, puisqu'il aime tant la poësie, faisant

des vers lui-même. Je lui ai parlé de mes derniers ans et de ma vie à l'université. Je lui ai envoyé un échantillon de l'Odoacre, les dix premières stances du chant premier, mais en lui disant que je le regardais comme un ouvrage à qui je n'osais plus penser. Et c'est vrai.

Le dix je suis parti pour Nuremberg et le 16 Décembre 1815 j'y ai resté jusqu'au douze après-midi. Je me suis entretenu avec le Docteur Wilhelmi, qui fait aussi des vers, il voulant traduire les Sarrasins en France de Masson, qui demeure ici, en vers allemands, et il m'en a montré un échantillon. Une fois il me demandait: Apropos, est-ce une bonne rime Witz et Sitz? J'en ...

suis servi ~~dont~~ dans tel ou tel poëme de circonstance." Au reste c'est un homme d'un doux caractère, qui manque tout-à-fait d'idées philosophiques mais qui cependant ne fait point de présomption. Je me suis rendu chez Mr. de Sekendorf, pour faire sa connaissance. Il s'occupe des langues, et surtout d'un dictionnaire espagnol, dont il m'a montré ses manuscrits. Son fils est surveur mais c'est un lendore, qui a étudié ici. J'ai visité ~~beau~~ plusieurs librairies, et chez Campe j'ai acheté beaucoup de livres anglais, entre autres une très jolie édition de Shakespeare en 12 et en 8 Vol. De même j'ai emprunté une grammaire portugaise-française, puisqu'il s'y trouvaient quelques poësies

de Camões, dont j'ai transcrit deux sonnets et ce poëme superbe et vraiment divin: Sobre os rios que vão
Por Babylonia me achei. &c

J'ai demeuré à la cour de Bavière, où il y avait beaucoup de monde, et où je m'amusais. J'ai appris à connaître un italien, Riccardi, qui a fait un voyage dans l'Orient avec la princesse de Wales, et qui se rend maintenant en Laponie comme Naturaliste.

Avant-hier j'ai aussi reçus des livres danois, mais rien d'Oehlenschläger, cependant une collection de tous les Danske Viser fra Middelalderen, en 5 Vol. ce qui me fit beaucoup de plaisir.

Quand à ma liaison avec Rotenhan je n

suis très content. Il fallait cependant souvent s'écrier auparavant.

Der Mensch, und nicht der Gott in ihm, ist mein,
Und einen vom Gott wünsch' ich geliebt zu sehn.

Mais depuis deux jours cela s'est changé beaucoup en meilleur; hier matin je lui fis faire connaissances des idées principales de la philosophie matématique de Wagner, en lui lisant un morceau d'une lettre que j'avais écrit à F. Fugger. Il en était pénétré très favorablement, il est bon mathematicien et il a beaucoup de perspicacité d'esprit et cependant cela ne fait aucun tort aux aimables facultés de son ame. Il est bon musicien, mais je crains que cet esprit mathématique ne le fasse tout-à-fait insensible pour les charmes

de la poésie, et je ne crois pas, qu'il aie jamais lu des poëtes. Il a maintenant dix-neuf ans, mais son corps et sa phisiognomie sont si formés et si viriles qu'on le prendrait pour plus agé, quoiqu'il a l'air très jeune et très frais.

Hier au soir il était chez moi de dix heures jusqu'à onze. Au commencement nous avons répété un collège que nous visitons ensemble. Puis Schatzler est survenu, et nous avons causé surtout de l'état actuel de l'Allemagne et du Protestantisme et du Catholicisme, où j'ai en partie developpé les idées de Wagner, en avançant que le protestantisme n'était qu'une forme intermédiare, qui avait pour but historique de produire

le philosophie allemande, qui devait expliquer et éclaircir le Christianisme, puisque celui-ci avait été mésentendu dès le moment qu'on en avait douté et qu'on ne l'avait plus renfermé dans l'ame comme croyance. C'était pour cela que le Protestantisme n'était ni vraiment religion ni vraiment ~~Philosophie~~ Philosophie.
Pour donner un échantillon de mes opinions philosophiques dans ce moment et comme j'ai saisi Wagner, je veux transcrire ce morceau de ma lettre à Fugger, que j'ai lû à Rotenhan.

Fugger veut que je lui envoyasse mes chansons et des livres espagnols, puisqu'il voulait commencer cette langue. Je lui avais fait cette offerte. Il ne s'occupe guère plus de la poésie mais de la musique

avec son frère aîné qui est capitaine du
même régiment. Il me fait aussi deviner
qu'il aimait. Voilà mon fragment:

Die Mathematik, wie sie bisher bestand,
war so ganz abweichend von allen andern
Wissenschaften, lebte so ganz im abstracten
Begriff, ohne an irgend Etwas am Gefühle
anzuhängen, besaß daher auf Geist
u. Gemüth so wenig Einfluss, und führte
gleichwohl zu den höchsten astronomischen u. also weltbewegenden
Resultaten, — so dass die Nichtmathematiker
lange gar nicht recht wussten, was sie
aus ihr machen sollten, und wie sie nun
eigentlich in's menschliche Leben gekommen sey,
ja selbst die Mathematiker um die Stelle
verlegen waren, die sie ihr einräumen sollten,
bis endlich der Oedipus dieses Räthsel ...

schien, welcher nämlich erklärte, daß die Mathematik eine Form sey, welche, um sich vereinzelt vollkommen auszubilden, von ihrem Inhalt getrennt worden, nun aber wieder mit ihm vereint werden müßte, daß die Mathematik nichts anders, als die Form der Philosophie, die Philosophie der Inhalt der Mathematik sey, und daß in diesen gemüthlosen und geistlosen Zahlenreihen und Figuren ein tiefer Sinn, ja die ganze Philosophie, das ganze Weltgesetz enthalten wäre. Daß es so ist, hat Wagner im Detail bewiesen, daß es so seyn muß, wird dir vielleicht aus folgendem klar werden. Die Mathematik zerfällt, wie alles in der Welt in ein Ständiges u. Bestehendes, u. ein Fortschreitendes u. Wechselndes

Princip, d. h. in Zahlen u. Maaßen, oder
mit andern Worten, sie ist die Wissen-
schaft der Zeit und des Raums, (wie
es auch schon in den mathematischen Lehrbüchern
angenommen wird). Zeit und Raum aber
sind die Entwicklungsformen der Dinge,
ohne welche das Wesen nicht zur Erschei-
nung selbst kommen können, denn: Gott
offenbarte sich 1. zeitlich durch die Geschichte,
u. 2. räumlich durch die Natur, ein drittes
läßt sich nicht hinzudenken. Sind also
Zeit und Raum die Formen in denen
alles was ist, geworden ist, d. h. in
denen sich Gott zur Welt entwickelte,
so muß nothwendig das Gesetz, nach wel-
chem das All sich entwickelte u. noch
besteht, in der Wissenschaft von Zeit

und Ahnen enthalten sey. Durch weiteres Nachdenken wird dir dieses vollkommen klar werden, wenn es dir nicht schon klar ist. Wagner läßt auch nicht unbemerkt, daß unter den Aegyptern, wie die Hiero=glyphen beweisen, die Ideen von der Mathematik noch nicht getrennt war, auch unter Pythagoras noch nicht, Euklid jedoch dieselben mit strenger Abstraktion auseinander schied. Es gehört nämlich zur Hauptidee Wagners, daß in der Urzeit alles zusammengedrängt und *unentwickelt* existirte, und in der Folgezeit vollkom=men entfaltet u *vollends* dargestellt, wie es bey'm Menschen mit dem Foetus im Mutterleibe der Fall ist; denn wird nicht zusammengedrängt in ihm liegt, das könnte

sich auch nicht aus ihm entwickeln, und
so bez allen Dingen im All, wie bez dem
All selbst. Damit aber die Einheit zur
Allheit werde, ist es ~~nicht~~ nothwendig,
daß sie durch 2 Mittelsätze und Gegen
sätze ~~[illegible]~~ hindurchgehe, und
darum das Kreuzschema. Schon aus diesem
kannst du ersehen, daß der Schlüssel der
Magnetischen Construktion die Zahl 4 ist,
u als Figur betrachtet das Kreuz + mit
seinen 4 Polen. Du siehst aber leicht auch
schon, daß das Kreuz eine viel tiefere
Bedeutung hat, als die guten Theologen
sich einbilden, und daß das Kreuz sowohl
ein religiöses als auch ein philosophisches
Symbol ist, wie denn überhaupt Religion
und Philosophie, dem Inhalte nach, eins sind,

und daß Philosophie des Geistes, Religion des Gemüths Religion ist, daß diese glaubt und ahnet, wenn jene erkennt und weiß.

Je lui ai envoyé aussi une chanson espagnole et le choeur des matelots que j'ai composé à Dpkoffer.

J'ai passé deux heures de la soirée avec Rotenhan, et ce temps a beaucoup contribué à nous rapprocher, et à me le rendre plus cher. Si nous serons jamais amis, ce jour était le premier de notre amitié. Mais dans quatre jours il partira chez ses parents, puisque les vacances de Noël commenceront. Ses parents demeurent à Rentweinsdorf, village qui leur appartient, situé quatre lieues de Bamberg, au Baunachsgrund, que Rückert a chanté et où il demeure aussi.

le 20 Dec 19 Erlang

Une tristesse silencieuse s'est emparée de mon ame. Rotenhan est parti ce matin et cela me fait souffrir. C'est vraiment un jeune homme que chaque entretien me rendait plus cher et plus estimable, et j'ose lui ~~p~~ appliquer ces vers de Shakspeare.

Of all that virtue love for virtue lov'd:
Most power to do most harm, least knowing ill,
For he hath wit to make an ill shape good,
And shape to win grace tho' he had no wit.

Mais je doute ~~s~~ s'il me donneraît jamais son amitié, et c'est vrai, que je ne la mérite pas. Je ne sais pas si je dois le fuire ou le chercher? Je ne crains pas de tomber auprès de lui dans le même piège où je suis tombé auprès d'Edouard, je ne pourrais jamais l'aimer comme j'ai

aimé cet Edouard, que je n'oublirai jamais, puisque le peu de jours que j'ai passé avec celui-ci sans larmes et sans chagrin étaient les plus beaux jours de ma jeunesse et, je le sais, de ma vie

Herman, (ainsi Rotenham s'appelle) Herman a plus de jugement que n'avait Edouard, je crois qu'il ait même plus de connoissances réelles, ses traits sont plus nobles, il est moins étourdi, il sait toujours ce qu'il veut. Mais Edouard, quoique sa figure ~~est~~ soit encore plus grande et plus robuste que celle de Rotenham même, avait pourtant je ne sais quelle douceur et quelle tendresse dans l'esprit, qui s'accordait avec le mien et qui se peignait sur son visage, à qui ~~ib~~ encore elle prêtait ~~u~~

des charmes infinis. La physiognomie
de Herman a quelque chose de sombre
et sévère; je crois qu'il sache d'être
dur et qu'il soit encore plus dissimulé
qu'Edouard même.

Vers Pâques il quittera Erlangen pour tou-
jours, pour se rendre à d'autres univer-
sités. Si je chercherai de me rapprocher de
lui encore davantage, je puis prévoir que
cette séparation me ferait un mal excessif.
et qu'elle me couterait ce qu'aucune chose
ne m'ait couté jusqu'ici. Je le pré-
vois, je ferai donc mieux, si je le fuirai,
pour ne courber pas davantage mon
ame, qui est déjà si courbée et si faible.
On ne devrait pas s'attacher trop à qui
que ce soit, quand on est organisé comme
je le suis; la douleur de la perte et du

détrompement ferme le coeur et le rend insensiblement insensible, mais c'est un attachement modéré, ce qui nous rend bienveillant, quoiqu'il ressemble souvent à la froideur.

24 Déc: 15 Erlangen. J'ai reçu de Gruber une lettre très intéressante, où il me représente ma liaison avec Edouard d'une manière raisonable et vraie peut-être, mais très affligeante pour moi. Voilà un échantillon: Ich kenne D. nicht näher persönlich, doch habe ich mich aus deinem Tagebuche zur Genüge überzeugt, daß die männliche Stärke und die Meister in ihn hineingelegt hat, wie ein Mann, der die hohen Ideen, an denen er voll ist, den Liebsten mitzutheilen freudig bereit ist, und dann, wenn auch das liebste theils nur halb, theils auch gar nicht dafür Sinn hat, dennoch an

Liebchen entzückt ist. Sie hat manche Vorzüge an Gemüth und Geist, aber Sie passt nicht zusammen.

Puis il parle de mes chansons, et de mes rapports avec Wagner.

Dans ma réponse je commence par Edouard; puis je lui donne une caractéristique du professeur Pfaff, de Weichselberg (dont je lui dis entre autres: Ich habe in der That nur Freude an ihm auszusetzen, was aber immer mehr fühlbar wird, nämlich daß er kein Deutscher ist.) et particulièrement de Rotenhan.

Je transcrirai encore un autre passage de ma lettre, pour y conserver quelques idées que j'ai maintenant sur la poésie, et qui sont dérivées du système de Wagner:

12

« Können Sie eigentlich Eduards Verzweiflung über Göthe nicht und nicht mitempfinden, da ich (daß Göthe nämlich der letzte Dichter sey)

mir täglich klarer der Richtigkeit meines poeti-
schen Talents bewußt werde, und auch in der
That keinen Vers mehr mache. - - - -
Die Poesie war bey mir, wie bey Vielen, nur
eine Jugend- und Liebesbegeisterung, die einem
reiferen Alter ohne Widerstand weicht.
Jener Behauptung kömmt mir aber gerade
so vor, als wenn einer hätte sagen wollen,
nach Raphael könne es keinen Maler mehr
geben, während Correggio, die Carracci und
so viele andere Malergenies seine eigene
und besondere Schule nach ihm blühten. Dabey
kömmt aber in Betrachtung, daß Göthe
nicht einmal Raphael ist, und daß dieser
mehr heydnische als christliche Dichter das Höch-
ste in der romantischen Poesie gar nicht
erreicht hat, und Friedrich von Hardenberg steht
hoch über ihm in dieser Hinsicht. So gut

Wegen der Gegensatz von Alterthum und Christenthum kennt, so hat er ihn doch in der Poesie, wo er am auffallendsten ist, gar nicht durchgeführt. Göthe ist nicht einmal der Vollender der deutschen Poesie, sondern in ihr blos Schillers geistiger Gegensatz (wie Shakespeare Calderons in der europäischen). Ich stehe daher mit Wagners Idee nicht im Gegensatze, nur daß mir Tieck: und Herder zu seyn scheint, wofür er Göthen hält. Nationell begriffen könnte die romantische Poesie nach ihren Polen so zu stehen:

Italiener

Engländer. Spanier

Deutschen.

Die andern Völker haben keinen unsern Dichter, oder sie schließen sich blos an andern nationell an, wie die Portugiesen an die Spa-

mir, die Dante an die deutschen. Nominell
aber heißt diese Rotunde so:

Dante

Shakspeare Calderon

Göthe.

In diesem letzten trifft mehr fast Shakspeare und Calderon zusammen, und ich muß dich nochmals bitten, den Conradin zu lesen, der überdieß noch eine Jugendarbeit zu seyn scheint. Göthe hingegen hat keinen Funken von Calderon und gehört gar nicht hieher. Von seinen andern Werken, als dem Faust, könnte hier außerdem nächst die Nat. Tochter, aber auch Faust, einmal ein tiefes Gedicht (wie es in diesem Zeitalter bey einem großen deutschen Dichter nicht anders seyn kann) hat gar nicht die rechte Vollendung, und trägt seine filosofische Tendenz beynahe ungeschickt an der Stirne. Göthe ist ein

größtes Genie, und das einem auch Cervantes
und Milton, ohne das hohe Spiel der Poesie
zu sehen. Die deutsche Dichtkunst kann kaum
anders als so konstruirt werden:

Klopstock

Göthe Schiller

Friedrich. Herder.

Daß Wagner Göthen Schillern und Wieland den
Dramatikern entgegensetzt, ist richtig, und es
gibt auch vollkommnere von Shakespeare und
Calderon, und, wo einer etwas einseitigen
Ansicht entgegengegangen, steht Shakespeare aber
so hoch über Calderon, als Göthe über Schiller steht.

Vorgestern bey Tische hatte ich einen heftigen 24 Dec. 1819 Erlang
Streit mit Hutschberg, besonders über die Wag-
ner'sche Philosophie, als bey uns Doktor Leupoldt
auf seine Seite trat. Dieser Zank alterirte
mich außerordentlich, und ich glaubte, daß er

ein bleibendes Vernehmen zwischen Hülsberg und
mir hervorbringen würde. Allein schon gestern
söhnte ich mich vollkommen mit ihm aus,
woran nicht blos sein vortreflicher Gemüth
Antheil hatte, das ich nie verkannte, sondern
wir näherten uns auch in geistiger Einsicht.
Er ganz unbekannt mit der Wagner'schen
Ideen sucht er sich ihnen nun näher anzu-
bilden, und hat auch dessen Schrift über
mathematische Philosophie ~~x~~ von mir entlehnt,
~~und~~ welche ihm weniger dunkel ist, da ähnliche
Gedanken, von Jakob Böhme ausgehend, schon
lange ihn beschäftigt ~~ha~~ haben
Zugleich aber redete er mir sehr herzlich zu,
mich nicht zu sehr in die Ideenwelt zu
versenken, und meine Liebe zur schönen Littera-
tur nicht zu viel Raum zu lassen, weil

ich dadurch meinen Zweck, Diplomat zu werden,
gänzlich verfehlen würde, und nur ein sehr
untergeordneten Geistes bereiten würde durch
meine schwankenden und dürftigen Kenntnisse
aller Positionen. Er bat mich daher, das
Rechtsstudium nicht zu vernachlässigen, und mich
mit den vorzüglichsten Schriften über Natur-
recht, Politik, Völkerrecht, bekannt zu machen,
ja auch das römische Recht, das, seiner Grund-
sätze wegen, so schätzbar wäre, nicht oben-
hin zu betrachten, auch meinen historischen
Studien eine positivere Richtung zu geben.
Ich fühlte, wie sehr er Recht hatte, und
versprach ihm auch Befolgung. Die Sache aber
aus zu führen, ist unendlich schwer, wenn man
so wenig in der Begriffswelt zu Hause ist, als
ich, und es fiel mir sehr schwer aufs Herz.

daß es so sehr an mir hafte, und Tasso sagt:

Wenn ich nicht sinnen oder dichten soll,
So ist das Leben mir kein Leben mehr.

Tasso und Antonio in mir zu vereinigen, ist eine Aufgabe, der ich nicht gewachsen bin, den Tasso fahren zu lassen, ist leichter gesagt als gethan, und wenn ich mich anders recht kenne, so ist es mir unmöglich.

Trotz daß ich ein Paar Trauerspiele Oehlenschlägers im dänischen Original diese Tage bekommen habe, so lese ich doch diese Feyertage nichts von schöner Litteratur. Wenn aber dann freylich der Tag auf die Neige geht, und ich mich nach Erholung sehne, dann wünsche ich nichts mehr als die Gegenwart Rosenkranz, und ich gestehe, daß mir das Leben ohne ihn sehr langsam und ziemlich genußlos vorbey geht.

Morgenstern stieg zuerst die Idee in mir auf, 30 Dezember 19 Erlangen
die ich verfolge, einen Theil der empirischen
Wissenschaft, der mir am meisten zusagt, nach
Wagners Ideen Konstruktion zu bearbeiten, nämlich
eine Geschichte und Kritik der neueren Kultur
poesie, die ich in meinem Buch im Groben
nach den Autoren konstruirt habe. Wir haben
nämlich drey große Perioden der Poesie selbst in Europa:

P. der Griechen und Römer

Volkspoesie des Mittelalters Kulturpoesie der neuen Zeit.

Die vierte Periode liegt noch in der Zukunft,
und ist auch in Wagners Idealphilosophie
angedeutet. Die dritte ist es, die ich zu
behandeln wünschte. An Empirie würde es
mir dazu nicht fehlen, auch wenn ich jetzt
schon beginnen wollte. Allein es fehlt mir
noch am philosophischen Gehalt, und auch an Zeit.

diese Arbeit würde aber weit von dem Geschmacke der jetzigen Kritikaster in den Litteraturzeitungen abweichen, und jedem kritisirten Werke würde zuerst die Idee des Ganzen voraus geschickt werden, eine Aufgabe, die nicht ganz leicht, aber für mich sehr fühlbar, sobald ich mich tiefer in Eduards Ideal Philosophie eingedrungen seyn würde.

Hier am Schlusse dieses Heftes lege ich meine Hand und mein inniges Bedauern nieder, daß ~~mich~~ eine unfrohe Gemüthslage, die Liebe zu Eduard, meinen Geist in einseitigen Fesseln hielt, die mich zwar nicht gänzlich hindern konnten, Eduards Ideen in mich aufzunehmen aber die mich wenigstens bewogen, ihnen kaum die Hälfte meiner Seele und meiner Aufmerksamkeit hinzugeben, so daß ich anderntheils

Jahre in der Ruhe dieses außerordentlichen Mannes bey mir feierlich lebte, während ich jetzt in der Entfernung täglich mehr von der ungemeinen Tiefe und Wahrheit seiner Construktion überzeugt werde.

Ich könnte zwar künftigen Winter, wenn Eduard Augsburg verlassen, dahin zurückkehren, aber ich habe in dieser letzten Zeit meines Universitätslebens so unendlich viel zu thun, mich zum Christen und Dogmatiker zu bilden, was nicht nur die Nothwendigkeit, sondern auch die Berufspflicht gebeut, und wofür noch so wenig geschehen ist, daß ich denn nicht einmal Wagners Collegien würde beywohnen können.

Von Fugger habe ich Antwort erhalten. Er freut sich über die Wagnerschen Ideen, und wünscht deren Fortsetzung. Ich habe es ihm auch sogleich 31 Dezember 19 Erlang

wieder zu schreiben und die Zukunft anzuheben. Es lebt meine Mutter, aber ich mag nicht an all das denken.

O welch ein Jahr von Schmerzen ist vorüber! O mein Eduard, wenn du jetzt im Kreise deiner Kameraden bey'm Punschglase diesen Abend verbringst, du ahnst nicht, wie zerrissen der Busen deiner Freundin ist, und wie er sein Wiedersehen begehrt. Es denkt nur an dich.

Morgen sind es vier Monate, seit ich so zärtlich von ihm Abschied nahm, seit er so zärtlich von mir Abschied nahm. Wir sollten uns einmal wieder sehen, wir haben es nicht vermuthet. Ich habe noch zwey Rosen von ihm, die ich heute fand, eine rothe und eine weiße; sie sind verwelkt, aber sie duften noch. Und meine Thränen fließen noch. Wir haben es nicht vermuthet.

Vorgestern kam Rotenhan an, ich sah ihn gestern 4 Januar 1820 Erlangen
ein paar Augenblicke, und auch heute wieder,
aber unser Wiedersehen wird kein sonderliches
Interesse nach sich ziehen. Gestern Abend, als
ich über mich und mein Schicksal nachdachte,
mahnte ich mich daran, daß es der 4te Januar
1819 gewesen sey, an dem ich den allerersten
Schritt zu Eduards Bekanntschaft gethan habe,
also den ersten Schritt zu einer unabsehbaren
Reihe von Thorheiten und Schmerzen. Ich nahm
mir vor an anniversaire dieses Tages einen
desto ~~k~~ kälteren, vorsichtigern und vern-
ünftigen Schritt zu thun, und der beste war
und zu thun schien, wäre, mich von Rotenhan
so viel als nur immer möglich loszureißen.
Was mich zuerst dazu bewog, ist, daß wir
doch einmal nicht in derselben Sphäre leben,
und schwerlich Freundschaft knüpfen und begrün-

das werden können, und zweifelnd, daß seine Schönheit meiner Ruhe eine unberechenbare Gefahr bringen möchte, wenn ich mich nicht seines Anblicks soviel als möglich entzöge. Das Jahr der Liebe endete mit dem letzten Tage des vergangenen, ob nicht eine ganz neue Zeit beginne. So viel ist gewiß, daß ich eine abermalige Aufopferung meines Friedens, und eine Wiederholung jenes leidenvollen Zustands nicht mehr ertragen würde. Wer bürgt mir aber, daß diese nicht eintreten, wenn ich mich meiner Neigung für Valerien überlasse, da er mehr Geistes und Charaktersvorzüge als Eduard besitzt? Ich kann nicht früh genug einlenken, und das Schicksal gab mir nun hiezu die beste Gelegenheit, da wir uns durch vierzehntägige Trennung ein wenig

bemerkt geworden sind, und nunmehr ziemlich
natürlich erschien, und damals ex abrupto
sehr auffallend gewesen seyn würde.
Ich bin immer gezwungen, ihr das Vornehmste
im ganz Collegium zu sehen, doch die Sachen
nehmen Wendung, bevor wir uns öffentlich ver-
derblich seyn.
Ich habe heute mit meinem veränderten Beneh-
men und ganz äusserlich veränderten betragen
gegen ihr den Anfang gemacht, und war
gleichgültig und verächtlich gegen ihr. Sie stellte
mich um 3 Uhr ins Collegium zu kommen
ab, wie wir's bisher zu thun pflegten,
ich würde ihr aber nicht abgeholt haben, denn
ich brauche fertig geworden, als er - Auf der
Etage über den Platz schien ihr mein Billet
Glauben auf zu fallen, er schlug seinen Arm
um mich, und bewegte mich, denn mir anfangen

würden, die Perugianer von Magnard Schule

und Naturphilosophie zusammen durchzugehen.

Sie hatten dort nämlich vor den Leuten umge=

macht. Ich stellte es seiner Willkühr anheim,

bin aber entschlossen, ihm die Schriften selbst

einzuhändigen, weil es auch mir sehr nütz-

lich seyn würde, sie wieder durchzulesen.

Jeder Mensch ist verbunden nach seinen Neben-

menschen, so viel und so weit er kann, zu

nutzen. In der That aber ist die Magnardsche

Philosophie die einzige Seite, von der ich

einigen vorzüglichen Einfluß auf Nebenmenschen

haben könnte; für alles andern, worin ich

ihm + voraus bin, interessirt er sich wenig,

oder er liegt ganz außer seinem Lebensplan.

Wenn ich Magnards Dictaten ihm mittheile, so glaube

ich genug gethan zu haben, um so mehr, da

er selbst wenigstens ein Jahr lang in Straßburg
studieren wird, ihm also die Wissenschaften
jenes Mannes in keinem Falle entgehen werden.
Meine eigenen Bemerkungen und Beobachtungen,
die ich allenfalls bey gemeinschaftlicher Lektüre
hinzufügen könnte, würden doch nur sehr un-
bedeutend und vielleicht sogar falsch seyn.
Das also ist mein Plan. Wilhelm wird sich
wenig darum kümmern, da er Freunde genug
hat; für mich aber scheint es besser zu seyn,
mich nicht in Gesellschaft zu begeben, als Jugend sehr
mit der Gesellschaft zu kämpfen. Ich bin ohnedem
niedergedrückt genug.
Was mich noch beschäftigte, war, daß ein H. heute
Morgens erzählte, Emmerich von Straßburg wäre
hier. Ohne Zweifel weiß er mein ganzes
Geheimniß, und ob er es hier gesehen hat,
ist eine andere Frage.

5 Januar 1820 Erlangen

Ich hatte ein Buch von ~~ihm~~ Rotenhan entlehnt, Baidts Heroiden. Dieß brachte ich ihm heute dankend zurück, ohne mich aber aufzuhalten, indem ich es blos auf d. Clavier legte. Nach diesem Schritte glaube ich kaum, daß er mich mehr besuchen wird, und somit ist meine Absicht erreicht.

Es ist ein trauriger Triumph, den ich allenfalls heute feyern konnte, indem ich bemerkte, daß Rotenhan mir wirklich geneigt ist, und daß ihn mein zurückgezogenes Benehmen befremdet. Aber dieß wird nur sehr kurze Zeit dauern, und es wird ihm bey weitem leichter ankommen, als mir selbst. Denn ich müßte anders handeln, als ich handle? Würde ich Beruhigung finden, wenn ich auf dem begonnenen Wege wieder umkehrte? Muß ich nicht mich schämen, weil ich kein Recht erkannte?

Ich könnte zwar fortan, mit Rotenhan einen

vollkommen edlen und tugendhaften Kind zu
schließen, aber gewiß lustig sich das nicht voraus
sehen. Soviel ist gewiß, daß wir beyde
nicht ohne Sinnlichkeit sind, und daß es viel-
leicht noch nicht erfahren hat, in welche Abgründe
eine solche Gemüthsanlage führen kann. Leider
hab' ich es erfahren, und darum ziemt es
mir, den ersten Schritt aus der bereiteten
Schlinge heraus zu thun. Ich mache mich aus
das strengste hüten vor jedem Augenblicke der
Selbstvergessenheit, denn ein einziger solcher
würde alles zunichte machen, ~~wenn~~ weil ich dadurch
meinen Entschluß bloß als eine inkonsequente
Laune charakterisiren würde.
Heute Morgens ging ich früher in's Collegium
und holte ihn nicht ab. Er warf es mir
auch auf indirekte Weise vor, und als wir
später um 10 Uhr aus dem Colleg von Grundler

giengen, fragte er mich, ob ich jetzt etwas
zu thun hätte? Wir hatten nämlich diese Stunde
vor der Frein zur Ungarischen Philosophie fest-
gesetzt. Ich erwiederte, daß ich ein wenig
spazieren gehen würde. Seine Antwort war
ein kaltes So? und damit schwieg er.
Und dieß ist unser traurigstes Menschenschicksal,
daß wir uns freywillig von Menschen losrei-
ßen müssen, deren Vortrefflichkeit wir er-
kannt haben, und daß wir ein Glück, nach dem
wir uns so lange sehnten, zurückstoßen müssen,
so bald es uns wirklich entgegen kömmt. Ist
dieß Nothwendigkeit oder Freyheit? Es ist Beydes.

6 Januar 1820 Erlang — Eine unerwartete Freude war es mir, heute
bey Tische den Assessor Mark zu finden, der
einige Tage in Nürnberg war, und mit einem
Studenten Herrn von Kiefer und dem Maler Götz
einen Abstecher hieher machte. Um 2 Uhr giengen

wir in das Collegium der Zoologie bey Schubert,
und da ich selbst diesen trefflichen Mann noch
nicht gehört hatte, so war es mir doppelt
interessant. Auf dem Wege dahin begegneten
wir Bannewirth. Er umarmte Mark und grüßte
mich, aber sein ganzes Benehmen bewieß mir,
daß Eduard ihm nicht verheimlichte. Doch
würde er mir auch unzweifelhaft von diesem
gesprochen haben. Zu Mark sagte er, daß
Eduard mit hieher gekommen wäre, wenn er
nicht einen bösen Fuß hätte.
Das Collegium bey Schubert ist sehr stark be-
sucht, und ich sah eine Menge fremde Ge-
sichter. Auch Rotenhan war da, und wollte
Anfangs ein Gespräch mit mir beginnen, aber
Zuchberg saß neben mir, und ich ließ sie
beyde zusammen sich unterreden, ohne mich drein
zu mischen. Auch heute Morgen war Rotenhan

noch zuvorkommend gegen mich. Ich wollte auch den Collegium von Neu allein angehen, er eilte aber nach, und warf in der Eile ein langes Tuch um. Da es unvermeidlich geschah, so konnte ich nicht umhin, ihm ihn abzuheben zu helfen.

Wenn er selbst sich nicht von mir trennen wollte, so konnte ich mein Vorhaben auch nicht ausführen. Aber es ist nothwendig, daß er mein eigenes Betragen verstehet, sobald er sieht, daß es mir wahrhaft Ernst ist, und dann habe ich meinen bündigen Sieg erfochten.

Nie hat er vielleicht mein ganzes Herz [illegible] als eben heute bey Schubart [illegible], wo ich mich unter der Menge so fremd, so einsam fühlte, und er mit seiner zutraulichen, bekannten Stimme [illegible] mich zu ihm. Ach, er

glaubte vielleicht, daß ich hintangesetzt gekommen wäre, und als die Stunde zu Ende war, frag-te er mich, ob ich nicht mit gehen wollte? Ich sagte, daß ich auf Jemanden wartete.

Mit Mark ging ich dann zu Professor Pfaff, und wir verplauderten ein Stündchen mit diesem braven Manne und seiner braven Frau. Sodann holten wir uns ein Abend-essen im Gasthofe, wo wir Götz und Mark wieder ab-holten.

Heute wollte mich Rotenhan abermals zu Kern abholen; ich sagte aber, daß ich nachkommen würde. 7 Jan. 1820 Erlang

Im Collegium saßen wir sonst nebeneinander, ich veranstaltete aber, daß wir an verschiedenen Ende des Tisches zu sitzen kamen. Als jedoch Prof. Kun etwas an die Tafel schrieb, weil Rotenhan weit entfernt war, so setzte er sich zu mir heran, und blieb auch neben mir

sitzen. Nach der Stunde 3 ging ich aber allein
weg. Zu Hundler giengen wir nicht; wir wer-
den ihn also heute nicht mehr sehen, auch mor-
gen und übermorgen nicht, weil Sonnabend, und
Sonntag ohnedem, keine Collegien statt finden.
Heute ist zwar ein Harmoniekonzert, ich werde
es aber nicht besuchen.

10 Jan: 20 Erlangen

Ich habe gestern einen Schritt gethan, der mich
vielleicht noch sehr gereuen wird, und der meine
bisherigen Vorsätze über den Haufen wirft.

Nachmittags war Nobenhan bey mir, um etwas
von mir zu entlehnen; ich sagte ihm bey dieser
Gelegenheit, daß ich nun die Wagner'schen Schriften
bereits abgeschrieben, und daß sie ihm zu Gebot
stünden. Er fragte mich noch einmal, ob wir
sie nicht zusammen durchgehen könnten, was ich
verneinte.

Des Abends, als er nach Hause kam, traf ich

sie ihm hinüber, ein Theil, der uns sehr schwer fiel, da ich mich lange nicht durch gemeinschaftliches Studium gestärkt hatte. Ich musste ihm aber nothwendig einige Notizen über den Gebrauch dieser Blätter geben, und so entspann sich ein Gespräch zuerst blos über die Wagner'sche Philosophie. Aber wer entgeht der verhängnissvollen Stunde? – Ich weiss nicht wie es geschah, aber es ist leicht erklärlich, dass es so kommen musste; ich sprach von dem, was mir am meisten am Herzen lag. Ich sagte ihm meine Furcht wieder, dass wir nicht für einander taugten. Er suchte mich zu widerlegen, er gestand gern, dass wir nicht in derselben Sphäre lebten, dass ich mehr intellectuell mich ausbildete, und er sich zum praktischen Geschäftsmann oder überhaupt für das öffentliche

Leben geboren fühlte. Dieß aber, weil entfernt, kein Trennung herbeizuführen, würde nur abzielen, und zu einer Nachtheilwirkung geschickt zu machen. „Wollen Sie ein großes Beyspiel aus der Geschichte, fuhr er fort, so betrachten Sie Luther und Melanchthon." Ueber diesen Gegenstand, und über manches Andere, was auf Sympathie und Physiognomik Bezug hatte, schwatzten wir bis spät in die Nacht hinein. Ich sah auf seine Stirn, und hörte ihm gerne zu, aber ich empfand weder jene Seligkeit, wie bey Eduard, noch auch ein ähnliches beruhigendes Gefühl durch das was er sagte. Mein Herz oder vielmehr mein Arzt widersprach; ich glaubte zu erkennen, daß kein eigentliches Band zwischen uns geschlossen werden könne, daß ihn das Lob leitete, und wie die

sinnigsten Freuden im Leben genießt, und daß ich wahrscheinlich auch seine Freuden nicht theilen kann. Unsrer Gemüthsanlage scheint nicht unähnlich, er verhehlte mir nicht, daß ich oft in der Freundschaft das Ansehen gesucht habe, die Frauen scheinen ihn nicht zu kümmern. Aber gerade diese Aehnlichkeit kann uns, oder wenigstens mir, die Ruhe rauben, ohne uns glücklich zu machen.

Als er mich in mein Zimmer begleitete, um mein Licht anzuzünden, sagte er mir, er hoffte, daß ich mich in seiner Freundschaft betrogen hätte. Ich wünsche es recht sehr, gab ich zur Antwort.

12t Januar 20 Erlang

Edition der besten Theile

Oeuvres poetiques de J. B. Rousseau

Niemand wird die Franzosen um ihren ersten Lyriker beneiden. Ich bin überzeugt, daß die

Vorzüge[?] am besten haben. Denn diese seichte, wandelose Abgeschmacktheit, mit abstrakten Begriffen kümmerlich durchwirkt, und mit, seit Ovid und Horaz abgenutzten, Metaphern mythologisch ausgeputzt, möchte wol außer der Pariser Poesie nirgend ungebraucht[?] [illegible].

Die Weihe der Unkraft.
die Kaiserin Kunigunde } v. Werner.
Der 24ste Februar

Letzteres scheint ~~ein~~ mir ein gemüthvolles und gedankenreiches Gedicht, und ließe sich leicht rechtfertigen in Hinsicht seines Katholizismus[?] wenn nicht die Anmerkungen dazu so unendlich absurd wären.

In der Tragödie Kunigunde hat Werner sein schauerliches Genie ~~ganz~~ begreiflich ganz verlassen. Der Stoff ist reichhaltig aber dieses Stück sollte deutsch und fromm werden, und blos das nicht und dann

Gemüths. Die Charakteristik ist oberflächlich gegen die andern Tragödien des Dichters gehalten, die äußere Form sehr beschränkend und eintönig, ja sie fällt häufig zum äußersten Mittelmaß herab. Vieles hat Werner versucht, um seine Tugendheilige, trotz ihrer Welthintansetzung, interessant zu machen, es wollte aber nicht recht fruchten.

Der vierundzwanzigste Februar ist ein Meisterstück, an dem sich im Ganzen nichts, und im Einzelnen nur der fortlaufende Reim tadeln ließe, der oft zu harten, und überhaupt gar schwankenden Bedeutenden Ausdruck gibt.

Für einen gemeinen Dichter, der mit der Thür in's Haus fällt, wäre die allmählige Herbeyführung dieses Mordes etwas sehr Leichtes gewesen. Er hätte nicht bedurft, ~~das~~ als den alten Kuruth einen gewöhnlichen Diebshändler beyzu-

legen. Für Werner war es eine schwere Aufgabe, und er hat sie auch sein Loos gelöst, die nicht ihres Gleichen hat.

Love's labour's lost by Shakespear.

6

Eine Fundgrube von Scherz und Witz und Laune; kein Wort, das nicht viel zu denken oder viel zu lachen gäbe. Und dann wieder die netsten Balladen, wie zart, wie himmlisch!

14 Januar 20 Erlangen

Schon am vergangenen Elften habe ich den kurzen Aufenthalt zu Nürnberg wieder gut gemacht. Ich würde niemals Ruhe bey diesem Verhältniße gefunden haben. Wir sind nun getrennter als je, und weder gestern noch vorgestern haben wir eine Sylbe zusammen geredet. Es ist mir also gelungen, mich ihr in dieselbe Stimmung zu versetzen, und somit sind wir beyde geborgen, und ich denke vielleicht nicht mehr daran.

16 Januar 20 Erlang

Fugger sagt mir viel zum Lobe des übersandten Hochzeitchors. Gruber schreibt mir, daß der schöne liebenswürdige Eduard ein Duell gehabt, und ganz leichte Wunden erhalten! Warum war ich nicht bey ihm?

Von den zwey Bekannten, die ich ihm schilderte, findet er besonders Hutschberg interessant.

Die Sentenzen, die ich ihm schickte, sprechen ihn an.

Er glaubt, daß ich, trotz meiner jetzigen Neigungen, dennoch einst in der deutschen Litteratur auftreten werde. Er glaubt mich wieder ganz bey heiterer Laune. – Zu meiner Beschämung muß ich ~~täglich~~ freylich gestehen, daß ich gestern wieder ein Lied dichtete, in das ich eine große Wagner'sche Idee legte, und überschrieb: Der Tanz.

Ich antwortete Gruber sehr weitläufig, über mein Verhältniß zu [illegible], meine Sehnsucht nach litterarischer Unterhaltung, meinen Umgang mit Hutschberg, sodann meine Versuche in [illegible] Rolle-

fand, und denn noch Manches von Eduard.
Vorzüglich aber schrieb ich über Elegant Jede, daß Goethe der letzte Dichter sey. Eine Stelle daraus will ich hier aufnehmen:

„Goethe's Universalität ist allerdings sehr verführerisch, um ihn für den Vollender der Poesie zu halten. Die Vielfachheit seiner Werke macht ihn zwar ganz nicht einseitig, wie Shakespeare da, vielleicht aber doch die Idee seiner Werke nicht, denn das religiöse Princip fehlt. Man hat so vielerlei zu Shakespeare's Lob und Tadel hin und her geredet, ohne die Sache im Geringsten zu erschöpfen. Sein Lob ließe sich in wenige Worte fassen: Er schrieb nie eine Zeile, die nicht ganz Shakespeare wäre. Eine andere Frage ist, woran es ihm fehlte? Es fehlte ihm aber das, was bey Calderon so überschwenglich ist, die Mystik, die religiöse Tiefe des Gemüths. Dies geht so weit, daß er auch

die Geschlechtsliebe niemals kräftig erhaben darstell-
en. Liebespaar zu schildern, wie wir Max und Thekla
sind, lag nicht in seiner Sphäre. In seinen Lustspie-
len wird die Liebe als Galanterie behandelt,
in der Tragödie herrscht ein falscher vor, und wo
sie vorherrscht, ob in Romeo und Julie, vorschwebt
sie als gänzlich sinnliche Sinnlichkeit. Auch die Liebe
der Ophelia zu Hamlet ist nicht anders. Lenz,
er behandelt die Liebe, wie Göthe sie auch be-
handelt, den Werther ausgenommen. Göthe läßt
sich sogar zu den ältern herab, und dessen
neuern Dramen, Shakespear und Calderon niemals
fähig gewesen. Wer es also fragt:

Also das ein Verbrechen, daß einst Herzog mich
begeistert?

So läßt sich mit gutem ~~Fug~~ Fuge antworten: Ja,
das ist Verbrechen! Es beweist zwar abermals,
daß Sie bey weitem der künstlichste unter allen

Dichter bist, wie es alle deine Werke beweisen,
aber es schickt nicht für die eigentlich lieben Herrn."

Dies führte mich auf das ganz blinde Genie, das
Klingers Göthen zutraut, wogegen ich ihr das Schwärmerische
nannte, und das doch einigen seiner Werke zu be-
legen scheint. —

Calderon

El monstruo de los jardines Comedia de Calderon

Hier der Idee eine Aehnlichkeit mit dem Vida es
sueño u. Eco y Narciso. Die bekannte Fabel
von Achills Verkleidung bey Deidamia wird hier
sehr sinnlich und wie sich versteht, ganz romantisch
durchgeführt. —

Deutschland und die Revolution v. J. Görres.

Dies Buch hat dem Verfasser die Verfolgung des
Königs auf den Hals gezogen, hat mich im hohen
Grade angesprochen. Hier wird recht eigentlich gegen
jede Oberflächlichkeit in politischen und religiösen

falls ungekünstelt, und es ist um so merkwürdiger, da es nicht blos die Despotie der Fürsten und ihre kaiserlichen Nebengeln angreift, sondern auch jene flache Liberalität, die uns aus England und Frankreich zugekommen, und die nicht in den deutschen Charakter passt. Der erbärmliche Zustand unsers Vaterlandes, im Ganzen wie im Einzelnen, wird hier mit grellen und schreienden Farben geschildert. Dabey entwickelt der Styl, durch den Phantasie-reichthum und die anziehende Fülle des Verfassers eine siegende und ganz neue Beredsamkeit, die nicht, wie jene der Alten, in abstrakten und häufig schiefen Argumenten herumsucht, sondern durch eine hinreißende Bildersprache die Wahrheit sinnlich und unabweisbar vor's Auge stellt. Weniger konnte mir seine Construktion auch [illegible], und eine etwas zu weit getriebene Vorliebe für die [illegible] zusagen.

24 Januar 1820 Erlangen

Die Tage, an denen ich nicht mehr schrieb, ist mir eine Stunde begegnet, die ich nun in Kurzem erzählen will.

Schon am 21ten verband ich mich wieder mit Rotenhan, und ich habe es keineswegs bereut. Unser Verhältniß hat eine so edle, innige Wendung genommen, daß es uns zum Glücke ausschlagen kann.

Vorgestern las ich zum erstenmal den Reginald von Friedrich von Heyden, ein Werk das einen unvertilgbaren Eindruck in mir hinterließ, und auf mich von einem so mächtigen Einfluß war, als die Schelling'sche Philosophie. Ich halte es für das höchste Dichterwerk aller Länder und Zeiten.

Gestern Abend riß mich eine glühende Begeisterung hin, daß auch die höchste Stufe auszusprechen, u so entstand ein Gedicht an

den Dichter der Kantate, ein Gedicht, welches ich
mein Liebstes und Bestes, wenn ich ihn und mich
mich selbst ganz durchschaue. Ich wünschte es öffent-
lich bekannt zu machen, um den Ruhm ~~des~~
jenes herrlichen Dichters so viel als möglich zu
verbreiten.

Stromeyer kam aber nach Hause, als es fertig
war. Er machte Musik, und ich ging hinunter,
er spielte und sang mir Körners Abschied
vom Leben, von Weber herrlich komponirt.
Sodann las ich ihm mein Gedicht vor, es konnte
unsere Seelen nur zur Frömmigkeit und
Tugend erheben. Wir blieben bis tief in die
Nacht beysammen, und alles was er mir
sagte, ließ mich die Vortrefflichkeit seines
Karakters und die Klarheit seines Geistes
fühlen. Ach armer [illegible] Eduard!

26 Januar 10 Erlang

Noch vorgestern las ich mich mit Oehlenschläger die Romantik, die auch ihn außerordentlich ansprach, großtentheils schon des Vormittags, als mein Professor Schubert unterbrach. Er wollte zu Oehlenschläger, und kam und verfehlte in mein Zimmer, wo wir waren, und diesem Zufalle verdanke ich die Bekanntschaft dieses herrlichen Mannes und Naturforschers. Er bat sich gleichfalls die Pamela aus, die ich ihm zu tragen werde. Den Rest des Drama's lasen wir nach der Musik.

Nach einem halben Jahre erhielt ich wieder Nachricht von Lüder, der noch in Ulm bey'm Festungsbau ist, und sich nach vollends zum ausgezeichneten Militair bildet. Uebrigens lernt er Latein, und zwar bey dem berühmten Gräter, der durch seine Schriften über skandinavische Litteratur u. Alterthümer so bekannt ist.

Ich habe Dir schon in meinem letzten Briefe von Wagner geschrieben; es wurde das aber eine unverständliche Schrift. Nun habe ich ihm in 12 großen Quartseiten die Hauptideen der Wagner'schen Philosophie dargelegt, und ich bin begierig, ob er darauf eingehen kann.

Ich lief heute zum erstenmal mit Retzerschen Schlittschuhe, auch ging ich heute zum erstenmal mit ihm spazieren, wo ich ihm unter andern sagte, daß er der erste gewesen sey, den ich hier habe kennen lernen, und zugleich derjenige, der mich am meisten anzieht. Also der erste der beste im schönen Sinn des Worts.

Dennoch vergessen ich manchmal ich weiß nicht, was für ein Unheimlichkeit, gleichsam als würden wir auch bald getrennt werden, oder als würd' ich seiner nicht werth, oder als würde ich doch keine Ruhe finden.

~~30~~ 29 Januar 20 Erlang.

Ich war nie lange überwunden durch einen plötzlichen Impuls, den mir das schöne Winterwetter gab, wobey ich zugleich, ich weiß nicht, vermittels ~~aus~~ welcher Association der Ideen, angefeuert ~~ich~~ den Wunsch, Jean Paul's Bekanntschaft zu machen. Daher machte ich mich in derselben halben Stunde noch auf den Weg nach Baireuth. Der Weg ist an sich selbst angenehm, dabey war es ganz trocken, warmer Sonnenschein und gar kein Schnee.

Im Thal von Streitberg gewinnt die Gegend wirklich romantischen Reiz. Die Sonne gieng aber dunkelroth unter, als ich auf der Höhe war; ich überblickte die Gründe, die von gefrornen Bächen glänzten, hervorragende Felsstücke zu beyden Seiten, zu beyden Seiten Ruinen auf den Bergen. Die Wolken zogen roth, und glühten in ihrer Abendrothvergoldung über mich hin, bis sie blässer

und blühten würden. Ich gieng noch eine Stunde bis Stüttenstein, wo ich sehr schlecht übernachtete. Am andern Morgen erwachte ich zu meinem Leidwesen, daß es heftig regnete, und die Wege bereits durchweicht waren. Ich wartete den ganzen Vormittag, und schrieb sogar aus Langeweile meine Unmuthsklage in Versen nieder, die ich aber in der Zerstreuung dort liegen ließ, worin denn die Wirthsleute eben kein großes Lob ihrer Küche werden gefunden haben, wenn sie das Gedicht verstunden.

Da ich in Stüttenstein keine Chaise haben konnte, so mußte ich noch zwey kleine aber harte Stunden bis Blankenfels marschiren, bey beständigem Regen und bodenlosem Koth. Doch trocknete ich mich ein wenig und fuhr dann noch bis Lannach wo ich im Anker abstieg. Der Abend gieng hin.

mich vollends zu trocknen und zu säubern.

Den folgenden 28sten aber, sehr früh, wo wir in den Straßen, des Namensfests der Königin wegen, die feyerlichen Züge anzutreffen kamen, fragte ich nach dem Legationsrath Richter und besuchte ihn. Ich fand im Hause blos sein Studierzimmer offen, wo er mich ziemlich freundlich empfing. Es ist ein Mann von etwas mehr als mittlerer Statur, sein Blick ist herrlich, etwas Unstätes in seinen Blicken mitunter nur. Die Stube ist ziemlich elegant, auf zweyen Seiten Fenster, auf zweyen Seiten Büchergestelle; gerne in der Stube ein Sopha an einem Schreibtische.

30 Jan. 1820 Erlang

Ich unterhielt mich ziemlich lange mit Jean Paul; ich weiß nicht, warum er mich im Anfange für einen Mystiker halten wollte. Es war zuerst von Herder, sodann über einige filosofische Gegen-

stand die Rede, ob über Freyheit und Nothwen-
digkeit, wobey wir im Anfange sehr getheilter
Meynung waren, uns aber bald über den Grund-
gehalt vereinigten. Er befragte mich sodann
um meine Lektüren und ich brachte auch die
schöne Litteratur aufs Tapet, um von Friedrich
v. Hardenberg zu sprechen. Aber daß ich etwas dem
erwünscht hatte, kam er mir damit entgegen,
Göthe sey Schillers Gegensatz, und ein Dritter
müßte sie vereinigen. Ich sprach nun an die
Neunten d vom Conradin, so viel und so
lange, bis er mir versprach, sie sich kommen
zu lassen. Das gerne hatte ich auch nach
meiner gewissen großen Erkundigungsgelegenheit,
der Wagner'schen Philosophie vernehmt, allein
ich fand nicht mehr Zeit und ich bemerkte,
daß er nothwendig auszugehen hatte. Ueberhaupt

ist es gar zu kläglich, mit einem solchen Mann
nur eine einzige Unterredung zu pflegen, wo-
bey ich kaum irgend etwas unterhalten kann. Ei-
nige Wochen lang möchte ich in Baireuth seyn, um
ein reiches Andenken von Jedem besonders über
alles was Poesie betrifft!

Ich besah nun sodann Baireuth. Es ist eine recht
hübschgebaute, freundliche Stadt und im größern
Styl als Erlangen. Die Umgebungen konnte ich des
trüben Wetters wegen nicht genießen.

Bey Tische saß ich neben einem sächsischen Kaufmanne,
der lange in Rußland war und äußerig wie alle
seine Landsleute. Auf der andern Seite neben
einem ältlichen Manne, der sich als Gärtner und
Dichter präsentirte, und mit seinen Instrumenten
durch die Welt reist, auch sich selbst recht gut
fortzubringen scheint. Es ist ein gemeiner Kerl,

sein Lebensweise aber doch sehr zierlich. Er geht meist zu Fuß, schiebt sein Gesicht vorwärts, und läßt sich durch einen Jungen seine Harfe hinterher tragen. In der Stadt hält er es sich gewöhnlich ziemlich lange auf; alle Lieder, die er spielt, sind auch von ihm gedichtet und komponiert, kein gemeines Talent.

Nachmittags begegnete ich einem Bekannten aus Würzburg, Namens Wöhrl, der auch viel nach Schwiedlein fragte, und sodann in die Bayreuther Harmonie führte, wo viele Geselligkeit herrscht, dabey ein äußerst elegantes und geräumiges Lokal.

Schon des Morgens, als ich zu Jean Paul ging, schrieb ich das Gedicht an Gözen wieder (was den ich ihm auch gesprochen hatte) und schickte es an die Redaktion des Morgenblatts.

Gestern früh machte ich mir eine Skizze und

fuhr hieher zurück. Zu Moritzberg, bis mein Mittag-
essen fertig war, besah ich mir die Gegend,
und auf diesem Spaziergange machte und ein Gedicht,
das ich Hans's Gebet überschrieben habe.

Des Abends, als er nach Hause kam, war ich
noch bey Metzger, und war liebreicher gegen
ihn als je, zum Theil der Trennung wegen,
zum Theil weil ich mir doch der Schuld bewusst
war, mich vier Tage von ihm getrennt zu haben.
Er war auch so gut, so liebreich; ich gewinne
ihn täglich lieber. Ich möchte in sein tiefstes
Herz hineinsehen. In der That, die ersten Tage
meiner Reise wurd ich jeden Augenblick versucht,
wieder dahin ~~zu~~ zu ihm zurückzulaufen.

Januar. 31 ~~Februar~~ 20. Erlang.

Gestern war in mancher Rücksicht ein schöner Tag
unsrer Freundschaft. Wir waren den ganzen Nach-
mittag beysammen, und lasen einen großen Theil

des Conradin's von Herzen, o wie viel glücklicher als damals, wo ich ihn mit Eduard las! Rotenhan kennt mich, begreift mich, und liebt wahrhaft die Poesie. Wir fühlten uns auch in diesen Tagen so verwandt, so innig; wir küßten, wir umarmten uns oft, aber gewiß mit reinem edlen Gefühle der Freundschaft, der Neigung, der Sympathie. Leider, leider wird er bis Ostern nach Berlin gehen. Dieser Abschied wird mir unendlich schwer fallen. Ich werde mich einsamer fühlen, als jemals.

Ich schrieb nichts aber ich war glücklich. Mein Verhältniß zu Rotenhan wurde nun vielleicht inniger und fester. Keinen einzigen jener qualvollen Umstände, die mir Eduard zu fühlen gab, habe ich je bey ihm empfunden. Ich habe mir etwas verschuldet gegen ihn, ich will nicht Vorsatz, 5 Feb: 1820 Erlang

ich darf auch nicht klagen, daß unsere Verbindung einseitig sey, daß nur nicht unsere Sympathie meinen. Liebe bedarf mein Leben, ich kann nicht ohne sie seyn, und Hermann gibt sie mir. Besonders schön war mir der gestrige Abend. Ich war noch spät bey ihm. Er war so gut, so zärtlich. Wir hatten oder lagen vielmehr Arm in Arm auf dem Sopha, und ich verhehlte ihm nicht, wie sehr er mir theuer sey, wie schwer es mir werden würde, mich von ihm zu kommen.

Νεκταρ ἠν το φιλημα, το γαρ στομα νεκταρος ἐπνει,
Και μεθυω το φιλημα, πολυν τον Ερωτα πεπωκως.

Ich kann das Verhältniß nicht verdammen, es scheint mir so gänzlich, die mich endlich Schwingen

in einem andern Lichte ~~mich~~ finden, auch die
ich so lange mich umgeben sahe. Ich habe
schon einmal bey Eduard die gewaltige glück-
liche Folge bemerkt, die die Natur meiner Liebe
nahm; wie unendlich entfernt mir Moritz
war in jeder Beziehung, wie auch Eduard in
so vieler Hinsicht, und doch wie unendlich
näher steht mir Eduard, auch körperlich,
da wir unbekümmert waren.
Unsäglich nicht mit dem Gedanken zu lieben
kam ich hieher; ich war zerknirscht im Innersten.
Aber da war es die erste Erscheinung, die
mich hier umfieng. Wie wechselte ich unwill-
kürlich, als er zu mir hereintrat, diese
edle Bildung wie sprach sie mir im ersten
Momente zu Herzen. Diess war nicht so

bey Edmund. Ich mußte ihn lange sehen, bis
mein Herz von ihm erfüllt wurde. Täglich, zu
welcher Zärtlichkeit stieg denn nicht meine Liebe!
Ich fühlte es nun zu spät an meiner Ver-
zweiflung!

Und welcher Zauber konnte Herman binden?
Ich bin nicht schön wie er, ich verwund ihn, ich
kehrte mich von ihm ab, er mußte mich kalt
glauben, und er blieb mir ergeben. Haben wir
anders geliebt, beyde?

Und so mag bestehen was schuldlos ist, und
was nur noch kurze Zeit dauert. Die Ver-
zweiflung ist nicht stürmisch, er ist besonnen,
von ihm ist kein Ausbruch der Leidenschaft zu
fürchten. Und ich — ich bin nur allzu leidenschaftlich
geworden. Ich werde nun gut und böse.

12 Feb: 20 Erlang

Die letzten Zeit vergieng mir in so fern
weniger angenehm, da ich mit körperlichem
Uebelbefinden, besonders Kopfweh zu kämpfen
hatte. Mein Nachhaltmittel zu Arbeiten hat sich,
nach meinem kurzen Geiste wieder und so
schöner aufhaltet. Heute lernte ich einige
seiner Freunde kennen, da wir zusammen
einen Spaziergang nach Kalchreuth machten, wo
wir vom Thurme eine hübsche Aussicht ge-
nossen. Unter den Studenten, die dabey waren,
bemerke ich zuerst den jungen Grundler,
Rosa und heiligen Probstdorf. Wolfgang hatte
mir ihn schon lange als einen Jüngling von
ausgezeichneten Charaktereigenschaften ge-
schildert. Vordem ganz bunte Glaser, die
auch ihm bei dem Hören zu haben scheinen.

Sodann noch ein Scholze, Sänger, von vielen Kenntnissen, wie es scheint, und sanftem Charakter; jedoch kränklich. Auch noch ein Sohn des Verfassers fehlt, der aber noch kindisch und verwöhnt ist, sonst aber nicht ohne Talente zu seyn scheint.

Eine Debatte, die ich jüngst mit Hendler hatte über die Gegensätze von Alterthum und Christenthum, veranlaßte mich, bey unserer Nachhausekunft, Abends ein Gedicht vorzulesen, das ich vorgestern Abend niederschrieb, und das die Idee der Menschheit und einander-setzt, welches sich gestiftet. Ich habe es überschrieben das Herzensgesuch und Gedanke. Zugleich las ich ihm auch einen früheren, Kunst-Gebet.

Ich habe lange nicht geschrieben, und bin auch 19 Febr: 20. Erlang
jetzt nicht in der Laune. Ausgefunden mit
mir selbst (bin ich es zugleich mit andern. Mit
Hubschberg hatte ich heute eine heftige Dispute
~~Wann~~ über die Naturwissenschaft. So lange
er nur gegen mich los zieht, und mir die
Macht seiner Amtwürde und seine juristische
Gelehrsamkeit zu fühlen gibt, so mag es
hingehen, sobald er sich aber verächtlicher Aus-
drücke gegen Anderer bedient, so kann ich
mich nicht enthalten, ihm dabei die Wahrheit
zu sagen. Ich fühle mich dann aber und so
unglücklicher, da mich niemand versteht, und daß
Viele mich so verächtlich betrachten dürfen, bloß
weil ich ein gewöhnlicher Mensch bin als sie
trotz all ihrem gelehrten Verstande.

Was Mädchen betrifft, so dächte ich gerne
zwei Schwestern von den angenehmen dreyzehnten
meiner glücklichen Tage nennen, da er mich bat, mit
ihm Brüderschaft zu machen, und wir schüttelten
und küßten; allein an jenem Tag dämmerte
aber doch einen Zank herbey, den ersten, den
wir miteinander hatten. Einmal wird der
Groll gestillt ward, so brach er doch heute
wieder stillschweigend auf, und ich weiß nicht,
wenn er wieder anredt. Er würde schwer zu
sagen seyn, ob ich Mädchen hasse oder liebe.
21 Febr: 20 Jahr
Es war im vorigen Sommer angefangen, als
mir zuerst die Unerträglichkeit des juridi-
schen Studiums, und mein vollkommener Un-
geschick dazu, den Gedanken eingaben, dies
Facultät von mir zu werfen, nicht kaum

Anspruch auf eine diplomatische Carriere zu
machen, mich dafür aber den Rest meines
mir herzlich halbverschwendeten Universitäts-
lebens müßig mit den historischen und Natur-
wissenschaften zu beschäftigen, und meinem
Drang zur Poesie zu folgen, um lieber
ein ganzer Mensch zu werden, sollte mir's
auch in Zukunft schlecht gehen, als ein halber
zu seyn, und wär's auch ein Gesandter.
In der That, wenn die Musen mich nicht
erheben und berühmt machen können, meine
diplomatischen Fertigkeiten werden es noch
viel weniger. Dem großen Stolz sage ~~ich~~
ich mich gern ab. Unabhängigkeit bringt es
in unserer ~~Ehre~~ Zeit eben nicht viel
Ehre, Diplomat zu seyn. Wie selten läßt

sich dabey die Integrität des Charakters behaupten.
Ich will dem Staate sehr gerne dienen, so-
bald er mir eine Stelle anweist, die meinen
Talenten angemessen, ist nicht, so will ich
lieber bleiben als meine Individualität auf-
opfern. Dieser Entschluß hat mich vollkom-
men neu belebt. Ich gehe mit Muth an
Arbeiten, die meine eigene Wahl sind, und
an Studien, die meine Wißbegierde befrie-
digen, und mich nicht in schalen Definitionen
herumtreiben. Auch meine poetische Kraft
scheint wieder erwacht, ich dachte wieder des
Odoakers, der jedoch nur eine ganz verän-
derte Gestalt erhalten müßte. Zugleich sollte
ich mir ein Paar historische Bücher, unter ihnen
Cardonne, über die Araber in Spanien, wie

mich nicht zur Zeit zu einem epischen Gedichte reizt. Denn nicht.

Lektüre der letzten Zeit.

Oehlenschläger Fostbrödrene.

Oehlenschläger Hagbarth og Signe.

Heyden. dramatische Novellen.

Werner. Söhne des Thales.

Herder. Ideen zur Phil: d. Gesch. d. Menschh.

Meyers Bücher des Schwankes.

Mein Verhältniß zu Rotenhan war immer nur ein Ahnen, und so soll es bleiben bis er weggeht, und so lang bis wir Abschied geschieht. Diesen Abend aber, in einer Tanzgesellschaft bey Gölz empfand ich es mehr als je, daß wir niemals zusammentreffen, daß ich ihn zwar bewundern und lieben muß, aber niemals sein Freund seyn kann. 23 Febr. 20 Erlang.

Er ist der Sohn des Glücks. Nicht durch unsittliche Künste schleicht er sein Leben ein.
Ihm waren die höchsten Vorzüge gegeben, viel zu glänzen über mich viel zu gelten, und zu ihm erst kann ich im andern Sinne sagen:

Non tu corpus eras sine pectore, Di tibi formam,
Di tibi divitias dederunt, artemque fruendi.

Er ist schön, er ist reich, der Erbe unabsehbarer Güter. Er hat sich nicht um seine Kleidung zu kümmern. Er kann ruhig seinen Studien leben, ohne das harte Joch einer Brodwissenschaft zu durchlaufen. Wie oft führen Glücksgüter, zumal gepaart mit körperlicher Schönheit, zum Leichtsinn, zur Frivolität. Und er hat sich ganz bewahrt. Ein festes edles Charakter, eine herrliche Empfänglichkeit für alles, was

wahr, gut und schön ist, seine Anlage zur Allseitigkeit – ein einziger Mensch, und einen Trieb sich zu bilden, wie einziger. Und dabey war er außer an den Rand gestellt, sich alle Hülfsmittel dieser Bildung anzueignen. Freund will ich nicht seyn, wenn er ein vollendeter Mensch wird, aber mit ihm leben will ich auch diese kurze Zeit nicht, die mir's noch vergönnt wäre. Uns hat das Schicksal nicht für einander geschaffen.

In einem Gedichte wurde heute mein Vorsatz mich zu entfernen und zugleich mein ganzes jetziges Streben niedergelegt. Es fängt an: 24 Februar 20 Erlang

Erforsche mein Geheimniß nie,
Du darfst es nicht ergründen.

Das ganze Gedicht mag vielleicht etwas dunkel scheinen, doch ists mir schöner. Schwerdtschule

ist mir der heutige Tag merkwürdig, er ist zu-
gleich der Schalttag und 4 Monate nach meinem
Geburtstage. Am 15ten wurde aber, als ich mein
Betragen gegen Kolachen änderte, also gerade
4 Monate nachdem ich jenen schrecklichen Brief von
Eduard erhielt. Ich verdiene Kolachen nicht, und
dieß ist in der That mein Hauptgrund.
Den Abend brachte ich bey Schubart zu, und dieß
gehört immer zu meinen liebsten Stunden. Er
war allein mit seiner Familie. Die Anziehungs-
kraft dieses herrlichen Mannes ist beyspiellos,
und je mehr man ihn kennt, je tiefer wird
man von Liebe durchdrungen für sein unerschöpf-
lich gutes Gemüth. Die Krankheit hat ihn sehr
angegriffen; nun habe ich ihm auch den Conradin ge-
bracht. Wir sprachen von St. Martin und er gab
mir ein Buch von ihm mit, de l'Esprit des choses.

Auch lieh er mir eine Sammlung von 12 Comedien Lope de Vega's, von denen ich noch keine gelesen habe. Sein Umgang ist aber so belehrend und bildend, als er interessant ist.

Mit dem Freunde bin ich nicht als zu zerfallen. 26 Feb. 20. Erlang

Seit drey Tagen haben nicht einmal ein Wort uns zusammen gesprochen. Und nun wird es so fortdauern; denn wenn ich mich wieder mit ihm vereinigen wollte, so müßte ich mein bisheriges Betragen erklären, und wenn ~~ich~~ ich es nicht könnte, so würde der Groll immer in seiner Brust fortleben. Noch mancher Umstand hat mich überzeugt, daß das Schicksal diese Trennung will, so hart sie ist, und unsere beyderseitige Hal-[illegible] würde nicht frommen. Am wohlsten ist mir, wenn ich ihn in seiner Stube Clavier spielen und singen höre. Es labt mein Herz. O die Zeit wird nur zu bald kommen, wo ich ihn niemehr werde singen hören.

1 März 20 Erlang.

Während wir uns so lange Zeit keine Silbe mehr zusammen wechselten, ging endlich gestern eine Unterredung vor sich, wozu ich vielleicht die Ursache war, daß es heute 11 Monate sind, seit wir uns kennen lernten.

Es war Zeit ebendaß, als ich mein Herz. Ihr Seufzt mich ihr fühlte. Ich nahm mir vor, wenn er nach Hause käme, zu ihm zu gehen, wollte aber doch erst das Schicksal um Rath fragen. Ich setzte also die 11te Stunde fest, weil er äusserst selten später nach Hause kommt. Wenn er bis dahin nicht zu Hause, so hätte das Schicksal dagegen entschieden, und ich wollte nie an eine Versöhnung denken. Es waren nur noch 3 Minuten auf 11 Uhr, ich hielt alles bereits für gewendet, ich

mir sehr bange und heute wieder, und
mich in Gottes Willen zu ergeben. Und eben
auf den Schlag acht Uhr, als ich wieder auf-
springen wollte, hörte ich ihn kommen; ich
sprang auf und zu ihm.
Er freute sich sehr mich zu sehen, und sagte
mir, wie leid ihm sein abscheuliches Betra-
gen gethan hatte. Er wollte durchaus die
Ursache davon wissen. Ich versprach Besse-
rung, und bat ich ihm künftig blindlings
folgen wolle, weil er besser sey als ich.
Wir blieben noch lange beysammen, und ich
holte ihn heute morgens in's Collegium zu
Hause ab. Aber ich zweifle, ob diese Harmonie
doch dauern wird. Wir halten uns zu sehr
entgegengesetzt, unser Verhältniß ist zu ungleich.
Er hat mein ganzes Herz allein, während er

selbst hier eine ganze Legion von Freunden
hat. Wir können ohnedem kaum zusammen
ausgehen, da er den ganzen Tag so äußerst
wenig, beynahe gar nicht nach Hause kommt,
und wir uns auch einmahl nicht sehen.
Warum soll ich gerade unglücklich seyn, da-
mit er sich etwas mehr als sonst behaglich
fühle? O Gott, ich sehe, daß ich nach und
nach wieder schlecht werde!

Später

Das Schrecklichste, was geschehen konnte, geschah,
und das Schicksal bediente sich meines unbe-
siegbaren Vorsatzes, um es auszuführen.
Heute morgens, gerade als es wieder beynahe
elf Uhr war, und ich vom Spaziergange nach
Hause kam, ging ich zu ihm hinüber, mit
dem festen Vorsatze, mich wenig mit ihm

zu berühren. Ich bebte, aber ich that's.
Ich trat hin zu ihr, er kam mir freund-
lich entgegen und bot mir die Hand. Ich
zog meine zurück. Willst du mir nicht
die Hand geben, sagte er.

Nein — gab ich zur Antwort — mein gestri-
„ger Schritt warf mich zu sehr, und ich
muß ihn wieder gutmachen."

Warum? Hierauf sagte ich nichts als: Ich
will nicht mehr mit Ihnen umgehen." Er
wandte sich von mir, sein Auge war naß,
ich verließ ihn. Es ist gut, nur sein letzter
Blick. — So tief habe ich ihn also gekränkt,
daß kaum Demüthigung genug hinreichen würde,
diese Kränkung wieder gut zu machen.
Jetzt ist alles vorüber, und es steht klar
vor meiner Seele. Unser Freund Schefs sollte

nur 4 Monate dauern. Ich bin traurig, aber ruhig. Nun sind die Worte gedeutet, die ich damals ahndungsvoll hinschrieb:

Doch Manchem erst entzückt der Schmerz
Den sanften Born der Demuth,
Denn blutet dies bethörte Herz,
Und schlägt bang vor Wehmuth.

4t März 20 Erlangen. Heute ist es ein Jahr seit ich Eduard kennen lernte. Wie schmerzliche, wie liebliche Erinnerungen, unvergeßliche Zeit der Jugend und Liebe!

Ich hielt diesen Tag für zu heilig, zu wichtig, als daß ich nicht auch in meinem neuen Verhältnisse etwas hätte versuchen sollen. Meine Schuld gegen Esenbeck fiel mir schwer aufs Herz, und ich wollte wenigstens meine Reue und meinen guten Willen zeigen, wenn auch ich keine Antwort darauf hoffen konnte. Ich ging zu ihm hinüber mit großer Bangigkeit. Ich fand ihn in

den Hals, und sagte ihm, daß ich nicht ohne ihn seyn könnte, und daß er mir verzeihen möchte. Er stand aber auf, und antwortete, daß es ihm leid thäte, daß er sich über meine solchen Behandlung nicht auf einmal aufsetzen könnte. Ich sagte ihm: du hast Recht, und ich habe mich nichts Besseres verwartet. Hiermit verließ ich ihn und auf immer. Denn was heute nicht geschah, wird nicht mehr geschehen, darüber habe ich mir selbst meinen Schwur abgelegt. Bedeutungsvoll müßte mir der heutige Tag immer werden, wenn auch in keinem glücklichen Sinne. Doch alles ist glücklich, was das Schicksal beschließt. Es ist der ersten Tag unserer Trennung.

Diese Zeit her wurden viele Briefe gewechselt, 7 März 1820 Erlang.
an Gruber die [illegible] geschickt, und die [illegible]

mitzutheilen. Huber schrieb mir aber, daß Wagner etwas empfindlich darüber gewesen sey, daß ich ihm nicht selbst geschrieben. Ich that es also heute, und ich darf wohl hier aufbewahren, weil mir Wagner zu wichtig ist, als daß ich mich erinnern sollte, später genau zu wissen, was ich ihm Artiges oder Unartiges gesagt habe.

"Ich war so kühn, Ihnen das erste Jugendwerk eines Dichters mitzutheilen, der mich mit Liebe und Bewunderung, wie noch keiner vor ihm durchdrungen hat, und der mir anzufangen scheint, wo Andere aufhören. Die Wiedergeburt der Menschheit durch die Liebe scheint mir eine so große Idee zu seyn, oder vielmehr die größte welthistorische, daß bis jetzt noch kein Dichter es gewagt

konnte, sie zu gestalten, als die Natur diesen außerordentlichen Genius hervorrief, der sie in Kindeseinfalt mit wenigen Meisterzügen lebendig hinwirft, wozu er die Pinsel in die sieben Farben des Himmels tauchte.

Hier scheint ~~aus~~ mir wahrhaft die Idee abgeblasst geworden, gedrängt, während sie sich in poetischen und filosofischen Deutungen noch bey'm Faust herumtreibt, ein Gedicht, dessen vollen Werth für die Welt kennen lehren, das aber, bey aller Tiefe der Idee, doch nur ein langsam und mühsam zusammengestoppeltes Flickwerk ist, denn es von allen Seiten an göttlicher Vollendung fehlt. Bey Schiller und Göthe haben wir den Genius immer am meisten die Fugen verhüllt, die man in ihren Werken empfindet;

wie Göthe verbittert ist und aus seiner Biographie bekannt, von Shakespear hingegen weiß man, daß er nie eine Zeile ausstrich, und ihm Ben Jonson, der es freylich nicht begreifen konnte, vorwarf. Bey Dante und Calderon mag es derselbe Fall gewesen seyn, und gewiß auch bey Lindsich von Herder. Betrachten Sie die Romanze! Wie ganz aus Einem Guße, hingeworfen wie der leichte, lebensprechende Umrißstriche eines Zeichenmeisters. Und doch — je mehr man dieß Werk betrachtet, desto mehr gewinnt es, desto mehr möchte man es für die Frucht der künstlichsten Ueberlegung, so sehr durchdringt die Idee alle Theile desselben. Und je mehr ich mich auf den hohen Standpunkt dieses Gedichts erhebe; desto tiefer unter mir verschwindet der

Taube denkt, der sich in den göttlichen Werken
umherbewegt, gleichsam wie in Traumschlummer
versunken, während man von der Renata
mit dem Dichter selbst sagen könnte:
dieß ist ein Theil im Himmel unter Engeln!
In der That hat Göthe nie vermocht, einen
einzigen tugendgroßen und kräftigen
Charakter, wie nur der geringste in Shake-
spear, darzustellen, und der Wilhelm Meister
muss uns immer so ekelhaft, weil hier
ein ganzes Heer von schwächlichen Durchscheinun-
der Liebe, deren Immoralität a priori voraus-
gesetzt wird. Nie hat Göthe vermocht, die
Liebe auch nur im Einzelnen auszudrücken.
Er hat sie antik oder noch frivoler als antik
dargestellt.

Ich wollte hier nicht Göthe's Verdienst schmä-

lere, und kein Verhältniß zu Fremden an
Herzen zeigen, wie ich denn auch immer fühlte,
daß man mehr seyn könne als Göthe. Am
allerwenigsten wollte ich polemisch gegen
Sie auftreten, weil Ihre und Deine Freunde
unmöglich gemeint seyn würde, weil ich
bloß mit Waffen kämpfte, die ich von Ihnen
selbst habe.
Und auch das Lob der Damen bey Ihnen möge
gemeint seyn, so werde ich doch nicht bereuen
müssen, Sie damit bekannt gemacht zu haben,
denn Größere und Bessere kennen Sie gewiß
davon. Nur habe aber anderen Sie dieses
Dichter kennen, wenn Sie nicht auch seine Con-
cordien lesen wollten, worin er auch in seiner
glücklichen Herrlichkeit erscheint, die nothwendig
in den Damen ~~mit~~ etwas mehr gewölbten

müßten, zumal sich kein Dichter bisher rühmen kann, einen Floribert oder eine Adelheid geschaffen zu haben. Den Conradin haben Sie selbst auch das Vollkommenste in Ihrem Schreiben vorhergesagt, indem Sie sagen: „Persönlich, frey, sich schämend stolz für den Held auch, u[nd] macht ein Werk, daß er für seine Zeit zu hoch geboren. Er hat die Ewigkeit verstanden und die Zeit vermißt er, denn reißt die Ewigkeit den Fa-den seines Lebens ab, und nimmt ihn zu sich." Ich bitte Sie auch das Beiliegende, ihn zu lesen.

Zugleich nehme ich mir die Freyheit, Ihnen einige Verse beyzulegen, die ich im Herzen niederschrieb, als ich die Annalen gelesen hatte.

Um den Dichter etwas bekannter zu machen, wollte ich sie in's Morgenblatt einrücken lassen, die Redaktion hat jedoch dies nicht für gut gefunden. Doch hat er auch dergleichen Anprei-sungen nicht nöthig.

Ich nenne mich mit der aufrichtigsten Verehrung Ihren dankbaren Schüler c c.

Außerdem habe ich noch einmal einen langen Brief über die Wagner'sche Philosophie geschrieben, da der erste keinen genügenden Eindruck auf ihn machte. Außerdem habe ich schwedische Bücher und Zeitungen geschickt, wofür er dankt und auch meine Lieder. Er klagt um verlorene Liebe und will sich nun durch Musik und Poesie entschädigen.

Bey Sammer war ich heute, und brachte ihm die Recepte; bat auch zugleich die beyden ersten

Abend mit ihr. Er war entzückt davon.
besucht hat er mich nicht mehr, wahrscheinlich weil
er mein Verhältniß zu Rotenhan kennt.
bey meiner Hausfrau ist, indem ich dieß schreibe,
eine Gesellschaft, wo viele junge Leute ~~geladen~~
geladen sind. Wegen Rotenhan gieng ich nicht
hinunter, und werde mich morgen zu ent-
schuldigen. Ich fürchtete nicht so sehr, daß
ich ~~ihr~~ in gezwungenem Benehmen mit ihm
hätte kommen müssen, was sich vermeiden
ließe, da die Gesellschaft gestört ist,
aber ich fürchtete, einen ganzen Abend mit
ihm zusammen zu seyn, würde einen zu tiefen
Eindruck auf mich machen. Wir sehen uns jetzt
nur noch im Kunst Collegium, und da betrachte
ich ihn kaum. Zu Grundherr gehe ich aber

Seit lange nicht mehr, da ich die theure Zueig-
nung aufgegeben.

12 März 1820 Erlang.

Welch ein böser Trieb, o Seele, stachelt dich ohn' Unterlaß?
Kennst du das Gesetz der Liebe zu [illegible] deinen wilden Haß!
Aber er dir nicht nicht so theuer? Denke jener Zeit im Geist,
Daß sie nun den Groll verstehe, der dich ihm verwaisten heißt.
O Geduld! nur wenige Tage, und du wirst ihn nicht mehr sehn,
Wie im Herzen so im Raume wird sein Bild dir untergehn.
Was nach wenig dir entschwunden, rufst du dann zurück vielleicht,
Möchtest ihn noch sehn wie damals, als er dir die Hand gereicht,
Sehn sein männlich edles Antlitz, deinem Auge lang' entrückt,
Seinen Mund, der auch den deinen die bescheidnen Küße drückt.
Aber still! es war ein Irrthum, aber still! es war ein Fluch,
Deiner Zufall, der uns beyde [illegible] brachte, Untreu!
Bist du nicht und warst nicht damals einem Mal von Herzen mein?
Mußtest denn auch du mich fliehen, und nun bin ich's ganz allein.
Höhnisch schauend auf mich nieder gehst du in der Freunde Schwarm,
Reich wie reich ich bin, so sagst du, aber du bist bettelarm
Ja, ich bin es, doch dich hassen kann ich, nein — ich will es nicht,
Blicke nur nicht selbst höhnisch auf mich nieder, stolzer Wicht!
Ruh' o Ruhe, komm' o komme, halt den Einzug in mein Herz,
Glühender Haß und keine Ruhe, welch ein ungeheurer Schmerz!

Wann, o Tod, wirst du verwandeln diesen Schmerzen-Dörner, sprich!
Hermann's Haß und Eduards Liebe entzweien ihn fürchterlich.
Welch ein Wahnsinn faßt mich! Himmel! o vergib die wilde Glut,
Warst du nicht mir gut, o Hermann? war ich, Hermann, nicht dir gut?
Immer vergessen will ich, muß ich, denn ich schwur's und halt es treu,
Doch zum Abscheu soll nicht werden mit der mir geraubte Scheu.

Vorgestern war ich bey Schubert, wo ich mich einmal — 13 März 1820 Erlang
wieder erhohlte und auf einige Momente
glücklich bin. Er las auch im Hand Buch vor,
und hat mir wirklich Geschmack für ihn beygebracht,
den ich sonst nicht hatte. Aber wie
klinge nicht gemüthlich, wenn es Schubert liest?
Ich las ihm auch etwas vor, mein letztes Ge-
dicht „der Graf in Tusculo", das ihm gefiel
und das er nicht gemüthlich machte.
Desto trüber gedemüthigt wurd ich durch Klage-
und Antwort auf meinem Brief. Er verfuhr
mit bitterm Spotte gegen Hayden, und sagt,
daß er nicht im Stande sey, seine Lieder abzuhalten

zu machen. So sehr ich sonst Uhlanden ehre,
so hat mich doch seine demonstration nicht im Min-
desten überzeugt, und ihr eine Gefühl reicht
hin, um die Sonette für ein Gedicht aller
Gedichte zu halten. Ich habe nun eine zu viel
gelesen, als daß mich etwas Mittelmäßiges
oder Schlechtes noch dieser Art hinreißen könnte.
Die Fehler, welche Uhlands Gegner verwerfen,
treffen die ganze jetzige Dichtungsperiode von
Grunde an.
Ein zweiter Demüthigung erfaßt, da man mir
mein Gedicht, von der Redaktion des Morgenblatts
nur, zurückschickte, mit dem Bedeuten, daß Ge-
legenheitsgedichte vom Morgenblatt ausgeschlossen seyen.
Und mein jetzige Stimmung sage mir, ist klar.
Allein, wollen Sie, ohne alle Rücksicht mit dem Men-
schen umzugehen, ohne alle Bedenklichkeiten,

eine Reise Distinguirte die einzige, wodurch ich
mich noch einigermaßen verständigen konnte,
und kann ich aber jetzt thun, da selbst die
Renata für kein Gedicht mehr geschaffen wird?
So ganz niedergedrückt, so ganz mit mir selbst
zerfallen, so ganz muthlos und unruhig
[illegible] zu beginnen war ich noch nie-
mals, und nie habe ich so ganz [illegible]
den Tod gewünscht.
Wie ich höre so geht Mendelssohn in fünf Tagen
von hier weg nach Berlin. Auch dort ist
für immer vorüber. Vielleicht werde ich ruhiger
wenn er weg ist, u. kann wieder arbeiten.
Ich muß wirklich noch schaulich seine Abreise
erwünschen. O hätte ich ihn früher als Feind
kennen gelernt! Felix, kein reiner Felix!

14 März 20 Erlang

5

Heute machte ich die Bekanntschaft des jungen Sonnard, der hier Theologie studirt. Ich kannte ihn, dem Ansehn nach, von Würzburg aus, wo er in Jena sich aufhielt und ein eifriger Anhänger Wagners war. Ich fand ihn heute in der Heyderschen Buchhandlung und sprach ihn an. Wir waren schnell bekannt, und ich habe mich mit wenigen Menschen in so kurzer Zeit so gut verständigt. Ich führte ihn in die Harmonie, um ihm die Lectüre einer Recension über das letzte Werk von Wagner zu verschaffen, die ein Meisterstück von Dummheit und Bosheit ist. Sie findet sich in der Leipziger Litteraturzeitung. Nachdem ging er noch zu mir, und ich zeigte ihm unter andern die Briefe von Wagner.

Lectüre. Es ist schon längere Zeit her, daß ich mehreres von Tieck las, den Zerbino, den

Blaubart, den gestiefelten Kater, die ver-
kehrte Welt und das Däumchen. Viele Mei-
sterwerke der Laune und des gesundesten
Witzes, der fast immer gegen die Oberflächlichkeit
und Versandung der Zeit gerichtet ist,
können nicht anders als auch sehr ansprechen.
Doch gefiel mir der Zerbino, den ich schon früher
gelesen, am wenigsten. Es ist zu sehr ins
Breite gerathen, die poetischen Scenen sind
meist ermüdend, da der Verfasser so ganz
und gar nicht Meister über den Stoff ist,
und sich auch gar nicht die Mühe gibt. Auch
scheint mir manches gar zu bitter.
Am vorzüglichsten scheint mir der Blaubart, den
man auch sehr leicht auf die Bühne bringen
könnte. Die Charaktere sind mit wenigen
Zügen meisterhaft hingeworfen, und alles

keit und Lob in diesem Schauspiele. Vortrefflich noch sprudelnder von Witz ist der gestiefelte Kater.

Solgers Schriften bereichern mich vielfach mit neuen Ideen, wiewohl ich im Einzelnen nicht alles unterschreiben möchte, z. B. was er das Höchste in den heiligen comödien bey den Spaniern und in der Gehorsamschaft sucht.

Los donayres de Matico, comedia de Lope de Vega

Hat vor den gewöhnlichen Lustspielen dieses fruchtbaren Kopfs, der sich immer doch etwas ähnelt, nichts ausgezeichnetes, als die künstliche und fleißigere Versification, da es bis auf wenige Verse ganz gereimt ist. Assonanzen kommen nicht vor.

15 März 20 Erlangen. Ich bin wieder versöhnt mit Rotenhan. Wie sollte es auch anders kommen können zwischen 2 Menschen, die sich so sehr achten und lieben. Ich ging zu ihm hinüber

gegen 2 Uhr. Er war sehr freundlich und liebenswürdig,
doch Sonntag geht er weg. Er schenkte mir auch ein
Buch, die Flora Erlangensis, die kommenden Frühling meine
treue Begleiterin seyn soll. Ich will ihm auch eines
geben, von Schönberg, über den Charakter des Menschen.

Ach, ich bin noch so glücklich diese letzten Tage, 16 März 1820 Erlang
aber die innerste Beklommenheit ergreift mich, denk'
ich an seine Abreise. Wir waren auch gestern Nacht
beysammen und auch heute recht oft. Ich sage ihm
nach alles, was ich auf dem Herzen habe; doch
habe ich ihm nicht angeboten, mir zu schreiben,
weil ich fürchtete, er möchte es abschlagen. Doch
hat er mir seinen Schattenriß versprochen.

Ich trenne mich unaussprechlich schwer von Erlangen, 17 März 1820 Erlang
um so mehr, da er mir so vieles zu vergessen
hat. Mein Herz blutet und meine Augen flie-
ßen beständig über. Einen edlen solchen Freund,
nah und in der Entfernung zu besitzen, ist ein

göttlicher Trost. Ich bat ihn, mir zu schreiben, und
genau das erste Mal während seines achttägigen
Aufenthalts bey seinen Eltern in Unterweindorf.
Er schien sehr erfreut darüber und gelobte es mir.
Er schenkte mir auch eine tuschirte Zeichnung von
Unterweindorf, wo das Schloß seines Vaters,
von Gärten umgeben, im schönen Baumnachtgrunde
liegt. Es sind dieselben, von denen Mukert sagt:

In des Baumnachtgrundes Mitte
Liegt das schöne, schöne Gärtlein.

So kann ich wenigstens mir gedenken, wenn er fort
ist: Hier weilt oder weilte er, und diesen Fen=
stern sieht er oder sah er doch, dies ist das
Schloß, in dem er geboren ist.

Er gab mir auch ein Paar kleine Muscheln, die er einst
auf der Insel Rügen sammelte, und die ich zu
meinen Reliquien legte.

Gestern Nacht waren wir noch lange beysammen.

Ich las ihm viele meiner Gedichte vor, mehrere Bal-
laden: Den Tanzalaunder, die Erscheinung Colombo's,
das Grab im Busento, ganz aus dem Spanischen
und Deutschen übersetzt, sodann an Ihren Lieder,
Gesang der Todten, Gesang der Sterne, sodann
auch noch die drey Chöre aus der Mathilde.

Heute ist der letzte Tag, ja bereits der letzte Abend! Wir waren heute noch beynahe den ganzen Tag beysammen theils auf seiner Stube, theils da ich ihn auf seinen Gängen begleitete. 18 März 20 Erlang

Er schenkte mir noch einige Kleinigkeiten, über denen ich alles bedachte, und wo belieb, könnte ich mich dadurch über seinen Verlust trösten? Ich hoffe bald meine Eltern zu sehen; dieß ist die einzige Linderung, die ich erwarte.

Liebreich freute sich sehr, als er hörte, daß ich die Diplomatie aufzugeben, und bloß für die

Wissenschaften haben wolle.

Er gab mir ein Stammbuchblatt, ich schrieb folgendes:

Lebe bescheiden und still in den Jahren der freudigen Jugend,
bilde durch Lehre den Geist, bilde durch Liebe das Herz,
bis du ein Mann, dann trete hervor in gesammelter Schaffkraft,
O wer sollte sich nicht deiner Vollendung erfreun?
Mehr als alle dein Freund, und trotzend jeder Entfernung
folgt sein liebender Blick deinen Gefühlen und die
Trennung ist Tod der Schwachen, er scheidet die tückische Selbstsucht,
Gute Seelen schon hier ewig und innig sich eint.

Er selbst schrieb mir einige Zeilen auf das erste Blatt meines neuen Tagebuchs, das ich morgen anfangen werde. So hab' ich ihn immer vor mir.

Noch ein anderes Zeichen des Andenkens ist, daß wir heute beschlossen, unsre Ringe zu tauschen. Er schrieb ein H in den seinigen, ich in den meinen ein A. Seiner ist mir so auch werth, als er ihn von Berlin mitbrachte, wohin er jetzt geht, und den er also mit ihm sein ganzes hiesiges Kunstlerleben durchgemacht hat.

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

B. ST. B. MÜNCHEN

beim 22 Augst 1819 sind 3 Bll aus-
geschnitten

11/VI 90 Lz

Wissenschaften haben wolle.

Er gab mir ein Stammbuchblatt, ich schrieb folgendes:

[illegible] der freudigen Jugend,

[illegible] durch Liebe das Herz,

[illegible] gesunden Scheitkraft,

[illegible]ändung erfreu'n.

[illegible]gend jeder Entfernung

[illegible]führen und die

[illegible]eides zu tröste

[illegible]ig sich sind.

[illegible] und das erste

[illegible] ich morgen m[illegible]

[illegible] vor mir.

[illegible]ist, daß mir

[illegible]kenntniß. Er schickt

[illegible] meinen an A.

[illegible] er ihn von

[illegible] gesch, und die

[illegible]igen Bruderseelen

Dankgewand hat.

BIBLIOTHECA REGIA MONACENSIS

B. ST. B. MÜNCHEN

Bayerische StaatsBibliothek
Münchener DigitalisierungsZentrum Digitale Bibliothek

Platen, August <Graf von>

Nachlass von August Graf von Platen-Hallermünde (1796 - 1835) - BSB Plateniana

Bd.: 45

[S.l.] 1819 - 1820

Plateniana 45
urn:nbn:de:bvb:12-bsb00097123-4
BSB-Hss Plateniana - BSB-Hss Plateniana 45